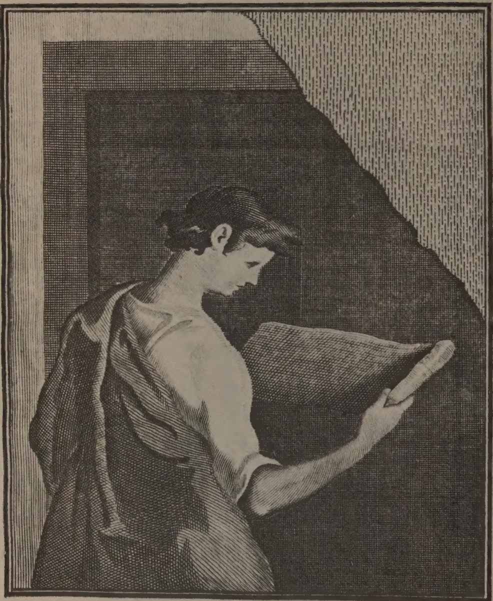

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Octobre 1751.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Alteſſe Sérénissime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1751.

Colleg: Billom: Soc: Jes: Cat: inscriptus

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

céron * qui dit qu'*il est honteux de se lasser en cherchant, quand ce qu'on cherche est une belle chose* La beauté de cet Univers est ce qui a piqué les Philosophes, ce qui les a encouragés dans leurs travaux ; ils ont cherché les ressorts de cette machine admirable, ils ont cru les appercevoir, les tenir même ; ils ont formé aussitôt des hypothèses, des plans d'explication, & trop heureux sans doute ceux qui ont pû expliquer quelque chose ! Ils ont été récompensés de leurs peines par de justes éloges.

Si l'on en croit l'Auteur de ce Livre, les Newtoniens ne peuvent se flatter de cet avantage : & dès l'entrée du troisiéme entretien on déclare bien affirmativement qu'ils n'expli-

* *Lib. I. de Fin.*

quent rien ; que leur réponse aux premiers, aux plus généraux & aux plus importants phénomènes est, comme l'ancien cri de guerre de nos Croisés, *Dieu le veut* ; que quand ils veulent donner des explications, produire des causes, établir des raisons, ce sont des machines frivoles & momentanées, *dont l'altération menace sans cesse l'Univers d'une prochaine ruine.* Telle est, par exemple, la ressource des Comètes, imaginée pour réparer les pertes qu'éprouvent, dans le vuide, le Soleil, les Etoiles & les Planettes ; pour expliquer le froid extrême qu'on ressent au Nord-Ouest de l'Amérique, malgré la latitude du lieu qui exigeroit une autre température ; pour indiquer les causes de nos maladies, tant celles de l'esprit que celles du corps ; pour justifier l'histoire

quelques circonſtances, les expreſſions de *divin maître* pour qualifier Socrate.

Critias devenu Chef des trente Tyrans conſerva plus le ſouvenir des reproches de ſon maître, que l'eſtime de ſes prèceptes ſalutaires; il le perſécuta, *il lui défendit l'inſtruction de la jeuneſſe, il l'empêcha par ce moyen d'inſpirer aux Athéniens l'amour de la ſageſſe & de la vertu.* Mais cette adminiſtration violente ne dura pas; Athènes recouvra l'ancienne forme de ſon Gouvernement, & Socrate ſurvécut à ſon perſécuteur.

Il eut un autre Diſciple bien plus digne de ſes ſoins, le célébre Alcibiade, un des plus aimables & des plus illuſtres perſonnages de la Grèce. On ne lui reprocha point d'ingratitude à l'égard de ſon maître;

au contraire l'un & l'autre se firent tort mutuellement, parce qu'ils eurent des ennemis communs, livrés au Polithéïsme, & très-superstitieux défenseurs des Divinités antiques de la Gréce.

Alcibiade n'étoit pas trop réglé dans ses mœurs. Il profita mal de la leçon de Socrate, qui recommandoit aux jeunes gens de se considérer souvent dans le miroir, afin que s'ils étoient beaux, ils s'étudiassent à conformer leur vie aux graces de leur visage, & s'ils étoient difformes, qu'ils réparassent ce défaut par les qualités de l'ame. La beauté d'Alcibiade lui fut un piége & une occasion de libertinage; mais l'ardeur de son zèle lui attira l'indignation de ses concitoyens. Imbû de la Doctrine de Socrate sur la futilité des Religions du Païs,

plus de Comètes, si l'Univers subsistoit de toute éternité : » mais » quoi! reprend-t-on ici avec zèle, » est-il besoin que l'apparition des » Comètes vienne au secours de » notre raison & de notre foi ? » De notre foi qui nous apprend » que le monde n'est pas éter» nel ; de notre raison qui nous » montre qu'il ne peut l'être... La » louange donnée à la théorie » Newtonienne de rendre sen» sible la non-éternité de l'Uni» vers, est d'autant plus dépla» cée que l'Univers, nécessaire» ment infini dans cette théorie, » y doit être par conséquent né» cessairement éternel. Je détour» ne les yeux pour ne pas voir » les suites qu'entraine l'idée » d'un monde éternel ainsi qu'in» fini. »

On connoît par ce morceau & par bien d'autres du même ouvrage, la manière de penser

religieuse de l'Auteur ; & c'est le fond d'un éloge très-réel & très-considérable. Quand il dit que le monde ne peut pas être éternel, il entend une éternité absoluë, indépendante, telle en un mot qu'il convient à l'Etre nécessaire de la posseder ; car du reste il n'ignore pas la question célèbre, *si le monde a pu être créé de toute éternité.* Question controversée entre les Docteurs, & dont la partie affirmative paroissoit assez probable à S. Thomas.

Quand il ne veut pas qu'entre les preuves que la raison & la foi suggèrent pour la non-éternité du monde, on mette en œuvre la théorie Newtonienne des Comètes, c'est qu'il regarde cette théorie comme absurde ; car il sçait bien qu'il ne répugne pas que certains faits viennent à l'appui de la foi & de la rai-

ſon ; par exemple, on conclut fort bien, de la nouveauté des Arts & des monumens, que le monde non ſeulement n'eſt pas éternel, mais que ſon origine même n'eſt pas fort éloignée de nous ; & cet argument a ſa force contre certains eſprits rebelles qui ſont moins touchés des lumières de la révélation, ou des raiſonnemens un peu compliqués.

Dans la détermination fixe & abſoluë qu'a pris l'Auteur de contredire les Newtoniens en tout, il leur diſpute, dans la ſuite de l'entretien, leurs principes ſur la force de projection & ſur les effets qu'ils lui attribuent.

Il répand des doutes juſques ſur cette propoſition érigée en axiome par les Phyſiciens, ſçavoir ; *qu'un corps jetté conſerve la totalité de ſon mouvement, à moins qu'une cauſe étrangère ne l'en dé-*

pouille. Vous auriez beau dire que tout corps étant par ſoi-même indifférent au repos ou au mouvement, dès qu'on le met dans l'un ou l'autre de ces états, on conçoit qu'il doit y perſévérer, puiſqu'il n'eſt en lui aucune force ou qualité qui s'y oppoſe; l'Auteur vous répondra qu'il n'y a rien qui nous apprenne *que l'Auteur de la nature ait établi cette loi. Que nulle expérience n'a donné le droit de la ſoupçonner, & que les raiſonnemens Métaphyſiques favoriſent la négative.* On voit par là que, vis-à-vis un tel adverſaire, nos Phyſiciens ſe trouveront fort embaraſſés, & qu'il leur ſera comme impoſſible de procéder dans l'explication d'aucun Phénomène, puiſqu'on les arrête juſques ſur les loix générales des mouvemens.

Il y auroit cent choſes à recueillir de ce troiſiéme Entre-

tien qui est très polémique ; mais on ne combat pas toujours ; & quand Hector sortoit de la mêlée, tout couvert de sang & de poussiere, Andromaque saisissoit cette occasion pour s'entretenir avec lui des malheurs de Troye, & pour prévoir des événements encore plus déplorables. *

La Marquise de ces Entretiens arrête aussi quelques moments notre Auteur, pour lui présenter le tableau des désordres qu'enfantera le Newtonianisme. » Puissent, *dit-elle*, les » suites n'être pas aussi funestes » que je l'imagine & qu'on a » lieu de l'appréhender ! J'en» tens publier que le Newtonia» nisme commence à se montrer » dans les Chaires de nos Uni» versités. J'entens dire qu'il s'est

* *Iliad. l. 6.*

» fait accueillir dans des Socié-
» tés & dans des Journaux l'asy-
» le jusqu'à présent de la raison,
» & le fléau des nouveautés dan-
» gereuses. Nos Neveux succe-
» ront, avec le lait, le goût d'un
» Péripatétisme hardi, pour qui
» nulle vérité n'est sacrée. »

Ce seroit peut être une chose agréable, que de rassembler d'abord les prédictions sinistres qui se faisoient au XII. & au XIII. Siècle sur les effets de la doctrine d'Aristote, réprouvée alors & anathématisée par les Docteurs ; de rappeller ensuite les présages fâcheux que fit naître le Carthésianisme, quand on voulut au Siécle dernier l'établir sur les ruines de l'Aristotélisme dominant dans les Ecoles ; de présenter enfin les terreurs qu'inspire aujourd'hui le Systême de Newton destructeur de celui de Descartes. On verroit

par-là que les Philosophes ont eu le sort des Comètes & des Aurores Boréales, dont le spectacle, durant tant de Siècles, a effrayé les Peuples & les Souverains.

En disant ceci, notre pensée n'est pas que les Systêmes Philosophiques ne soient quelquefois dangereux ; ils le seront même tous & toujours, quand on se livrera au caprice & à l'intempérance des idées, surtout quand on osera s'écarter des principes de la révélation ; mais en supposant des esprits sages, modérés, dociles, attentifs aux bonnes règles, il doit être permis de dire qu'il est possible d'user en bien de tous les systêmes, & qu'il est raisonnable de traiter toutes ces opinions purement humaines avec une sorte d'indifférence pleine de gayeté, d'amabilité, de politesse, sans

mériter jamais le reproche que Cicéron faisoit aux Philosophes de son tems, d'*aimer uniquement leurs façons de penser & de ne pouvoir souffrir celles des autres.* *

Après avoir détruit, l'Auteur bâtit à son tour. Il avoit déja tracé, dans le premier Entretien, son systême de la pesanteur : nous avons tâché d'en saisir le fond & les principales circonstances ; on peut revoir notre Extrait inséré dans le II. Vol. de Mai. Présentement il donne le plan général de l'Univers, & l'on y remarque trois suppositions qui servent de principes. La premiere est que » s'il existe » une pesanteur universelle, c'est » celle qui dirige l'axe de tous » les Soleils & de toutes les Planètes au centre de l'Univers ; » celle qui fait que ces grandes

* *Lib* 4. *Acad. Q. n°.* 7.

» masses, ainsi que toutes les
» parties du fluide dans lequel
» elles nagent, tendent vers un
» point unique ; celle, en un
» mot, qui donne à toutes les
» parties de l'Univers une liai-
» son qui leur manque dans tous
» les autres Systêmes. »

On peut observer ici deux choses, 1°. que voilà tous les corps de cet Univers qui pèsent vers un centre commun ; 2°. que la pesanteur n'est plus seulement causée par le fluide contenu dans l'atmosphère, mais qu'elle affecte aussi toutes les parties de ce fluide. Le premier Article feroit peut-être croire que l'Auteur retombe dans l'hypothèse Newtoniène ; mais on doit considérer qu'il ne met pas le Soleil au centre des forces, & qu'il ne dit rien de la gravitation réciproque soit du Soleil à l'égard des Planètes, soit des

Planètes les unes à l'égard des autres : deux différences qui séparent l'opinion présente du Systême de Newton.

L'autre article sembleroit combattre les notions qu'on nous a données de la pésanteur dans le premier entretien. Mais il faut se ressouvenir que l'Auteur, dans cet entretien, n'a pas dépouillé de toute pésanteur le fluide de l'Atmosphère; qu'il l'a seulement considéré comme la cause immédiate de la tendance des corps au centre, tandis que tous les mouvemens imprimés au fluide, par quelque raison ou occasion que ce soit, doivent être regardés comme la cause première, principale & générale de cette tendance. Voilà tout ce que nous pouvons dire sur la première supposition de notre Auteur. Ce sont des commencemens de réponse aux objections qui pou-

roient partir de la plume des Newtoniens.

Il ſuppoſe après cela que les tourbillons du Soleil & des Etoiles ne ſont point entaſſés les uns ſur les autres comme l'a crû Deſcartes, mais qu'ils nagent tous dans un fluide qui remplit l'Univers & qui circule avec eux, d'Orient en Occident. Les avantages de cette hypothèſe ſont fort grands, ſelon l'Auteur; par-là on délivre le Soleil & les Etoiles de la captivité où Deſcartes & Newton les avoient réduits: captivité qui choquoit beaucoup la Marquiſe. *Ces Soleils*, dit-elle, *étoient ſemblables à ceux dont la Comédie Italienne décore ſon théâtre, Aſtres cloués à des pieux & qui n'ont d'autre pouvoir que celui de tourner ſur leurs centres.*

De plus, en adoptant la même ſuppoſition, on n'eſt pas obligé de donner à la Terre un prétendu

parallèlifme qui paroît à l'Auteur une chofe contraire aux loix de la méchanique; on rend raifon de l'arrangement qui régne entre les divers corps céleftes placés dans les différentes couches du grand fluide où ils nagent ; on explique heureufement le défaut de parallaxe obfervé dans les Etoiles &c. Telles font les facilités que l'Auteur découvre dans fon fyftème ; & la Marquife fon interlocutrice les approuve toutes fans exception ; elle les pénétre, elle les dévelope, elle en étend les conféquences. Cependant, quand on ajoute une troifiéme fuppofition qui porte » que le tourbillon folaire fe » trouve plongé dans le grand » fluide comme une goute d'huile » au milieu de la Mer, & que ce » tourbillon s'approche ou s'é» loigne de l'Axe de l'Univers » la Marquife forme des difficultés

qui donnent lieu à l'Auteur de s'expliquer ; & cet endroit, il faut l'avouer, est susceptible de beaucoup d'éclaircissemens. On veut que le tourbillon solaire en circulant autour de l'Axe de l'Univers, décrive des spirales qui l'en éloignent pendant six mois & qui l'en approchent pendant les six autres mois de l'année ; ensorte qu'il y ait dans ce tourbillon solaire un mouvement d'oscillation, du centre à la circonférence, principe extrêmement utile, à ce que pense l'Auteur, pour rendre compte de l'inclinaison des axes des Planètes aux plans de leurs orbites, de l'inclinaison des orbites à l'équateur solaire, de la précession des équinoxes &c. Nous sentons combien il seroit nécessaire d'insister sur tous ces points, pour les rendre au lecteur tels que notre Auteur les conçoit &

les présente. Mais il faut renvoyer à l'entretien même, & finir ce second extrait qui sera suivi d'un troisiéme pour les deux derniers entretiens.

ARTICLE CVI.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France où l'on traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du rétablissement des Sciences parmi les Gaulois & parmi les François ; du goût & du génie des uns des autres pour les Lettres, en chaque Siécle ; de leurs anciennes Ecoles, de l'établissement des Universités en France ; les principaux Collèges, des Académies des Sciences & Belles Lettres &c. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur. T IX. qui comprend le commencement du XII.

Octobre 1751.

Siècle. 4. pag. 627. &c. *A Paris, chez Huart, Moreau, Chaubert, la veuve Brocas, Aumont, David l'aîné, la veuve Piget, Durand. M. D CC. L.*

NOus ſuivrons ici la partie hiſtorique de ce Volume. * On y voit 34 Articles d'Auteurs, & ce n'eſt que le commencement du XII. Siécle.

Le premier Ecrivain dont on parle eſt un Archevêque de Bourdeaux, nommé Amat; il faut de bons ſignalemens pour des littérateurs de cette eſpèce, car leur nom n'avertit pas ſuffiſamment de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont écrit. Celui-ci fut Légat du S. Siège; & tint pluſieurs Conciles en France: c'étoit un Bearnois, *d'un eſprit fin & ruſé*,

* Voy. notre premier extrait au mois de Mars dernier. p. 687.

tusé, jaloux d'ailleurs *de son autorité* puisqu'il excommunia *les Chanoines de St. Martin de Tours, pour lui avoir refusé les honneurs qu'ils n'avoient coutume d'accorder qu'au Pape ou au Roi en personne.* Le monument qu'on cite en cet endroit ajoute ; *& à l'Archevêque de Tours une fois en sa vie ;* particularité qui pouvoit paroître assez remarquable pour n'être pas oubliée. Ces *honneurs* au reste consistoient à recevoir en Procession les personnes ci-dessus nommées. Les Chanoines excommuniés défendirent fort bien leur cause en montrant de bons Privilèges ; aussi le Pape Urbain II. ne les obligea-t'il point à se faire absoudre : autre circonstance qui pouvoit servir à faire connoître le génie entreprenant du Légat.

Quant à ses ouvrages, on n'en indique que quelques morceaux;

les plus considérables ont péri ; surtout une histoire des Normands, & un long Poëme sur les Apôtres S. Pierre & S. Paul. Il est à croire que cette Poësie ne méritoit guéres d'être conservée. Si quelque jour cependant elle se trouvoit dans un coin de Bibliothéque, ce seroit une découverte qu'on croiroit devoir annoncer au monde sçavant ; & peut être seroit-elle plaisir, parce qu'on est curieux de tout ; même d'un premier coup d'œil sur des choses qu'on méprise dans le second instant.

Nous devons cette justice aux Auteurs de cette Histoire littéraire que leurs notices, tant des personnes que des écrits, sont faites avec soin ; & nous pourrions en citer bien des preuves. S. Bruno, qui est le second écrivain contenu dans ce recueil, méritoit des attentions particu-

lières : son article est traité au long, & il s'y trouve beaucoup de bonne critique. Le trait du Docteur de Paris, damné & ressuscité tout à coup, au milieu de l'Office des morts, n'est pas à l'épreuve de cette judicieuse censure ; on discute les monumens, les témoignages, & il en résulte qu'aucun écrivain du tems n'a connu ce prodige, ni l'influence qu'il eut sur la conversion de Brunon. Mais cette conversion fut toujours bien réelle ; & ce saint homme, séparé totalement du monde, fonda l'*Ordre célèbre que les plus grands hommes du XII. Siècle, Saint Bernard, Pierre le Vénérable, Guibert de Nogent & autres ont regardé comme le plus excellent de tous les Instituts monastiques, & qui est, jusqu'ici, le seul qui n'ait pas eu besoin de réforme.* On peut bien en deviner la raison, sans

s'exposer à être contredit ; c'est que cet Ordre est le seul depuis six cents ans, qui ne se soit point mêlé des affaires du monde. L'esprit primitif se conserve dans la solitude, il se dissipe au dehors, & les Instituts Monastiques s'altéreront toujours quand ils ne conserveront rien de la bonne & sage clôture des Chartreux.

S. Bruno étoit Docteur avant que d'entrer dans la solitude. Sa nouvelle façon de vivre ne lui ôta pas ses talens & son sçavoir, mais il les sanctifia par des compositions édifiantes. On détaille ici tout ce qui est contenu dans un gros Vol. *in folio* portant son nom, quoiqu'il s'y trouve bien des choses qui ne sont pas de lui. Nous avons sous les yeux les deux premieres éditions de ces œuvres, & tout s'y trouve dans l'état qu'expo-

sent nos Auteurs, en commençant par les Pseaumes que le Saint a fort bien expliqués. » Quiconque, *disent-ils*, se don-» nera la peine de lire ce com-» mentaire avec une médiocre » attention, conviendra qu'il se-» roit très difficile de trouver un » écrit en ce genre, qui soit tout à » la fois plus solide & plus lumi-» neux, plus concis & plus clair. « Si l'on en avoit pris plus de con-» noissance, on en auroit fait » plus d'usage, & il n'auroit pas » été si négligé qu'il l'a été jus-» qu'ici. On l'auroit regardé » comme très-propre à donner » une juste intelligence des Pseau-» mes ; on y reconnoît aisément » un Auteur instruit de toutes les » sciences & rempli de l'esprit » de Dieu, tel que nous avons » représenté S. Bruno, d'après » ceux qui l'ont mieux connu. » Tout cet éloge est vrai & nous

avons eu l'avantage d'user quelquefois de ce beau commentaire. Il est même assez bien écrit, & nous ne balancerions pas à lui donner la préférence sur une multitude d'autres plus modernes ; mais comment persuader au commun des Lecteurs que les petites notes qu'on leur donne aujourd'hui, tant sur les Pseaumes que sur les autres parties de l'Ecriture, ne valent pas les réflexions profondes des Saints qui vécurent il y a six cens ans ? Parmi nous, ne faut-il pas que la frivolité & l'amour de la nouveauté s'étendent à tout ? Laissons toutefois cette matière trop critique, pour considérer un autre grand ouvrage de Saint Bruno.

C'est son Commentaire sur toutes les Epitres de Saint Paul. Nos Auteurs le font bien connoître, & ils en traduisent deux

morceaux qui ont rapport aux endroits de l'Epître aux Romains, où il est question des vûës de miséricorde de Dieu sur Jacob & de justice sur Esaü ; nous citons le second Passage. » Saint » Bruno craignant, avec raison, » que quelque ennemi du libre » arbitre n'abusât de ses prin» cipes, pour prétendre qu'en » conséquence il seroit détruit » dans l'homme, a soin de faire » observer *que Dieu choisissant » l'un par miséricorde & rejettant » l'autre par justice, n'ôte point » à l'un & à l'autre la faculté » d'agir librement & volontaire» ment. Il ne contraint point ceux » à qui il donne la grace à faire » le bien, non plus que ceux » à qui il la refuse à se por» ter au mal ; car si le don & la » soustraction de la grace* (c'est » toujours Saint Bruno qui parle) » *imposoient une contrainte & une*

» *nécessité, il n'y auroit dans
» l'homme ni mérite pour le salut,
» ni démérite pour la damnation.*

En comparant ce morceau avec le texte Latin, nous avons reconnu que tout ce qu'on vouloit citer étoit bien traduit, mais qu'on a supprimé, dans le corps du passage, quelques lignes auxquelles les Theologiens, qui liront le Commentaire, ne pourront manquer de faire attention.

L'article d'Odon, Cardinal & Evêque d'Ostie, n'est pas long; voici le Portrait de ce Prélat: Odon étoit » un homme bien
» fait, de belle taille, d'un hu-
» meur agréable, d'un accès
» facile & gracieux, qui avoit
» fait d'assez bonnes études pour
» mériter les titres d'Orateur, de
» Poëte, de Philosophe » au XII. Siécle s'entend; car il ne faut jamais changer la scène où brillerent ces Littérateurs, la plûpart gens d'esprit, mais incapables

de s'élever au dessus de la barbarie & du mauvais goût de leur tems. On a du Cardinal Odon une Elégie de 24. vers adressée à l'Abbé de Bourgueil (Baudry) pour se plaindre de ce que celui-ci ne l'avoit pas célébré dans ses poësies. En quoi l'on ne peut dire si le Cardinal faisoit voir de la modestie ou de la vanité ; car les vers de Baudry étoient pitoyables. Odon en faisoit de meilleurs & pouvoit se suffire à lui-même.

Nous trouverions des curiosités litéraires dans les articles de Raoul Ardent Prédicateur célèbre, d'Etienne Comte de Chartres & de Blois, de Poppon Evêque de Metz, de Manègolde Prevôt de Marbach, d'Arnoul Abbé de Lagny, de Manassé II. Archevêque de Rheims, de Hugues Archevêque de Lyon, & de quelques autres personnages

dont parlent les Auteurs de cette Histoire. Il faut nous arrêter à Roscelin Chanoine de Compiegne. Ce ne fut ni un bon Ecclésiastique, ni un bon écrivain; il épousa tellement les intérêts des Nominaux, qu'il a passé pour être le Fondateur & le Père de cette Secte Philosophique: mauvais Dialecticien, il s'avisa de juger, selon ses idées, des Mystères de la Religion; il voulut que les trois Personnes de la Trinité fussent trois choses, comme le sont trois Anges, trois ames; & il n'étoit pas éloigné d'admettre trois Dieux. D'autres erreurs sur l'Incarnation suivirent celles-ci; il fut condamné dans un Concile de Soissons; on l'obligea de se rétracter, mais il fit comme presque tous les Sectaires qui donnent des désaveux sans changer de sentimens. Sa

Anselme & d'autres Théologiens le réfutèrent; il écrivit contre eux, & ne garda aucunes mésures. C'est ce qui lui attira l'indignation de toutes les Puissances: condamné, éxilé, réduit à un état misérable, il trouva pourtant un azyle dans la charité d'Yves de Chartres, qui lui offrit sa protection moyennant un changement de vie & de Doctrine sur lequel on pût compter. Il paroît que Roscelin se rendit aux invitations, & qu'on lui procura même un Canonicat de Saint Martin de Tours: établissement qu'il ne méritoit guères; car sa conduite avoit été licentieuse; ses écrits étoient pleins d'aigreur & de calomnies; on cite un de ses écarts qui va nous donner occasion de traiter, d'après nos Auteurs, un point de conséquence.

Roscelin publia une satyre contre le B. Robert d'Arbrisselles Instituteur de Fontevrault. C'étoit un libelle diffamatoire qui ne subsiste plus; car sur ce fait, on ne doit pas s'en rapporter au P. de la Mainferme Religieux de cet Ordre, lequel a prétendu que l'écrit de Roscelin *ne seroit autre que ces fameuses Lettres données au public sous les noms respectables de Marbode Evêque de Rennes, & de Geoffroi Abbé de Vendôme.*

Ces Lettres roulent, comme on sçait, sur certains traits extrêmement désavantageux à la mémoire de Robert d'Arbrisselles. On agita beaucoup & peut-être trop cette matière, il y a 60 ou 70 ans. Bayle n'en céda pas sa part; le *Novum Martyrii genus*, reproché à Robert, retentit dans les Nouvelles de la Rép. des lettres & dans le Dictionnaire

Critique de tout sans ménagemens, sans voiles, & avec des réfléxions qui enchérissoient sur les Lettres de Geoffroi & de Marbode.

D'un autre côté le P. de la Mainferme & un autre Religieux de Fontevrault ont voulu justifier leur Fondateur; ils en sont venus à bout quant au fait; & il est assez prouvé que les discours injurieux à la vertu & à la prudence de Robert d'Arbrisselles n'étoient pas fondés; que Geoffroi de Vendôme & Marbode de Rennes n'avoient écrit à Robert que sur des bruits qui couroient; que la vie toute sainte du Fondateur & les éloges qui lui ont été donnés par les personnes les plus distinguées de son tems, doivent fixer les jugemens du public à son égard.

Mais le premier des deux Apologistes a trop entrepris en vou-

lant infirmer l'authenticité de la lettre de Geoffroi, & le second n'a pas eu droit non plus de regarder la lettre de Marbode comme l'ouvrage de Roscelin de Compiegne.

Ce dernier article sera démontré par nos Auteurs de l'Histoire littéraire, dans un autre Volume de leur ouvrage : en attendant, ils indiquent toujours deux bonnes raisons en faveur de leur sentiment ; & pour ce qui concerne Geoffroi, ils soutiennent avec toute sorte d'assurance que la lettre qui porte son nom étoit autrefois dans le Ms. de Vendôme ; que *le feuillet qui en contenoit près de la moitié, en a été arraché par une main qui a respecté le feuillet suivant où se lit la suite de la même lettre ; suite qui trahit la fausse précaution de celui qui a voulu faire disparoître la piéce dont s'agit ici. Nous en parlons sçavamment,*

continuent nos Auteurs, *puisque non seulement nous avons éxaminé ce Ms. mais nous y avons encore rétabli sur l'Edition du P. Sirmond, à la marge du même feuillet, ce qui manque à l'intégrité de la lettre.*

Tout ceci montre qu'en vain & très mal à propos le P. de la Main-ferme s'est récrié contre le P. Sirmond, & que s'il eût été fort à souhaiter que Geoffroi n'eût jamais rien écrit de pareil, au moins ne peut-on faire un crime au docte Editeur de ses ouvrages, qui étoit, dit M. Ménage, *la sincérité même*, d'avoir publié la lettre avec toutes les autres du même Abbé de Vendôme.*

* Nous citons ici les termes de la préface du troisiéme tome de la belle édition de Sirmond. *Æquum non fuit neque ad vanam criminationem diluendam.*

A la suite de Roscelin de Compiégne, on trouve Gondulfe Evêque de Rochester, Gérard Archevêque d'Yorck, Gontier de St. Amand, Foulques Rechin Comte d'Anjou, & l'histoire de tous ces Littérateurs, avec celle de leurs écrits qui ne sont pas grand-chose. Il faut toutefois en excepter l'ouvrage du dernier, qui est une histoire des Comtes d'Anjou, composition assez judicieuse, & dont il nous reste des fragmens estimables.

Mais l'article de S. Anselme orne extrêmement ce volume. Nos Auteurs y donnent le détail de sa vie, le catalogue raisonné de ses écrits *sincères & avérés*, celui des ouvrages qu'on lui attribue, les caractères de son génie, de son érudition, de

necessarium, ut Goffridi operum editorem, virum omnibus probatissimum, vocaret in invidiam ac nihil unquam tale promeritum acerbè carperet.

sa doctrine, de sa manière d'écrire; enfin l'état exact des Editions qu'on a faites de toutes ses œuvres. Il faudroit suivre tous ces dévelopements, l'exemplaire de Saint Anselme à la main, & l'on verroit que les Auteurs de cette histoire ont bien possédé la matière qu'ils traitent ici. L'endroit surtout, où ils apprécient l'érudition, le style & le génie du S. Docteur, a été composé avec beaucoup de soin & fait plaisir au Lecteur.

Nous passons les Notices de S. Hugues abbé de Cluny, de Thierri II. Abbé de St. Hubert, de Guillaume Abbé de Corneille, de Guillaume Archevêque de Rouen, de Théoffroy, Abbé d'Eptenac, de Robert Evêque de Langres, de Sigebert Moine de Gemblou & de plusieurs autres écrivains qu'on tire de l'oubli des Siècles; nous sommes obligés de finir & nous

donnons en finiſſant quelques momens d'attention au B. Odon Evêque de Cambray.

Il étoit d'Orleans & fut Grammairien, Dialecticien, Rhéteur, Poëte, ſans compter le mérite éminent des vertus & de la ſainteté. Nos Auteurs donnent un catalogue entier de ſes ouvrages: ce qui n'avoit été entrepris par aucun Bibliographe; dans ce catalogue ils indiquent quelques Poëſies d'Odon qui n'ont jamais été imprimées, & que le P. Mabillon avoit vûes dans un manuſcrit du Collège des Jéſuites de Paris; *c'eſt un long poëme ſur les premiers verſets du livre de la Genèſe, ou l'ouvrage des ſix jours. D. Mabillon ne nous apprend rien de la manière dont le ſujet eſt traité, ni des caractères de la verſification de ſon Auteur.*

Or c'eſt ici le lieu de placer une legère notice du Mſ. puiſ-

que nous l'avons sous les yeux. On lit en titre *Incipiunt versus Odonis Aurelianensis Episcopi*. La piéce sur l'ouvrage des six jours contient 24 vers: nous rapportons en marge quelque chose de la description du septiéme jour.*

* Ergò die sextâ mundus formatus & omnis
Illius ornatus est operante Deo.
Perfecto numero facta est perfectio mundi,
Disponente bono taliter Artifice.
Complevitque suum septenâ luce Creator
Quod patrarat opus. Cautiùs ista vide:
Nil fecisse die Dominus narratur in istâ,
Et dicit quòd in hâc luce peregit opus.
Si tamen attentè spectes, duo facta videbis,
Namque diem fecit & benedixit eum.
Et benè cuncta Deus numero complevit in isto,
Per quem circuitus tempora semper agunt &c.

Octobre 1751.

Il y a de plus un morceau en vers héxamètres intitulé *de Sacrificio panis & vini*, les dernieres syllabes de ces vers sont rimées, & nous remarquons quelque délicatesse en certains endroits; par exemple, pour faire entendre que le Sacrifice de la nouvelle alliance a fait disparoître les figures de l'ancienne Loi, le Poëte dit :

Quis locus Auroræ, postquàm Sol venit
ad ortum;
Quis locus est votis, teneat cum Navita
portum?
Lex Aurora fuit &c.

On trouve encore dans le même Mſ. & du même Auteur deux autres pièces, l'une en vers héxamètres, & qui a pour titre *quod Baptiſmus Conjugium & Sacrificium novum veteri concordent* : l'autre, qui est une élégie, a pour objet le Sacrifice de la Messe, *de Sacrificio Miſſæ*,

& elle n'a que 321. vers ; les deux précédentes n'ont guères plus d'étenduë, mais à la marge de cette dernière un moderne a écrit : *Hi versus Hildeberto tribuuntur tomo 3. Biblioth. Patrum.* Telle est l'idée que nous pouvons donner des Poësies non imprimées de l'Evêque Odon ; & nous terminons notre extrait, qui ne dispensera pas les sçavans de lire ce IX. volume de notre Histoire litteraire.

ARTICLE CVII.

OBSERVATIONS SUR LES Romains, par Mr. l'Abbé de Mably I. Partie. A Genève par la Compagnie des Libraires, & se trouve à Paris chez Nyon Fils, Quay des Augustins.

CRassus & Pompée étoient les plus considérables de

Rome. Crassus fier de son opulence eût asservi la République s'il eût daigné d'acheter. » Il » calculoit le produit des Ma» gistratures & les remplissoit » plutôt en Banquier qu'en hom» me d'Etat. » Pompée, presque au sortir de l'enfance avoit surpris ou mérité l'admiration des Romains : il en étoit l'Idole ; son bonheur le mit à portée de consommer toutes les grandes entreprises commencées par d'autres Généraux, & de recueillir seul les fruits de leurs travaux & de leurs victoires. Moins ambitieux que vain, » il souhaitoit la Dictature, & » n'osoit l'usurper. » Telle est aussi l'idée que l'Auteur des Considérations sur la grandeur & la décadence des Romains nous donne de Pompée. *Il aspiroit à la Dictature, mais par les suffrages du peuple. Il ne pouvoit con-*

servir à usurper la puissance ; mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains. (a)

César qui devoit occuper seul le théatre de Rome, se borna d'abord à le partager avec Pompée & Crassus. Le Triumvirat fut formé ; *ce n'est pas leur inimitié*, disoit Caton, *c'est leur liaison qui a perdu la République.* En effet toute la puissance du Sénat & du peuple passa dans les mains des Triumvirs. César en politique habile & profond, ne montra son mérite qu'insensiblement ; il rassura les Romains contre ses talens & les leur fit aimer. Mais il étoit né pour le premier rôle ; son génie maîtrisa bientôt celui de Crassus & de Pompée ; il commença par eux à triompher de la République. Pompée s'apperçut trop tard

(a) *Consid. sur les Romains. Ch. II.*

qu'il s'étoit donné un maître ; il cabale, il intrigue, il soulève le Sénat & le peuple contre César. La guerre s'allume ; la journée de Pharsale décide du sort de l'Univers. Sous le titre de Dictateur perpétuel, César gouverne en Monarque absolu : un assassinat venge les Romains de l'abus que ce tyran trop aimable avoit fait de ses talens & de ses vertus. Tel est le point de vuë général de toutes ces grandes révolutions.

La mort de César ne rétablit point la liberté ; c'eût été un fardeau pour ces Républicains vicieux & corrompus qui ne pouvoient plus se passer d'un maître. Tacite en parlant de ce tems dit, *non aliud discordantis Patriæ remedium fuisse quam ab uno regeretur.* *

* *Annal. L.* 2.

La

La conduite que tint le Sénat prouve en effet qu'il ne restoit plus dans Rome la moindre étincelle de ce génie qui fait les Républicains. On prodigua à la mémoire de César les éloges qu'on avoit donnés à sa personne, & l'adulation le mit au rang des Dieux.

Les services de Cicéron le placérent à la tête du Sénat ; voici comme M. l'Abbé de M. peint l'Orateur de Rome. » Cicéron » devoit à sa vanité & à la Philosophie les qualités qui font » les bons citoyens dans un état » tranquille ; mais sa timidité na» turelle le privoit de celles qui » peuvent rendre un citoyen dan» gereux ou utile dans les tems » orageux où il faut avoir plus » de courage que de prudence. » Tantôt conduit par les lumières » de son esprit, & tantôt entrainé » par les foiblesses de son cœur,

» il n'eut qu'une politique pro-
» pre à prendre des demi-partis,
» & à pallier les maux de la
» République. »

J'ai tout prévû, répondoit Octave à ceux qui lui représentoient le danger qu'il couroit à Rome, *les Dieux défendront la justice de ma cause.* Ce génie formé pour l'intrigue, la politique & le gouvernement, étoit déja tout développé à dix-huit ans. Octave intéressant en sa faveur la vanité de Cicéron s'en fit un appui & un Protecteur.

» Il saisit, pour ainsi dire, le
» joint des différentes cabales
» dont les deux partis étoient
» composés, il seme des soup-
» çons, forme des liaisons, fait
» naître des haines, promet,
» flatte, menace, persuade, di-
» vise, unit, parvient enfin à
» balancer le crédit de Brutus,
» & à se faire craindre d'Antoine.

Lépide qui devoit ſa fortune au hazard des circonſtances, plutôt qu'à ſes talens, ne joua qu'un rôle ſubalterne dans le ſecond Triumvirat. Il ne ſçut pas ſe conſerver la conſidération que pouvoit lui donner ſa qualité de Triumvir ; & l'Univers fut partagé entre Antoine & Octave.

Antoine l'ami, le compagnon de Céſar, & peut-être le ſeul homme de l'Etat digne de ſuccéder au Dictateur qu'il avoit bien ſervi, ſe défia trop peu d'Octave: accoutumé à n'eſtimer que les talens guerriers, il mépriſoit peut-être ce jeune Triumvir qui n'étoit que politique. Au milieu des délices du faſte Aſiatique, il oublioit le ſoin de ſa gloire. La journée d'Actium défit Octave d'un rival ſi dangereux.

Le ſpectacle le plus ſurprenant peut-être que préſente l'Hiſtoire,

c'est de voir conquérir le monde à un homme qui n'a pas assez de courage pour se trouver à une bataille. Tel fut Octave à qui ses nouveaux sujets donnèrent le nom d'*Auguste*. Il ramena l'abondance dès qu'il fut paisible possesseur de l'Empire ; son régne fut celui des beaux Arts & des talens. La paix & la felicité publique, qui furent le fruit & la récompense de ses veilles, firent oublier aux Romains la perte de leur liberté : *un peuple heureux se demande-t-il s'il est libre ?* César avoit dit que la République ne subsistoit plus, & que ses paroles étoient des Loix ; il avoit avili le Senat. Auguste lui rendit sa première splendeur, & comme le remarque S. Evremont, * *Auguste gouverna l'Em-*

* Réfléxions sur les divers génies des Romains. *Ch.* 16.

pire par le Sénat, & le Sénat ne se gouverna que par Auguste.

Le troisième livre de notre Auteur ne présente que les malheurs de l'Empire. Les Romains n'éprouvèrent point ces passages & ces dégradations insensibles qui préparent peu-à-peu & conduisent un peuple à l'esclavage. Leur servitude fut l'ouvrage d'une révolution rapide. Au Gouvernement sage & modéré d'Auguste, succéda le Despotisme le plus arbitraire. Sous Auguste, l'image de la liberté, quelque trompeuse qu'elle fût, subsistoit encore.

Tibère anéantit toutes les loix ; ce Tyran fourbe & dissimulé *se fit une science de cabinet où étoit renfermé un faux & mistérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat, & presque toujours opposé au bien public.* Ce n'est pas que Tibère manquât de talens : » il auroit

» pû régner avec gloire, dit M. » l'Abbé de M. mais succédant » aux droits usurpés par Au- » guste, il se crut lui même usur- » pateur, » & dès-lors il songea à sacrifier quiconque seroit assez vertueux ou assez puissant pour lui faire ombrage. Germanicus périt parce qu'il avoit rendu un service trop important. On soupçonna, ou l'on feignit de soupçonner qu'il pourroit faire sortir de leur devoir des Troupes qu'il avoit sçu y faire rentrer. Rome devint le Théatre sanglant de toutes les horreurs que ne manque jamais d'enfanter le despotisme exercé par une ame foible, timide & sanguinaire. Rien ne fut innocent aux yeux de ce tyran entouré de délateurs toujours prêts à servir sa haine, ses soupçons & ses gouts. Les actions, les paroles, les gestes, les pensées

même, tout fut exposé à passer pour crime de léze-Majesté ; la moitié de Rome fut l'espion de l'autre ; & pour finir le tableau de ce Régne affreux, par un trait plus horrible encore que ceux que nous avons rapportés, disons, avec un Politique, que ceux qui manquèrent d'ennemis, périrent par la trahison de leurs amis. *Quelli à chi fussero mancati i nemici, furono oppressi da gli amici.* *

Caligula ne voulut connoître l'étendue de son pouvoir que par l'abus qu'il en fit. » Il » souhaitoit que le peuple Ro- » main n'eût qu'une tête pour » l'abbatre d'un seul coup d'é- » pée, & que son régne fût si- » gnalé par quelques calamités » publiques.» Ces souhaits barba-

* *Mach. discours sur Tite-Live. L. 1. Ch.* 10.

res dévoilent toute la noirceur de ce monſtre altéré de ſang. Le Sénat aſſemblé délibéroit pour établir une forme de Gouvernement, lorſque quelques ſoldats trouvèrent Claudius tremblant & le proclamèrent Empereur ; » jamais Prince ne fut » plus mépriſable, le ſang coula, » il fallut ſervir Meſſaline.... » Eſclave plutôt qu'époux de » l'ambitieuſe Agrippine, Clau» dius devint tyran par foi» bleſſe. »

Néron naiſſant
Eut toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant.

Ses premières années promettoient à Rome un Empereur qui feroit régner les Loix avec lui. Mais le jour qui ſuivit cette heureuſe aurore fut un jour d'orage & de tempêtes. » Néron » fut bientôt corrompu par les » flatteries de ſes Courtiſans ; » ces hommes pervers qui ne

» ſont rien ſi leur maître n'eſt
» vicieux , enhardirent Néron
» au crime. » Il paſſa leur eſpérance & leurs vœux. M. l'Abbé de M. ſaiſit avec beaucoup de fineſſe & de ſagacité les nuances qui différencient le caractère de cruauté de ces Princes abominables.

Comment arriva-t-il que l'Empire en proye à tant de maux ne ſe précipita pas vers ſa ruine avec plus de rapidité ? Notre Auteur en apporte pluſieurs raiſons. Auguſte, en domptant l'inquiétude des ennemis de l'Empire, lui avoit rendu toute ſa grandeur. Les mêmes vices qui avoient exercé le courage des Romains, ſe répandirent dans les Provinces, & infectèrent l'ame des Gaulois & des Eſpagnols. Ces Peuples occupés de leurs beſoins, que la moleſſe avoit multipliés, ne penſoient point à

ſecouer le joug. D'ailleurs les Officiers des Empereurs exerçoient, dans les Provinces, un pouvoir auſſi arbitraire que les Empereurs mêmes. Une crainte abrutiſſante étoit le ſeul ſentiment qui reſtât à ces peuples efféminés & opprimés. Ces Provinces n'auroient pû ſe détacher de l'Empire qu'avec le ſecours des Généraux d'Armée qui auroient pû vouloir s'en former un Etat. Mais ces Généraux lâches, pour la plûpart, ne pouvoient pas diſpoſer de leurs Armées. Le deſpotiſme ſembloit avoir reſpecté les Troupes, on les ménageoit, elles conſervoient quelque reſte de l'ancienne diſcipline & de l'eſprit républicain. » Les Légions penſoient ne devoir rien aux Empereurs, mais elles ſe croioient deſtinées à conſerver l'Empire. »

Ces mêmes Légions qui n'auroient pas permis que l'on démembrât l'Empire, le déſoloient par leurs concuſſions. L'eſprit d'indépendance & de brigandage dans lequel elles vivoient, joint à l'orgueil qui leur perſuada que la fortune de l'Empire étoit entre leurs mains, forma un vice nouveau dans la conſtitution du Gouvernement. Galba qui fut mis ſur le Thrône par les Légions des Gaules & de Germanie révéla un ſecret fatal à l'Empire, en apprenant aux Romains que l'Empereur pouvoit être proclamé hors de Rome. *Evulgato Imperii arcano poſſe Principem alibi quam Romæ fieri.**

Othon ne fit que paroître ſur le Thrône; Vitellius ſe fit élire par ſon Armée. Celle de Judée prétendit à ſon tour être en

* Tac. Hiſt. L. 1.

droit de faire un Empereur. Tant de révolutions opérées par les Soldats les confirmèrent dans la perſuaſion où ils étoient, qu'ils pouvoient diſpoſer de la Dignité Impériale.

Cette licence des Légions auroit ajouté au deſpotiſme des Empereurs la barbarie du Gouvernement Militaire, ſi Veſpaſien n'eût mis un frein à la violence des Armées. Son œconomie répara une partie des maux qu'avoit produit l'exceſſive prodigalité de ſes prédéceſſeurs. Il fit revivre les Loix ; & ſa vigilance contint les Troupes dans le devoir. Titus chaſſa de Rome tous les Délateurs : ce Prince vécut trop peu pour le bonheur des Romains.

Domitien replongea l'Empire dans toutes les horreurs qui dèshonorèrent le Regne de Néron. *On punit une Femme de mort*

pour s'être déshabillée devant la ſtatuë de l'Empereur. Ses affranchis les plus chers, & à ce que quelques-uns ont dit, ſa femme même purgèrent la terre de ce nouveau monſtre. Nerva qui lui ſuccéda penſoit que le bonheur d'un Peuple libre fait la ſureté & la grandeur d'un Prince qui s'en fait aimer. Le plus grand ſervice que Nerva rendit à l'humanité, fut d'adopter Trajan, Prince à qui la vérité a donné plus d'éloges que la flatterie la plus outrée n'en a prodigué à aucun autre Prince. » Il uniſſoit » tous les talents de l'homme » d'Etat & du grand Capitaine » aux vertus du Philoſophe. » Adrien ſuivit le plan de Trajan. Il adopta Antonin qui fut le Pere de ſes Sujets; ce Prince dans le calme des Paſſions, ne s'occupa que de la félicité publique. *Je vous donne cette épée,*

diſoit-il au chef du Prètoire, *mais elle doit ſervir à me punir ſi j'oublie que ma fonction eſt de faire le bonheur des Romains.*

Ces ſages Empereurs s'efforcèrent en vain de redonner au Sénat quelque choſe de ſa première majeſté. Les Sénateurs n'avoient plus le courage d'oſer être libres. Il ſembloit que ces ames dégradées & avilies par le deſpotiſme des Prédéceſſeurs de Veſpaſien, craigniſſent de ne pas être aſſez eſclaves.

Commode renverſa & detruiſit tout ce que la prudence des quatre derniers Empereurs avoit établi. Il enrichit les Soldats des dépouilles de l'Empire. Le Thrône ſera déſormais ouvert au plus offrant. La réputation que Rome conſervoit encore faiſoit penſer que, pour être légitimement Empereur, il falloit être Maître de cette Capitale de l'Empire.

» A peine une Armée avoit con-
» féré à un de ses Chefs la di-
» gnité Imperiale qu'il marchoit
» en Italie, dans le dessein de
» faire reconnoître son autorité
» dans Rome .... qui vit fon-
» dre sur elle tous les orages for-
» més dans les Provinces.» Durant ce flux & reflux de révolutions, on compta sous le Régne de Galien, dans l'espace de sept ans, jusqu'à trente Tyrans qui se disputèrent l'Empire.

Enfin les Empereurs consentirent à se dépouiller d'une partie de leur puissance, afin de mieux conserver l'autre. Dioclétien régla qu'il y auroit désormais deux Empereurs, qui gouverneroient l'Empire en commun, & deux Césars qui seroient leurs Lieutenants & leurs héritiers présomptifs. Il ne prévoyoit pas qu'il seroit *victime de sa Politique*. Galère qu'il

avoit créé César le contraignit d'abdiquer l'Empire.

Ici finit la première partie de cet ouvrage : nous rendrons compte de la seconde dans un autre Vol. de ces Mémoires.

ARTICLE CVIII.

ESSAI SUR LA PEINTURE, la Sculpture & l'Architecture.

Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse
Sororum.

Ovid. Met. L. 2.

Grand in 12. pag. 93. sans l'Avertissement. Se trouve à Paris, chez le Mercier, rue S. Jacques.

SAns connoître l'Auteur de cet ouvrage, il seroit possi-

* Cette Epigraphe se lit aussi au bas d'une planche gracieuse qui est à la tête du Vol. Elle représente la Peinture, la Sculpture, l'Architecture surmontées d'un génie qui tient les trois Couronnes que ces Arts méritent.

ble de tracer ſon caractère d'après les cinq ou ſix pages d'avertiſſement qu'on voit à la tête du Volume. Ce doit être un homme d'eſprit, cultivé par la lecture & par le commerce des Arts, aſſez répandu dans le monde pour faire l'agrément d'une Société choiſie, aſſez renfermé dans lui-même pour goûter les fruits d'un loiſir littéraire ; Philoſophe de mœurs très-douces & très-aimables, citoyen comparable à ceux des meilleurs tems, modeſte & ſans prétentions pour lui-même, vif ſur le progrès des connoiſſances, ſur la gloire des Arts & des Artiſtes.

Son objet dans cet eſſai, eſt d'inſpirer des goûts, de faire naître des idées ſur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Il ſe trouve des hommes en qui la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions & qui ont reçu d'ail-

leurs une éducation favorable; ils ont de la sensibilité pour les belles choses, de la vérité dans les pensées, de la finesse dans les jugemens; mais livrés par état ou par les circonstances à des occupations qui ne leur ont pas permis de réfléchir sur les Arts, ils ne jouissent de rien en cette matière, & les chef-d'œuvres de la Peinture, de la Sculpture, de l'Architecture sont des richesses perdues pour eux. C'est à ces sortes de personnes que l'Auteur s'attache; il entreprend de leur ouvrir les yeux, de toucher les ressorts de leur ame, de les initier dans ces mystères, source féconde des plaisirs les plus honnêtes & les plus picquants.

Quelle sera la méthode d'une instruction si utile & si agréable? Faudra-t-il lire tous les ouvrages, qui traitent de Pein-

ture, de Sculpture, d'Architecture; sera-t-il nécessaire d'approfondir la théorie très-vaste & très-compliquée de ces trois Arts? non sans doute: l'Auteur n'a point en vue de faire des Artistes, mais des *Connoisseurs*. Il ne demande que de l'attention pour voir, examiner, comparer; pour voir des Tableaux, des Statues, des Edifices; pour examiner chacun de ces ouvrages; pour comparer les morceaux de la même espèce: Tableaux des grands Peintres, Statues travaillées par les meilleurs Maîtres, Edifices bâtis sous la direction des plus cèlèbres Architectes; & dans ces trois genres ce n'est ni la multitude des chef-d'œuvres qui instruit, ni le parallèle laborieux de toutes les beautés qui forme le Connoisseur. Quelques discussions suivies sur un petit nombre d'objets,

éclairent l'eſprit, font naître le gout & l'affermiſſent. Si Pauſanias eût voulu raiſonner avec ſoin ſur quelques-uns des ouvrages de Peinture, de Sculpture, d'Architecture qu'il avoit vûs en Gréce, il auroit rendu plus de ſervices aux Arts qu'il n'a fait par ſes deſcriptions rapides de voyageur. Il ne ſuffiſoit pas de nous dire qu'en tel & tel endroit il y avoit un tableau d'Appelle ou de Polygnote; une ſtatue de Phidias ou de Praxitèle: il falloit uſer de comparaiſon, voir le beau & le médiocre, juger l'un & l'autre & nous inſtruire. Combien Pline n'eſt-il point plus ſatisfaiſant & plus utile, quand il dit qu'Appelle brilloit par le génie & par les graces du pinceau; que le ſtatuaire Myron excelloit dans les airs de tête; qu'Ariſtide fut le premier qui ſçut peindre l'ame,

& en exprimer tous les ſentimens ! &c. *

Notre Auteur ſe fait un plan auſſi intéreſſant que ſa méthode eſt judicieuſe ; il a un ami, homme d'eſprit & de lettres ; il veut le guider dans la carrière des Arts ; il ſe place avec lui d'abord à Verſailles, enſuite à Paris ; ils viſitent enſemble ce qu'on eſtime de plus beau, parmi nous, en ouvrages de Peinture, de Sculpture & d'Architecture. Ce ne ſont pas des courſes de Voyageurs curieux de voir pour dire qu'ils ont vu ; ce ſont des promenades d'hommes attentifs, & des converſations où tout porte un caractère d'inſtruction. Celle qui roule ſur la Peinture commence ainſi :

» L'abſence de la Cour nous » laiſſoit preſque en ſolitude,

---

* Plin. Lib. XXXV.

» (dans les grands appartemens » de Verſailles), il faiſoit le plus » beau tems du monde, le jour » étoit clair & ſerein. Je m'ar- » rêtai à deſſein devant le ma- » gnifique tableau de la Famille » de Darius par M. le Brun, & » voici à peu près ce que je dis » à cet ami que je voulois mettre » en voye de s'inſtruire. Remar- » quez, je vous prie, avec at- » tention ce Tableau : . . . . Il » repréſente le moment où Ale- » xandre, après avoir mis en » fuite Darius & ſon Armée, en- » tre dans la Tente où la Famil- » le de ce malheureux Prince » s'étoit retirée. Remarquez que » la première figure qui attire » les regards, eſt celle d'Ale- » xandre. Cela devoit être ainſi » puiſque ce Prince eſt le prin- » cipal perſonnage de cette ſcène » intéreſſante ; il ſe diſtingue en- » core par la beauté de ſon

» visage & par la magnificence
» de son Armure : on voit tout
» d'un coup qu'il est le Héros
» de la pièce. L'air de son visage
» n'est point celui d'un Héros
» sanguinaire, échauffé par l'ar-
» deur du combat; c'est celui d'un
» Prince débonnaire & rempli
» d'humanité. Il ne vient point
» en Vainqueur impitoyable,
» triompher de ses ennemis &
» de ses captifs ; il vient rassu-
» rer des Princesses affligées que
» le sort d:s Armes a fait tomber
» entre ses mains, il vient les
» consoler. &c.

La description continue : tous les personnages contenus dans ce Tableau sont examinés, tous les caractéres de ce bel ouvrage sont appréciés par notre Auteur. Mais il ne borne pas là ses attentions ; on voit dans le même appartement un Tableau de Paul Véronèse, représentant

les Pélerins d'Emmaüs ; il saisit cet objet, il le fait entrer en parallèle avec le chef-d'œuvre de M. le Brun, il rappelle le mot d'un Prélat Italien * qui disoit que la Famille de Darius étoit une *belle chose, mais qu'elle avoit un mauvais voisin*, comme pour faire entendre que le Peintre Italien l'emportoit, dans le cas présent, sur le Peintre François : observation apparemment un peu nationale, & qu'on auroit bien pu retourner en disant que le Tableau de M. le Brun étoit un dangereux voisin pour celui de Paul Véronèse.

Mais notre Auteur traite tout ceci sans partialité ; & il n'adjuge point le prix. Il examine seulement les Pélerins d'Emmaüs

* M. Delfini Nonce en France sous le feu Roi. Sa critique fut énoncée en Italien : ***Bella Pittura, mà hà cattivo vicino.***

avec des yeux très-connoiſſeurs; aucune ſituation, aucune attitude, aucun trait ne lui échappent, & il conclut ainſi, après un détail fort ſoutenu: » Contentons-» nous de dire qu'on voit dans » l'ouvrage de M. le Brun, la » compoſition, l'ordonnance, » le deſſein, l'expreſſion, *le coſ-» tume* & les bienſéances; le » tout porté à la plus grande » perfection: dans celui de Paul » Véronèſe, la plus belle cou-» leur, la plus belle pâte, la » touche la plus large, la plus » ferme, & le pinceau le plus » moëlleux & le plus léger.... » Convenons que l'un a des par-» ties que l'autre n'a pas, & que » l'autre en poſſède quelques-» unes dont ſon voiſin manque; » ou pour mieux dire, affirmons » que ce ſont deux des plus » beaux Tableaux qu'on puiſſe » voir, & que leurs Auteurs

» furent deux des plus grands
» Peintres qui ayent jamais
» existé. »

Le Parallèle qu'on vient de voir est un exercice capital dans le projet de notre Auteur, il y ajoute, en peu de mots, quelques avis intéressants sur l'Art de distinguer *un bon original d'avec une bonne copie*; le Tableau d'un Elève retouché par un maître, d'avec l'ouvrage même du maître; une pièce imitée & contrefaite, d'avec le morceau qui a servi de modèle; la manière propre d'un grand Peintre, d'avec celle d'un autre habile homme de la même profession; & tout ceci est fondé sur cette règle unique & capitale qui est de voir, d'examiner, de comparer; c'est par là qu'on acquiert de l'expérience, & l'expérience, *dit Longin*, produit son fruit le plus exquis, qui est la facilité de bien juger. » Et sans

» cette expérience, *ajoute Denys d'Halicarnasse*, sans l'habitude de voir longtems les » chef-d'œuvres des anciens Artistes, comment pourroit-on » dire avec certitude : *cette statue est de Polyclète, & cette autre de Phidias ; ce Tableau est de Polygnote, & celui-ci de Parrhasius ?* *

Notre Auteur & son ami passent aux ouvrages de Sculpture ; ils entrent dans le Jardin de Versailles, & ils y découvrent une multitude prodigieuse de Statues. Le nombre en est si grand qu'elles ne peuvent être toutes de la même beauté ; les

* Neque enim, nisi multum temporis veterum opificum artibus contemplandis impenderint, facilè poterunt cognoscere atque dicere : hoc est Polycleti opus, istud Phidiæ. De Picturis verò, hæc Polygnoti ; ista Parrhasii. *Dyon. Halic. de Demosth. acumine.*

plus excellentes sont quelques antiques échappées à la barbarie & au tems : telle, par exemple, que la Venus apellée *Pudique*, à cause de l'air de modestie qu'on remarque dans sa figure & dans son attitude. C'est un monument de l'ancienne Grèce ; païs si fécond en génie & en sentiments. Quand nos Artistes peuvent donner à leurs ouvrages quelque chose de *cette ame & de cette vie* * qui faisoit le caractère des Sculptures Grecques, ils sont toujours sûrs de plaire. Ainsi le Gladiateur mourant ** & la Venus *à la coquille* *** qu'on voit à Versailles, sont deux belles Statues, parce

* Les Anciens appelloient cela ζωτικὸν καὶ ἔμπνουν. Voy. *Callistr.* chez *Franc. Junius* de Pictur. veter. L. 3. p. 185.

** Copié par Michel le Monnier.

*** Copiée par Antoine Coysevox.

qu'elles approchent des originaux apportés de Grèce à Rome, & conservés aujourd'hui en Italie.

Mais la France eut aussi ses Myrons & ses Lysippes, elle vit des Sculpteurs capables d'inventer & d'exécuter en grand. » Le Puget, par exemple, » n'a pas fait un très-grand » nombre d'ouvrages, mais ce » qu'il en a fait le disputeroit » peut-être à tout ce que nous » avons de la meilleure Anti- » quité. » Deux de ses Statues, l'Andromède & le Milon, les seules qu'on ait de lui à Versailles, occupent extrêmement notre Auteur. Quels traits admirables il apperçoit dans le Groupe d'Andromède & de Persée son libérateur, quelles graces il y découvre, quelle Peinture il en fait! Et la description du Milon est dans le même goût : » quelle

» expreſſion dans la tête de cet » homme prodigieux en force ! » Voyez ſur ſon viſage la dou- » leur extrême que lui cauſe la » morſure du Lion ; on s'ima- » gine l'entendre crier d'une » voix effrayante & plus forte » que celle des hommes ordi- » naires. Tout ſon corps qui eſt » d'une taille giganteſque, ex- » prime merveilleuſement les » prodigieux efforts qu'il fait » pour ſe dégager. Toutes ſes » parties ſont extrêmement ten- » dues & ſe roidiſſent violem- » ment ; tout y exprime ſes » efforts ; on les remarque dans » ſes muſcles, dans ſes nerfs, » juſques dans les doigts de ſes » pieds ſur leſquels il s'appuye » fortement. »

L'Auteur trouva ſon ami infiniment attentif à tout ce qu'il voyoit ; & cet ami devenu connoiſſeur par l'examen de

tant de beaux ouvrages, fit bientôt uſage de ſes lumières. On alla aux bains d'Apollon; on y vit les deux groupes de Chevaux placés aux deux côtés du groupe principal, qui repréſente le Dieu chez Thétys. L'un de ces groupes de Chevaux, qui eſt de Gaſpard de Marſy, l'emporte de beaucoup ſur l'autre, & l'ami de notre Auteur en jugea ainſi, ſans que perſonne l'eût prévenu; il trouva que *ces deux Chevaux avoient plus de fineſſe & d'élégance que les deux autres, plus de ſoupleſſe dans leurs mouvements, enfin qu'ils étoient plus ſemblables à la belle nature.* Il fit toutefois une critique. En homme très-verſé dans la connoiſſance des Chevaux, il obſerva que ceux-ci avoient *la corne des pieds un peu trop longue:* ce qui fit naître, de la part de notre Auteur, une ré-

ponse que *vous trouverez*, dit-il lui-même à son Ami, *peut-être trop poëtique & même telle que pourroit être celle d'un Poëte qu'un peu d'Enthousiasme auroit échauffé. Faites réfléxion que ces Chevaux sont des espèces d'Etres immortels; qu'ils n'ont jamais marché que sur des nuages & qu'ils n'ont point été ferrés.* Ce sont ceux qu'Ovide chante ainsi:

Corripuêre viam, pedibusque per aëra motis
Obstantes findunt nebulas, pennisque levati
Prætereunt ortos îsdem de partibus Euros. *Metam. L.* 2.

Versailles fournit aussi à notre Auteur quelques observations sur l'Architecture, non que ce Palais soit parfait: on y voit encore les restes du *chétif Château de Versailles*, ainsi que l'appelloit Bassompière, & l'on a eu beau multiplier les tra-

vaux, accumuler les richesses : l'œil du connoisseur sent toujours le peu d'agrément de la situation. » Quelqu'un a dit de » Versailles que c'étoit *un Favori sans mérite.* La comparaison est juste, on a témoigné » une grande prédilection pour » cet endroit, & l'on n'en a » fait qu'une belle, mais triste » solitude, qui doit tout à l'Art » & rien à la nature. »

Cependant l'Orangerie de ce Palais mérite une grande considération. » Tout y est grand, » noble, mâle, quoiqu'extrê» mement simple, & c'est peut» être cette simplicité qui en » augmente le mérite. » On attribue le dessein de ce vaste Bâtiment au célèbre le Nôtre, Contrôleur des Bâtimens du Roi, & Dessinateur de ses Jardins. Ce nom réveille toute la sensibilité de notre Auteur pour l'heu-

reux génie & pour les entreprises admirables de cet Artiste. En sa faveur, il fait une digression où il est parlé du Jardin des Tuilleries, chef-d'œuvre de le Nôtre, & des desseins qu'avoit conçu M. Colbert pour la décoration de Paris du côté des Champs Elisées. On lira très-volontiers ce morceau, & l'on sera bien-aise que l'Auteur, sans s'écarter de la modération qui lui est naturelle, y parle néanmoins

* Avec la liberté
D'un *François* qui sçait mal farder la vérité. *Racin. Brit. Act.* 1. *Sc.* 2.

Les monuments d'Architecture qu'on voit à Paris présentent ici les principaux objets d'examen & de comparaison. L'Auteur conduit son ami comme Minerve conduisoit Télémaque, ou comme la Sybille de Cumes conduisoit Enée; avec

cette différence que Minerve, quoique souveraine des Arts, n'en parloit presque point au Fils d'Ulysse, & que la Sybille empêchoit même le Chef des Troyens de contempler le Temple bâti par Dédale en l'honneur d'Apollon. *

Nos deux amis s'arrêtent vis-à-vis des Fontaines publiques, des Eglises, des Palais. L'Histoire de chaque Edifice succinctement décrite met tout d'un coup en voye de connoître l'origine de ces Monuments; il n'est question que des modernes, de ceux qui sont postérieurs à la renaissance des Lettres & des Arts sous François I. Tout ce qui précéde est barbare, gothique & ne laisse voir, parmi quelques traits de génie, qu'une ignorance en-

* *Virgil. Eneid.* 6.

tière des bonnes règles.

C'est une réflexion de M. Perrault, dans sa Préface sur Vitruve, que les Architectes François, depuis le milieu du XVI. Siècle, n'ont point été inférieurs aux Italiens. Et cela se vérifie par les entreprises tout-à-fait belles de Pierre Lescot, de Jacques de Brosse, de Philbert de Lorme, de Louis le Vau, de François d'Orbay, des deux Mansarts & de M. Perrault lui-même. On indique ici les ouvrages de ces grands Maîtres; tels que la Fontaine des Innocents, le Portail de S. Gervais, le Palais du Luxembourg, les Tuilleries, le Louvre. On fait la critique de quelques-uns qui pèchent beaucoup plus par le défaut d'emplacement & d'achevement que par la conduite ou la manœuvre des constructeurs.

Défaut d'emplacement & d'achèvement, ces deux points sont toujours un sujet de plaintes & de regrets, quand il est question des Bâtimens publics de Paris. On diroit qu'il y a une sorte de fatalité qui condamne ces Edifices à rester imparfaits ou invisibles & quelquefois l'un & l'autre, témoin la colonnade du Louvre. » Quelle idée n'of- » fre-t'elle pas du Palais qu'elle » annonce, de celui pour qui » on l'a bâti, & de celui qui l'a » imaginée ! . . . . Mais ce ma- » gnifique Edifice est offusqué » par de vilaines & chetives » maisons qui en dérobent à la » vue les plus considérables par- » ties. »

Ici & dans tout ce qui concerne l'état actuel du Louvre, l'Auteur est d'une éloquence, d'une attention, d'un zèle, qui manifestent le bon *Ci-*

toyen * & l'homme de goût. Il n'y a rien à perdre de ses réflexions ; si elles sont affligeantes, parce qu'elles peignent vivement la décadence du plus auguste Palais qui soit au monde, elles ont du moins l'avantage de dédommager amplement les Auteurs de cette Royale entreprise. » On admire plus, *dit* » *Pline*, ** les œuvres non finies que celles qui ont toute » leur perfection ; on donne plus

* La qualité de Citoyen est tellement le mérite principal de notre Auteur, qu'on doit à ses soins la conservation de la Colomne qui est dans la place occupée ci-devant par l'Hôtel de Soissons. Ce Monument appartient à la Ville ; mais notre Auteur a prévenu & empêché, par ses attentions & par ses bons offices, la démolition qu'on en vouloit faire. Nous raconterions, s'il le falloit, l'Histoire de cette action tout à fait louable & singulière en son espèce.

** *Lib. XXXV. Chap. XI.*

» d'éloges à la Medée de Ti-
» momaque & à la Venus d'A-
» pelle, laissées l'une & l'autre
» imparfaites, que si elles étoient
» achevées : pourquoi ? *parce*
» *qu'on voit dans une belle ébau-*
» *che, le reste de la pensée de l'Ar-*
» *tiste*, & *parce que les éloges*
» *qu'on lui donne se trouvent liés*
» *à des regrets délicats sur la perte*
» *qu'on a faite.** Ceci est ma-
gnifique & convient admirable-
ment au Louvre commencé &
non fini ; la gloire de M. Per-
rault, qui en a tracé le dessein,
croît à mesure que nous sen-
tons mieux l'état d'abandon où
est cet Edifice, & la difficulté
d'y remédier.

Quand il a été question de

* Quippe in iis lineamenta reliqua ipsæque cogitationes Artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est : manus cum id agerent extinctæ desiderantur.

» former une Place pour y éri-
» ger une Statue équestre du
» Roi, un jeune Architecte *,
» plein de génie, de talent & de
» goût, présenta un projet qui
» attira l'attention des Connois-
» seurs.... Ce projet avoit l'a-
» vantage de concourir avec
» l'achevement du Louvre. Un
» côté de la Place auroit été
» formé par la Colonnade de
» M. Perrault, un autre par
» le Quai sur la Rivière, un
» troisième, vis-à-vis de ce der-
» nier, par un superbe Hôtel de
» Ville; enfin le côté en face
» de la Colonnade auroit con-
» tenu des Hôtels pour le Grand-
» Conseil, pour la Monnoye,
» pour les Postes, pour le Gar-
» de-Meuble du Roi. Une Rue
» fort large se seroit trouvée
» vis-à-vis la grande Porte du

* M. Laurent Destouches.

» Louvre & auroit abouti dans
» la Rue des Prouvaires . . . .
» Pour ce qui regarde la Place
» même destinée à la Statue
» Equestre, elle auroit exigé
» bien moins de dépense que
» beaucoup d'autres projettées
» à d'autres endroits, puisque
» le côté formé par la Colon-
» nade du Louvre est bâti ; qu'on
» auroit laissé le côté du Quai
» ouvert comme il est, & qu'il
» ne seroit resté que deux côtés
» à bâtir. Quels avantages d'ail-
» leurs dans la situation & les
» accompagnements de cette
» Place ! Ceux qui seroient ve-
» nus du Fauxbourg S. Germain
» dans la partie de la Ville qui
» est au Nord de la Rivière,
» auroient apperçu tout d'un
» coup la superbe façade du
» Louvre. En traversant la Place
» ou en la longeant du côté du
» Quai, ils auroient découvert

» le nouvel Hôtel de Ville &
» les beaux Bâtiments qui au-
» roient achevé de la former.
» Il n'est pas aisé d'imaginer un
» coup d'œil plus satisfaisant. »

Le projet du jeune Architecte n'a point eu lieu ; & l'on s'est déterminé à placer la Statuë Equestre du Roi dans l'Esplanade des Champs Elisées : situation avantageuse à bien des égards & sur laquelle l'Auteur déclare aussi ses pensées à son Ami. Nous cesserons de les suivre & de les écouter parce que notre extrait a déja beaucoup d'étenduë & parce qu'il ne faut rien prendre sur le plaisir que causera l'ouvrage même. On le goutera d'autant mieux qu'on aura plus de connoissance des ouvrages de Peinture, de Sculpture, d'Architecture qu'on y cite. Il en est de cela comme d'un Tableau représentant un sujet

de la Fable ou de l'Histoire ; il faut sçavoir le sujet pour bien juger du Tableau. *On n'admire pas assez*, dit Philostrate, * *l'Ajax furieux peint par Timomaque, si l'on ne se rappelle le trait historique de la fureur d'Ajax.*

ARTICLE CIX.

LA VIE DE SOCRATE traduite de l'Anglois. in 12. pag. 247. A Amsterdam. 1751. & se trouve à Paris chez Charles Robustel, Quai des Augustins.

CEtte vie est un éloge, par conséquent quelque chose de moins curieux & de moins picquant qu'un écrit où l'on parleroit de Socrate à charge & à décharge. Ce Philosophe

* *Lib. 1. de vitâ Apollon. C. 10.*

eut apparemment des défauts ; quel est le sage qui n'en eut pas ? Or c'est ce qu'on voudroit voir parmi ses vertus, comme on est bien aise que les ombres d'un Tableau relévent l'éclat des jours qui y sont distribués.

Il faut avouer néanmoins que les Anciens éxaltent bien le mérite de Socrate & qu'ils font appercevoir très-peu de taches dans sa personne. On conçoit que, parmi ces Anciens, nous ne comptons ni Aristophane qui fit servir ses talents comiques à rendre Socrate ridicule ; ni Anytus & deux ou trois autres mal-honnêtes gens, qui persécutèrent ce Philosophe jusqu'au moment où il but la ciguë. C'est chez Platon, chez Xénophon, chez Cicéron, chez Plutarque, chez Diogène Laërce, qu'il faut chercher des Mémoi-

res pour cette vie, & à en juger par les fréquentes citations qu'on trouve ici, il paroît que l'Auteur Anglois & son Traducteur ont puisé dans les bonnes sources. Abrégeons leur récit, parce que la matière est extrêmement sérieuse.

Socrate étoit Athénien, né 468. ans avant J. C. Fils d'un Sculpteur & Sculpteur lui-même pendant sa jeunesse. On voyoit de lui à Athènes, du tems même de Pausanias, trois belles Statues des Graces qui étoient drappées, non *contre l'usage ordinaire* comme on le dit ici dans une note, mais suivant l'usage ancien & primitif, dont Pausanias nous avertit, en disant qu'il ignore pourquoi de son tems on représentoit les Graces sans draperie.

Les talents de Socrate pour la Sculpture font dire à notre

Biographe Anglois qu'il en étoit d'autant plus propre pour la Philosophie Morale ; le goût des bonnes régles & des proportions pouvant servir également à la perfection des mœurs & à celle des Arts. Il y a du vrai dans cette observation, mais il se trouve tant d'exemples qui contrastent avec le principe, c'est-à-dire tant d'hommes instruits des beautés de l'Art & si peu réglés dans leur conduite ; qu'on voit encore un intervalle immense entre un Sculpteur & un Philosophe.

Il est pourtant bien honorable à la Sculpture d'avoir occupé la jeunesse d'un aussi grand Homme que Socrate. Le goût de la Philosophie lui fit tomber le cizeau des mains ; il reçut d'un noble Athénien, nommé Criton, des bienfaits qui le mirent en état de se passer des

émoluments de sa première Profession : il se livra tout entier à la science des mœurs, mais sans négliger les autres connoissances ; il apprit la Rhétorique, la Musique, la Poësie, l'Agriculture, la Géométrie, la Danse ; & l'Art de la Guerre ne fut pas oublié. En divers tems Socrate déja Philosophe & Chef d'une Ecole de Sages, prit part aux expéditions militaires de sa Patrie ; il se trouva au siège de Potidée en Thrace, à la journée de *Delium* contre les Béotiens, à l'Affaire d'Amphipolis contre Brasilidas Général Lacédémonien. Les deux dernières Campagnes furent malheureuses, mais notre Philosophe n'y signala pas moins son courage. A *Delium* il fit une action bien célébrée par les anciens. » Il se retira, non pas en fuyant précipitamment ainsi que le reste

» de l'Armée, mais pas à pas en
» faisant toujours tête à l'ennemi,
» jusqu'à ce qu'ayant apperçu Xé-
» nophon, que la perte de son sang
» occasionnée par les blessures
» dont il étoit couvert, avoit
» fait tomber de Cheval, il le
» releva, le mit sur ses épau-
» les, & le porta jusqu'à ce
» qu'il fût à couvert de la pour-
» suite des Vainqueurs. Par
» cette action mémorable, il ren-
» dit un service essentiel à sa
» Patrie, en lui conservant un
» citoyen qui en fut dans la
» suite le plus ferme appui, & il
» s'acquit un Ami zélé pendant
» sa vie, qui fut après sa mort
» l'Historien fidèle de ses actions
» & de ses préceptes. »

La valeur est une disposition plus nécessaire qu'on ne pense à la Philosophie ; un Philosophe doit être, ainsi qu'un Homme de Guerre, à l'épreuve

des

des coups de la fortune & de la malice des hommes. Socrate fut un Héros dans sa Profession. Son génie lui fit entrevoir des vérités sur la nature de Dieu; il conçut l'absurdité du Polythéïsme, il le détésta, il le décria: sujet de querelle aussi-tôt avec les Sophistes, les Enthousiastes, les Prêtres de l'Idolatrie. Ils ne mirent dans leurs plaintes aucune différence entre la Doctrine de l'unité de Dieu & l'Athéïsme. Aveugles, ils persécutèrent Socrate pour un Dogme qui étoit le cri de la nature & de la raison.

L'Auteur qui nous donne cette vie rappelle à tout instant ce grand objet de l'unité de Dieu; il le représente comme ayant été le point capital de la Philosophie de Socrate; il en prend occasion d'exalter ce Philosophe en des termes évidemment

trop forts : comme quand il dit que la défenſe des vérités qui concernent la nature de Dieu, *lui fit ſouffrir un glorieux Martyre ;* & dans tout le cours de cet éloge, à peine paroît-on différencier les meilleurs Chrétiens d'avec Socrate ; on ſe fâche contre ceux qui n'ont pas mis le ſage Athénien au nombre des plus ſaints Perſonnages de la vraye Religion.

Or il y a de l'excés dans tout ceci, & il faut abſolument, comme l'Editeur en avertit à la tête du Volume, que *les Lecteurs Religieux qui ſçavent apprécier les vertus payennes, réduiſent à leur juſte meſure les éloges que l'Auteur prodigue à Socrate,* & qu'*en admirant ce grand Homme, ils plaignent ſon aveuglement.*

Cet avis eſt d'autant plus néceſſaire & plus juſte que So-

crate voulut allier la créance d'un Dieu unique avec le culte des faux Dieux de sa Patrie : il alloit au Temple, il participoit aux cérémonies publiques ; il ordonna, un moment avant sa mort, qu'on sacrifiât un Coq à Esculape : manières de penser & d'agir qui sont bien éloignées de mériter les éloges qu'on lui donne ici.

S. Justin, il est vrai (& c'est une observation qui échappe à l'Auteur de cette vie, elle n'a pas été oubliée par M. Ménage dans ses notes sur Diogène Laërce) S. Justin estimoit que ceux qui avoient vêcu selon la raison, tels que Socrate & Héraclite devoient être comptés parmi les Chrétiens ; mais il faut bien prendre la pensée du S. Docteur ; il entend que Socrate & les autres Philosophes vertueux ont été Chrétiens

en quelque ſorte ; * en ce ſens, dit-il, qu'ils ont participé à la raiſon qui eſt en même tems le verbe de Dieu... *Voy. le P. Alexandre expliquant S. Juſtin* in Hiſt. Eccleſ. Sæc. 11. Diſſert. 6.

Avec les tempéraments & les modifications que nous venons de dire, le livre qui nous occupe peut être de quelque utilité. Il venge à propos Socrate ſur quantité de points importans; il fait remarquer avec toute ſorte de juſtice la témérité d'Ariſtophane qui prétendit couvrir d'opprobre ce Philoſophe, en faiſant repréſenter la Comédie des Nuées. Socrate fit en cette occaſion une démarche qui donne plus d'idée de ſa grandeur d'ame, que s'il avoit gagné des Batailles, ou ſoumis des Pro-

* Chriſto autem qui & à Socrate ex parte eſt agnitus, &c. *Juſtin. Apol.* 1.

vinces à sa République. Il sçavoit que la Pièce des Nuées avoit pour objet de le rendre odieux & ridicule ; il alla au Théatre, où l'on ne le voyoit guères, sinon quand on jouoit les Tragédies d'Euripide. Il fut témoin des Brocards dont cette farce est remplie, il ne laissa échapper aucun signe de mécontentement ; & comme quelques Etrangers demandoient qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toutes les Scènes, il se leva, se montra lui-même & resta debout tant que dura la Comédie.

Il auroit manqué quelque chose à l'Héroïsme de ce Philosophe, si l'intérieur de son domestique eût été tranquille. Son Epouse Xantippe acheva de perfectionner sa patience : ce n'étoit pas une femme mais une furie ; Diogène Laërce &

Plutarque citent des traits fort singuliers de sa méchanceté, notre Auteur les supprime comme minucieux ; nous ne sçavons pourtant si le récit de quelques-uns n'auroit pas fait plaisir au Lecteur, surtout en y joignant le contraste des vertus de Socrate. Par exemple : Xantippe ayant un jour épuisé toutes les injures à l'égard de son mari, & s'étant avisée ensuite de lui jetter une cruche d'eau, *bon*, dit Socrate, *je sçavois bien qu'après le tonnerre de ma femme, viendroit la pluye*. Une autre fois Alcibiade lui disant que les emportements de Xantippe étoient insupportables ; *je les compare*, répondit-il, *au bruit des Chariots qui passent dans la rue ; on ne s'en fâche point, on s'y accoutume*. Dans une autre occasion, cette épouse furieuse l'ayant poursuivi jusques dans

la Place publique, & dépouillé même, devant tout le monde, de ſon manteau, ſes amis lui crièrent de ſe défendre, de repouſſer l'injure par la force; *oui*, leur dit Socrate, *pour que vous vous mocquiez de ma femme & de moi, tandis que nous ferons le coup de poing enſemble!* Il avoit un ſoir amené ſon ami Euthydémus pour ſouper avec lui; cela ne plut pas à Xantippe, elle entra dans le lieu du feſtin, elle chargea d'injures les convives, & elle finit par renverſer les pots & les verres. Euthydémus courroucé vouloit ſe retirer, mais Socrate le retint en lui diſant: *ceci n'eſt rien, dernièrement chez vous une poule renverſa auſſi votre Buffet & je ne m'en fâchai pas.* Enfin rien de plus fameux parmi les Anciens, que les méchancetés de l'épouſe de Socrate, juſques-là même que quand

quelqu'un étoit mal marié, on disoit qu'il avoit une *Xantippe*, comme nous dirions en cas pareil, qu'il a pris une *Mégére*. Mais aussi rien de plus admiré que la grande & constante modération de notre Philosophe. Il regardoit sa femme comme l'objet le plus propre à le faire avancer dans l'étude de la Philosophie; c'étoit là, disoit-il, son école & son maître; il apprenoit dans sa maison à être doux & patient à l'égard des étrangers, & il paroît même, par un passage de Xénophon, qu'il avoit préféré cette alliance à toute autre pour se trouver en situation de souffrir davantage.

Nous venons d'ajouter beaucoup de choses à la narration de notre Biographe. Il s'est plus étendu sur ce qui concerne la conduite de Socrate à l'égard de ses disciples. Un homme aussi

doux & aussi modéré devoit gagner bien des partisans à la Philosophie. Comme il disoit sans cesse : *Je ne sçai qu'une chose, qui est que je ne sçai rien*, il étoit fort éloigné de prendre le ton pédantesque vis-à-vis de ceux qui venoient l'entendre. Il se permettoit bien quelques railleries sur le compte des Sophistes dont la Grèce étoit remplie, mais ce n'étoit qu'à cause de leur Doctrine évidemment fausse, ridicule, & qui ne pouvoit faire que des esprits pointilleux & de mauvais citoyens. Au contraire les principes de notre Philosophe menoient au vrai, en matière de Religion ; à la sagesse, en matière de mœurs ; au solide, en ce qui regardoit le service de la Patrie ; à la sensibilité à l'égard des malheureux ; à la probité, dans tous les rapports de Justice & dans tous les de-

voirs de la Société.

Socrate instruisoit ses éléves sans paroître les instruire. C'étoit en leur faisant simplement des questions, afin qu'ils eussent le mérite de la réponse, & que leurs esprits s'exerçassent d'eux-mêmes dans la recherche du vrai. Il étoit d'un désintéressement parfait ; jamais il n'éxigea de salaire ni de récompense ; & ce fut une calomnie atroce de la part d'Aristophane , lorsqu'il fit entendre , dans sa Comédie des Nuées , que Socrate vendoit ses leçons.

Le Scholiaste même de ce Poëte cynique l'a réfuté sur ce point,& nous souhaiterions que notre Auteur se fût rappellé ce trait, ainsi que beaucoup d'autres qui lui échappent, parce-qu'il insiste trop sur ce qui regarde la Religion de son Héros. On aime la variété des

faits dans une Hiſtoire ; on tient quitte l'hiſtorien des détails & des obſervations reïtérées ſur le même objet, quand il a eu ſoin de le préſenter une fois ou deux en grand & revêtu de ſes principales circonſtances.

Tous les Auditeurs de Socrate ne lui firent pas honneur ; un *Critias*, dans la révolution des trente Tyrans, fut un très-méchant Homme ; mais c'étoit un transfuge quand il entra dans ce Gouvernement tyrannique : les reproches que lui avoit fait Socrate ſur ſa vie licentieuſe, l'avoient éloigné de l'école du Philoſophe ; il *apoſtaſia*, dit notre Auteur : terme qui n'eſt pas trop propre en cet endroit ; non plus qu'ailleurs celui de *Religioniſte* pour dire un homme qui profeſſe une Religion ; non plus qu'en

quelques circonſtances, les expreſſions de *divin maître* pour qualifier Socrate.

Critias devenu Chef des trente Tyrans conſerva plus le ſouvenir des reproches de ſon maître, que l'eſtime de ſes prèceptes ſalutaires; il le perſécuta, *il lui défendit l'inſtruction de la jeuneſſe, il l'empêcha par ce moyen d'inſpirer aux Athéniens l'amour de la ſageſſe & de la vertu.* Mais cette adminiſtration violente ne dura pas; Athènes recouvra l'ancienne forme de ſon Gouvernement, & Socrate ſurvécut à ſon perſécuteur.

Il eut un autre Diſciple bien plus digne de ſes ſoins, le célébre Alcibiade, un des plus aimables & des plus illuſtres perſonnages de la Grèce. On ne lui reprocha point d'ingratitude à l'égard de ſon maître;

au contraire l'un & l'autre se firent tort mutuellement, parce qu'ils eurent des ennemis communs, livrés au Polithéïsme, & très-superstitieux défenseurs des Divinités antiques de la Gréce.

Alcibiade n'étoit pas trop réglé dans ses mœurs. Il profita mal de la leçon de Socrate, qui recommandoit aux jeunes gens de se considérer souvent dans le miroir, afin que s'ils étoient beaux, ils s'étudiassent à conformer leur vie aux graces de leur visage, & s'ils étoient difformes, qu'ils réparassent ce défaut par les qualités de l'ame. La beauté d'Alcibiade lui fut un piége & une occasion de libertinage; mais l'ardeur de son zèle lui attira l'indignation de ses concitoyens. Imbû de la Doctrine de Socrate sur la futilité des Religions du Païs,

il mutila, dans les ruës d'Athènes, les Statuës de Mercure; il se mocqua publiquement des mystères d'Eleusis ou de Cerès: entreprises qui révoltèrent le peuple, & qui aboutirent à l'éxil auquel Alcibiade fut condamné. Ce décret irrita l'esprit fier & entier du jeune Athénien; il oublia les leçons de Socrate, en prenant parti contre Athènes sa Patrie. Il se retira chez les Lacédémoniens & leur prêta le secours de son animosité. Pour Socrate, il ne tenta aucune voye de fait contre les Divinités de sa Nation; mais on connoissoit sa Doctrine, & on le rendit responsable des actions d'Alcibiade. On se souvenoit aussi que le Tyran Critias avoit été son disciple; & toutes ces causes de mécontentement grossissant dans la tête & dans la bouche des Sophistes

& des Prêtres Idolâtres, on intenta un procès criminel à notre Philosophe. Melitus, Anytus & Lycon trois hommes d'odieuse mémoire dans les fastes de la Philosophie, se portèrent pour accusateurs ; ils dirent 1°. que Socrate ne reconnoissoit point les Dieux de la Patrie, ou plutôt qu'il ne croyoit aucun Dieu. 2°. Qu'il corrompoit les jeunes gens en leur apprenant à mépriser les Loix & l'usage établi pour le choix des Magistrats. L'accusation d'Athéïsme étoit une calomnie ; la corruption prétenduë des jeunes gens, par rapport au choix des Magistrats, étoit une idée ridicule ; Socrate ne s'appliquant qu'à rectifier les fausses notions qui régnoient sur le Gouvernement.

Mais on avoit résolu la perte de ce grand Homme ; il parut

comme un Héros devant ſes Juges, il dit qu'au lieu de ſe reconnoître coupable, il croyoit mériter qu'on le nourrît *le reſte de ſes jours aux dépens du Public dans le Prytanée.** Et ce mot fut ſuivi d'un Arrêt inique qui le condamnoit à boire la ciguë. Juſqu'au moment de l'exécution, il dit mille belles choſes ſur l'immortalité de l'ame, ſur les avantages de la vertu, ſur la nature de Dieu. Tout ce morceau de l'hiſtoire eſt touchant & les réfléxions dont l'Auteur l'accompagne ont auſſi leur mérite. Socrate ne ceſſa d'exhorter ſes amis & de parler en ſage, que quand le poiſon lui ôta l'uſage des ſens & la vie. Les Athéniens recon-

* Le *Prytanée* étoit un Palais où l'on entretenoit ceux qui avoient rendu des ſervices ſignalés à la Patrie.

murent leur injuſtice quand il ne fut plus tems d'y remédier ; ſa mort mit toute la République en deuil, on lui érigea une Statuë ſculptée par Lyſippe, & Melitus ſon principal adverſaire fut puni de mort.

Ainſi témoigna-t-on le regret que cauſoit la perte du plus excellent Philoſophe qu'ait produit la Grèce ; l'Oracle avoit déclaré qu'il étoit le plus ſage des Hommes : déclaration dont tous les Anciens trop crédules ont parlé, mais qui marque toujours l'idée ſublime qu'on avoit conçuë de ce Perſonnage extrêmement ſingulier.

Il eut trois Diſciples auxquels il doit beaucoup, Platon, Xénophon & Cébès de Thèbes. Ceux-ci crurent n'être rien, en comparaiſon de leur maître ; quel homme étoit-ce donc ? c'eſt la

question qu'ont fait les écrivains de tous les Siècles.

Cette vie n'est pas méprisable ; nous l'avons luë avec quelque fruit. On l'auroit renduë plus intéressante en multipliant les Anecdotes, & en la présentant dans notre langue sous des dehors plus agréables. Le style fait l'ornement des hommes ainsi que des choses.

ARTICLE CX.

NOUVELLE HISTOIRE Poëtique, & deux Traitez abrégés, l'un de la Poësie, l'autre de l'Eloquence, composez pour l'usage de Mesdames. 3 Volumes in 12. à Paris chez Guerin, Desprez & Cavelier &c.

LA connoissance de la Mythologie est nécessaire à

bien des égards ; ſans elle on ne peut être au fait de quantité d'Auteurs Grecs & Latins, ſources de la belle littérature, & on ſera réduit à voir d'un œil ſtupide & ignorant la plupart des chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture.

Les Anciennes Hiſtoires Poëtiques n'étoient plus ſupportables ; depuis quelques années, à la verité, on a vu paroître *le Dictionnaire de la Fable, la connoiſſance de la Mythologie, l'explication hiſtorique des Fables ;* ſçavant ouvrage de M. l'Abbé Banier. Mais malgré cela on peut dire que nous n'avions encore en françois aucun corps d'hiſtoire poëtique ſuivi & complet, & c'eſt probablement ce qui aura engagé à donner celle-ci ; ce n'eſt qu'un abrégé, mais on y trouve ce qu'il y a d'eſſentiel en cette matière.

Octobre 1751.

M. Hardion qui en eſt l'Auteur, membre de deux illuſtres Académies, déja connu par pluſieurs recherches, pluſieurs diſſertations également polies & ſçavantes, a travaillé ici ſurtout pour Meſdames de France; ç'a été dans ſon plan comme une préparation à des études plus profondes, » où leur gout » naturel pour tout ce qui tend » à perfectionner la raiſon, & » une pénétration ſingulière, » leur ont fait faire des pro» grès plus réels que vrai-ſem» blables.» Dès-lors il convenoit de ſe renfermer dans les bornes étroites de la plus exacte bienſéance: on l'a fait & on a fait plus: on a jetté de côté & d'autre des traits de morale, des portraits d'autant plus propres à faire aimer la vertu, qu'ils s'y trouvent placés ſans affectation. C'eſt ſans doute

un mérite qu'aura cette Histoire auprès du public, il faut entendre le public des honnêtes gens : l'Auteur l'a fort bien remarqué ; mais nous ne conviendrons pas avec lui, & il s'en faut bien, que ce soit là son unique mérite.

M. H. dans le premier Volume parcourt légérement l'Histoire & les attributs des principales divinités du Paganisme. Il en distingue de plusieurs ordres : celles du Ciel, celles de la Terre, les Dieux des eaux, les Dieux des Enfers, & enfin quelques autres qui n'appartiennent proprement à aucune classe. Le tout est terminé par une idée succincte des Oracles, espèce de hors-d'œuvre qui n'est pas déplacé.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici cette multitude de petits Dieux que les Grecs &

les Romains, peut-être encore plus ſuperſtitieux, avoient imaginés; pour ne rien dire de tant d'autres qu'ils avoient empruntés des nations conquiſes, principalement de l'Egypte. S. Auguſtin, Lactance, Arnobe & d'autres Peres, ſont entrés dans un grand détail de ces ridicules Déïtés; le judicieux Auteur n'a ni voulu ni dû tout dire, relativement à ſon but, mais il pouvoit gliſſer un mot du *Deſtin*: ce n'eſt qu'un être métaphyſique chez les Philoſophes; mais les Poëtes en ont fait un Dieu, Fils du Chaos, arbitre de tout, & fameux par ſa prétenduë immutabilité.

Chaque diviſion de cette partie eſt précédée d'une ſorte de diſcours préliminaire qui ſert comme d'introduction à la matière qu'on va traiter. Par exemple, avant le dénombrement

des Divinités infernales, voici ce qui est dit & ce que nous citons avec plaisir. » Au » milieu des épaisses ténébres » du Paganisme, l'homme a » conservé le sentiment intérieur » de son immortalité, & a » toujours été convaincu qu'il » a en lui un principe distin- » gué du corps, & qui est la » plus noble portion de lui-mê- » me ; que ce principe doit » avoir l'Empire sur les fonc- » tions animales, & que le corps » est fait pour lui obéïr ; qu'il » n'est sujet ni à la corruption » ni à la mort ; que par con- » séquent, lorsque l'ame est » séparée du corps, où elle n'est » renfermée que pour un tems, » comme dans une obscure pri- » son, elle ne fait que changer » de demeure, sans cesser d'é- » xister. La demeure où les

» Payens ſuppoſoient que les
» ames des morts avoient leur
» rendez-vous commun, étoit
» ce qu'ils appelloient les En-
» fers. »

Le ſecond tome comprend en 15. articles ce qui concerne les demi-Dieux & les Héros. M. H. n'y a ſuivi d'autre ordre que la datte de l'ancienneté, autant qu'on peut compter ſur la Chronologie de ces Siécles fabuleux ; le tout cependant, à peu de choſes près, peut ſe rapporter à trois Chefs principaux, qui ſont l'expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes & la priſe de Troye : ce ſont là comme les époques des plus grands Héros ; après quoi l'Empire des Fables tombe en décadence, & ne fournit preſque plus rien, au moins par rapport à la Grèce, principale

cipale inventrice du merveilleux Apocryphe.

Avant que de raconter l'irruption des Grecs en Phrygie, c'eſt ainſi que l'Auteur débute: » ſi l'on réduiſoit les avantu» res du ſiège de Troye à la » ſimple vérité hiſtorique, on au» roit ſans doute à rabattre de » l'idée qu'on a de la grandeur, » de la puiſſance & des richeſſes » de cette Ville, de l'impor» tance & de la difficulté de » l'entrepriſe, que tous les Grecs » conjurés avoient formée pour » détruire le Royaume de Priam, » des faits d'armes qui ont illuſ» tré tant de Héros, & en ont » fait, pour les plus grands Ca» pitaines & pour les plus cé» lèbres conquérants, des mo» dèles dignes d'exciter leur » émulation. La Poëſie dont le » propre eſt d'aggrandir & d'em» bellir tout, a ſçu d'une expé-

» dition assez peu considérable
» en elle même, créer un éve-
» nement qui a été l'entretien
» de tous les Siécles, & qu'on
» se fera toujours une honte
» d'ignorer. Nous devons ces
» utiles & agréables illusions à
» l'excellence des Poëmes d'Ho-
» mère & de Virgile, que ni
» la stupidité des Siècles d'igno-
» rance & de barbarie, ni les
» efforts d'une folle présomp-
» tion n'ont pu anéantir. »

C'est ainsi que M. H. prend partout le ton décidé en faveur des Auteurs de la belle antiquité ; il n'est pas moins favorablement prévenu pour le siècle de Louis XIV. & le goût qui régnoit alors : il en fait gloire dans sa Préface, & partout ailleurs ; mais il évite, aussi bien que nous, toute comparaison & toute préférence odieuse. On pourra remarquer en-

core qu'il faisit volontiers l'occasion de ramener la Fable à la vérité de l'Histoire, mais il n'en fait pas profession : c'eût été un ouvrage de trop longue haleine ; & trop éloigné de ses vues.

Une dernière observation qui n'échappera pas au Lecteur intelligent, c'est que, dans ces deux Volumes, & plus particulièrement dans le second, l'Auteur donne un précis des plus célèbres Poëmes de l'antiquité, tels que la Théogonie d'Hésiode, l'Iliade & l'Odyssée d'Homère; l'Enéïde de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide & la Thébaïde de Stace. On pourra voir aussi qu'il y a inséré avec adresse les sujets de plusieurs Tragédies Grecques, Latines & Françoises; que pour mettre son Lecteur au fait, il s'est un peu plus étendu sur ces

articles ; aussi est-ce un point des plus instructifs pour les commençants.

Suit le troisième tome qui renferme deux traités succincts l'un de Poësie, l'autre d'éloquence. On trouvera dans l'un & dans l'autre des principes sûrs & des exemples choisis avec goût. M. H. considère d'abord la Poësie en général : il en rapporte l'origine, & en marque comme le berceau : il en examine l'objet, il en relève les agréments & l'utilité. » On a, » dit-il, observé que les Poëtes » s'expliquoient mieux sur la » vertu, sur l'honnêteté, sur » les devoirs de l'Homme, & » en général sur tous les principes de la morale, que » n'ont fait les Philosophes les » plus austères & les plus pro» fonds..... C'est d'après ces » modèles & sur les mêmes

» principes qu'ont travaillé plu-
» ſieurs de nos meilleurs Poëtes
» modernes ; on doit rejetter
» comme des monſtres ceux qui
» s'en ſont écartés, & qui ont
» abuſé pour couronner le vice,
» d'un art eſſentiellement con-
» ſacré à la vertu. »

Il ſent mieux que perſonne l'abſurdité des Fables payennes ; mais cependant il faut les ſçavoir. Les anciens Pères avoient grande raiſon de les interdire aux Fidèles dans des Siècles & dans des Pays où l'Idolatrie ſubſiſtoit encore, ſi elle ne dominoit pas. » Mais
» ces Fables, dit M. H. ne ſont
» plus à craindre pour des Chré-
» tiens ; on peut voir aujour-
» d'hui ſans danger un Jupiter
» aſſis ſur une Aigle tenant ſa
» foudre à la main, une Junon
» qui applique à la queuë d'un
» Paon, les yeux d'Argus &c.

» Les Dieux du Paganiſme ſont » devenus trop ridicules pour » être redoutables. »

On ſçait bien que la Fable n'a pas lieu dans une Poëſie Chrétienne, & qu'on a juſtement reproché à quelques Poëtes Italiens, d'ailleurs eſtimables, d'avoir fait figurer les Anges avec les Génies, & d'avoir allié les Furies avec les Démons; mais on ne niera pas, que dans un ſujet purement profane, la fiction amenée naturellement ne faſſe un très-bel effet, que les paſſions, les vertus & les vices perſonnifiés & diviniſés n'intéreſſent extrêmement & ne répandent bien du merveilleux. C'eſt ce que l'Auteur juſtifie par l'autorité de M. Boileau, ce critique ſenſé dont l'Art Poëtique lui ſert de guide dans tout ce Traité.

Il a raiſon ſans doute de ne pas

faire la même grace aux Opéras, qui veulent du merveilleux & même du merveilleux outré. Tout bien considéré, conclud-il, l'Opéra est un Poëme très-informe par lui-même, & qui seroit à peine supportable sans le secours d'une excellente Musique.

L'Auteur descend du général au particulier; il explique le méchanisme du vers françois: il traite briévement des mots & des pensées.

Voici selon lui l'exemple d'une pensée noble.

Grand Roi, sans recourir aux Histoires Antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les Plaines Belgiques,
Quand l'Ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la Victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste Gloire?

„ On l'a dit à Louis XIV. „ lorsqu'il donna la paix à Nimègue, & on peut le dire „ encore aujourd'hui.

M. H. trace ensuite le plan & fixe le goût des différentes pièces de Poësie françoise, la Tragédie, l'Opéra, la Comédie, le Poëme Epique, l'Apologue, l'Eclogue, & l'Idylle, la Poësie lyrique, la Satyre, l'Epître en vers, le Poëme didactique, l'Elégie, le Sonnet, l'Epigramme & le Madrigal: & il a soin d'illustrer ses préceptes par des exemples tirés des meilleures sources.

A l'occasion du Poëme Epique, il fait une courte critique de la *Jérusalem délivrée*, du *Paradis perdu*, de la *Henriade*, Poëmes fameux dont il admire les rares beautés, mais où il trouve des défauts. » le Télémaque...... continuë-t-il, est » agréable & instructif. Il lui

» manque, pour être un Poëme » épique, d'avoir été mis en vers. » Nous adoptons ce jugement plus aisément que ce qui est dit ailleurs du même ouvrage: » » quelque beauté qu'ait un ou- » vrage, il dégoute à la lon- » gue, s'il est uniforme » & tou- » jours sur le même ton, comme » on peut le remarquer dans le » Télémaque de M. l'Archevê- » que de Cambrai. » Nous connoissons bien des gens d'esprit qui l'ont relû souvent sans éprouver jamais ce dégoût.

Le Traité de l'Eloquence fait la seconde partie du troisième Volume, & ce n'est proprement qu'une Rhétorique abrégée. » On demande, dit M. Har- » dion, si l'éloquence est né- » cessairement un don de la na- » ture, & si elle peut se passer » de règles & de préceptes. On » peut répondre que l'étude seu- » le, sans le secours d'un génie

» riche & fécond, ne peut rien
» produire que de médiocre &
» d'imparfait, mais que d'un au-
» tre côté on ne doit attendre du
» génie le plus heureux, qu'une
» abondance ſtérile & une aveu-
» gle impétuoſité, s'il n'eſt nourri
» de connoiſſances ſolides, &
» dirigé par les préceptes de
» l'Art. Il y a un Art pour l'é-
» loquence, il n'en faut point
» douter; & cet Art n'eſt au-
» tre choſe qu'un recueil d'ob-
» ſervations que des hommes
» d'eſprit & de bon ſens ont
» faites d'après ceux qui par-
» loient & qui écrivoient bien
» &c. »

Notre Auteur parcourt en peu de mots les diverſes parties de la Rhétorique : il traite de l'Invention, de l'Amplification, de la Diſpoſition, de l'Elocu-tion : il explique ce qu'on entend par *preuve* & *raiſonnement*, *mœurs* & *paſſions*; *figu-*

res de pensées, tropes & figures de mots: il expose les cinq parties de l'Oraison, les trois genres connus d'éloquence, les trois sortes de style; & il ramasse en peu de paroles la substance de ce qu'ont enseigné les plus grands Maîtres.

Nous ne citons ici qu'un endroit par où l'on pourra juger du reste. » Les discours de Socrate étoient une Ironie continuelle. Il se donnoit pour » ignorant; & feignant d'admirer la doctrine & les principes de ceux avec qui il conversoit, dans l'intention de leur » en faire avouer à eux-mêmes la » fausseté & le ridicule, il les » y amenoit peu à peu par des » questions simples en apparence, & dont ils ne se défioient » point. Platon a suivi cette » méthode dans tous ses dialogues, & comme Socrate y » joue toujours le principal rôle,

» cette manière d'interroger est » devenue célèbre, sous le nom » d'*Ironie de Socrate.* »

Ce qui nous a semblé de tout cet ouvrage, c'est qu'on y trouvera du goût, du choix, des moeurs, de la sagesse, de la bonne critique, & par dessus tout un style pur & sain, naturel & élégant ; qu'un pareil livre entre les mains de la Jeunesse ne lui sera pas moins utile qu'aux grandes Princesses pour lesquelles on l'a composé, & que les Maîtres mêmes y trouveront à profiter.

ARTICLE CXI.

ENCYCLOPE'DIE OU Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, par une Société de gens de Lettres ; mis en ordre & publié par M. Diderot de l'Académie Royale des Scien-

ces & des Belles - Lettres de Prusse ; & quant à la partie Mathématique ; par M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres. Fol. Tome I. A Paris chez Briasson, David l'aîné, Durand, Ruë S. Jacques ; Le Breton, Ruë de la Harpe. M. D. C. C. L I.

ON a vû des Grands peu sensibles à la gloire de protéger les sciences & d'honorer les sçavants. Tel n'est pas le Ministre * à qui les Editeurs de l'Encyclopédie présentent leur ouvrage. » C'est, *dit l'Epitre dédicatoire*, à la Nation » désintéressée des Philosophes, » que vous devez, Monseigneur, » l'estime générale si flatteuse

* Mgr. le Comte d'Argenson.

» pour qui ſçait penſer, parce » qu'on ne l'obtient que de » ceux qui penſent. C'eſt à eux » qu'il appartient de célébrer, » ſans s'avilir par des motifs » mépriſables, la conſidération » diſtinguée que vous témoi- » gnez pour les talents : conſi- » dération qui leur rend pré- » cieux un homme d'Etat, quand » il ſçait, comme vous, leur » faire ſentir que ce n'eſt point » par vanité, mais pour eux- » mêmes qu'il les honore. »

Après cette dédicace qu'on n'accuſera ni de prolixité, ni d'adulation, on entre dans un diſcours contenant XLV. pages *in folio* & diviſé en deux parties, parceque le préſent ouvrage a deux caractères. C'eſt une *Encyclopédie* ; on y voit l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines. C'eſt un *Dictionnaire raiſonné des*

Sciences, des Arts & des Métiers; on y trouve ſur chaque Science & ſur chaque Art, les principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plus eſſentiels qui en font le corps & la ſubſtance. Tels ſont auſſi les objets qui déterminent la forme de ce diſcours. Nous en repréſenterons ſommairement les traits principaux : ce qui mettra quelque ſéchereſſe dans notre Analyſe ; & comment éviter ce défaut dans un Abrégé didactique? Mais peut-être qu'on nous fera grace en conſidération des ſoins que nous donnons à cet extrait, & l'on ſera d'ailleurs toujours en état de ſe dédommager par la lecture de l'ouvrage même qui ne manque ni de feu, ni d'élégance, ni d'aménité.

On y conſidère d'abord l'ordre & l'enchaînement des con-

noiſſances humaines, à commencer par l'origine de nos idées. On l'attribuë cette origine à l'impreſſion que les objets font ſur nos ſens. Indépendamment de notre volonté, nous recevons des connoiſſances directes ; & en réfléchiſſant ſur ces connoiſſances, nous en produiſons une multitude d'autres, qui ſont elles-mêmes la ſource de nouvelles richeſſes en ce genre.

Nos premières idées réfléchies tombent ſur nous-mêmes, ſur notre exiſtence, ſur le principe penſant qui eſt en nous : de-là nous paſſons aux objets extérieurs, ſurtout à notre propre corps, dont l'exiſtence, l'état & les beſoins nous touchent extrêmement. Ces beſoins nous font chercher des ſecours ; nous croyons, ou nous eſpérons les trouver dans les autres hommes ;

& c'est le principe des sociétés, des communications réciproques, du commerce des langues.

Mais de ces rapports extérieurs résulte bientôt l'inégalité; & de l'inégalité, le droit du plus fort; & de ce droit barbare, l'oppression des foibles; & de l'oppression des foibles reconnue déraisonnable, la notion de l'injuste, du bien & du mal moral; de la Loi naturelle, des premières Loix que les hommes ont dû former; & toujours de proche en proche l'examen de *la substance qui veut & qui conçoit*, la connoissance de la spiritualité de notre ame, *la contemplation d'une intelligence toute-puissante qui exige* nos hommages.

A la suite de ce détail, il vient naturellement en pensée d'observer que, si nous devons les notions du bien & du mal moral & de la Loi naturelle aux

violences que produit le commerce des hommes, il s'ensuivra qu'on ne connoîtroit ni le vice & la vertu; ni la règle des moeurs, ni la voix de la conscience, si l'on avoit toujours vêcu seul, sans rapports, sans société, dans une Isle déserte, par exemple, loin de la vuë & de la fréquentation des autres humains. Or ceci ne paroît pas incontestable, non plus que la Doctrine qui place nos connoissances sur le bien & le mal moral & sur la Loi naturelle, avant celles de l'existence de Dieu & de nos devoirs envers lui; Dieu étant la régle suprême de ce qui est bien, le premier Auteur de la Loi, le maître qui oblige, le vengeur qui punit. Mais reprenons le fil de notre Analyse.

Le corps est une partie de nous-mêmes, si intime & si

chère que nous nous empressons de pourvoir à ses besoins ; c'est ce qui a fait naître l'Agriculture, la Médecine, tous les Arts nécessaires ; & bientôt après, par l'attrait du plaisir ou pour satisfaire nos passions, les découvertes agréables, les connoissances d'amusement ; & de ces recherches, tant sur les choses nécessaires, que sur les objets de pure curiosité, on a vû sortir l'étude de la nature, la Physique qui comprend tant de parties différentes & qui a mis tant de richesses dans les esprits.

C'est en parcourant cette carrière immense, qu'on a remarqué les propriétés des corps, leur impénétrabilité, leur étendue, leur figure, leur couleur. La figure, isolée, pour ainsi dire, & considérée sans rapport avec les autres qualités de la

matière, est devenuë l'objet de la Géométrie. Les combinaisons qui se rencontrent dans l'examen des figures, ont enfanté l'Arithmétique, puis l'Algèbre qui est le *terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matière puisse nous conduire.*

Mais il ne seroit ni possible ni avantageux de se fixer à ces hautes spéculations de la Géomètrie : on rend à la matière son impénétrabilité & son étenduë Physique ; on considère l'action des corps les uns sur les autres ; & de-là se déduisent la Méchanique, les Sciences Physico-Mathématiques, l'Astronomie, la Physique expérimentale : connoissances qui se lient toutes, qui communiquent toutes par quelque endroit, quoique chacune d'elles ait ses objets, ses usages, ses détails particuliers.

On a posé jusqu'ici comme deux termes ou limites. 1°. *L'Idée de nous-mêmes qui conduit à celle de l'Etre Tout-Puissant.* 2°. *Cette partie des Mathématiques qui a pour objet les proprietez générales des corps.* Sur le premier article, nous serions toujours extrêmement foibles & bornés, sans les secours que nous donne la Religion révélée ; elle existe cette Religion, elle nous présente certaines verités à croire, certains préceptes à pratiquer ; & à la faveur de ses lumières, *le Peuple même est plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les Sectes des Philosophes.*

A l'égard des Sciences Mathématiques, que nous regardons quelquefois comme des sources inépuisables de connoissances, il faut sçavoir les apprécier au

juste. Le dénombrement des vérités qu'on en fait dépendre, montre plutôt comment on a sçu retourner & développer quelques objets simples, qu'il ne présente de nouvelles découvertes. On répéte, on traduit une même proposition ; on la considère sous certains points de vûë qui n'avoient pas frappé d'abord ; on la déguise, en quelque sorte, aux yeux & à l'esprit ; mais au fond la Sphère des connoissances n'en devient pas plus étenduë, il arrive seulement qu'on la parcourt avec plus de facilité, ou qu'elle s'applique à un plus grand nombre d'usages. Qu'on ne croye pas au reste que cette observation tende à dégrader les Sciences ; elle explique simplement les choses sans préjugé, & elle sert à relever la gloire de ceux qui peuvent parvenir à la dé-

couverte de quelque verité fondamentale, ſource & principe de pluſieurs autres vérités ſubordonnées & dépendantes.

Les hommes curieux d'apprendre & de communiquer enſuite ce qu'ils ſçavent, ont de bonne heure ſongé à mettre de l'ordre dans leurs idées, à les lier, à les décompoſer, à les conſidèrer ſelon toutes leurs faces, à les faire entrer dans les autres eſprits. Tout ceci eſt l'Art qu'on nomme la *Logique*, Inſtrument eſtimable, mais qui ne donne point le talent de raiſonner; il le ſuppoſe & il le dirige. A la Logique ſe joint néceſſairement l'Art de perfectionner les ſignes des idées, c'eſt la *Grammaire*; & de-là il eſt naturel de paſſer à l'Eloquence qui ſçait *parler au ſentiment*, & mettre en jeu les Paſſions. La Nature ſeule crée un Hom-

me éloquent ; quelques réfléxions ſur la ſcène du monde, & ſur les bons modèles, forment l'inſtruction ; mais *à l'égard de ces puérilités pédanteſques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont ſervi qu'à rendre ce nom ridicule, & qui ſont à l'Art oratoire ce que la Scholaſtique eſt à la vraye Philoſophie, elles ne ſont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus fauſſe & la plus barbare.*

Ce morceau que nous tranſcrivons, ne fera-t-il pas naître une controverſe ? ne demandera-t-on pas ce que ſignifient ces *puérilités pédanteſques* ; & ſi l'on veut déſigner par là les leçons qui ſe donnent communément aux Elèves de Rhétorique, ne ſera-t'il pas aiſé d'obſerver que les plus grands Maîtres Ariſtote, Ciceron, Quintilien, Longin

gin font entrés dans des détails fur les mêmes objets, fur l'Invention, la Difpofition, les Lieux Oratoires, les divers genres de Caufes, l'Amplification, les Tropes, les Figures, l'exercice de la Mémoire, l'Action, &c. Matières qu'ils ne regardoient apparemment pas comme des *Puérilités pédantefques*; qu'ils jugeoient même utiles pour la perfection de l'Art; *ces fortes de chofes*, dit Ciceron, *ne font pas abfolument néceffaires à l'eloquence, mais il n'eft point mal de les fçavoir.* * Comme l'Auteur de ce Difcours n'a pas prétendu dire une injure à tous les Héros de l'Art Oratoire, il eft à préfumer qu'il entend par ces *puérilités pédantefques* quelque autre

* Eft enim (artificium) fi minùs neceffarium ad benè dicendum, tamen ad cognofcendum non illiberale. *L. I. de Orat.*

chose que les préceptes ordinaires de la Rhétorique. Et comment s'écarteroit-il en cet endroit du Chancelier Bacon qui dit » que la Rhétorique est belle » en elle-même, & qu'elle a été » traitée avec goût par ceux qui » en ont écrit . . . qu'elle a l'a» vantage de peindre parfaite» ment la vertu & de la rendre » sensible. . . qu'Aristote & Ci» céron se sont surpassés eux» mêmes dans les Livres qu'ils » ont publiés sur cet Art ? *

On ne s'est pas contenté de communiquer avec les autres hommes par le moyen de la Logique, des Langues, de l'Elo-

---

* Rhetorica scientia certè & in se egregia & egregiè à Scriptoribus exculta ... Rhetorica virtutem & bonum depingit planè & reddit quasi conspicuum... In libris suis de hâc Arte scriptis (Aristoteles & Cicero) seipsos vicerunt. *L. 6. Cap. 3. de Augm. Scient.*

quence, on a porté des regards curieux jusques sur les siècles passés ; on a voulu se rendre présent, pour ainsi dire, à toutes les générations, à tous les tems & à tous les lieux. C'est ce qui a fait naître l'étude de l'Histoire, de la Chronologie, de la Géographie ; & en développant les Annales du Monde avec les révolutions qu'il a essuyées, on a fait attention aux mœurs, aux loix, aux coutumes, aux langues des divers Peuples ; on a pris connoissance de la politique : *espèce de Morale d'un genre particulier & supérieur, à laquelle les principes de la Morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de finesse.*

Tout ceci est le fruit de nos idées réfléchies ; mais comment & de quelles idées ? De celles que nous acquérons en compa-

rant, en combinant les idées directes. S'il arrive que nous nous portions à opérer sur ces idées, de manière que nous en produisions qui leur ressemblent, qui soient par la voye de l'imitation, ce que ces idées primitives sont par la voye des sensations, nous aurons des connoissances d'une espèce particulière, & très-fécondes en leur genre ; nous verrons naître les Sciences & les Arts dont l'objet est de rendre à l'imagination & aux sens les chef-d'œuvres de la Nature : telles sont la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Musique : Arts d'amusement ou de luxe, qui nous paroissent trop souvent préférables à des connoissances plus utiles, surtout aux Arts Méchaniques, dont nous ne faisons point assez de cas, parce que nous n'en considérons que l'e-

xercice confié d'ordinaire à des hommes d'une classe & d'une condition inférieure.

Nous ne pouvons réfléchir sur nos connoissances, sans les distinguer par les jugements que nous en portons, & par les degrés de lumière qu'elles produisent en nous. Les spéculations Mathématiques & Métaphysiques ont spécialement en partage l'évidence ; les objets Physiques sont susceptibles de certitude ; les faits historiques, de probabilité, en observant toutefois (ce qui est apparemment supposé par l'Auteur) que quand le témoignage est très-général & très clair, il exclut le doute & le soupçon d'erreur ; il produit aussi la certitude dans les meilleurs esprits : tel est, par exemple, le témoignage rendu aux faits de la Religion révélée.

Le sentiment est une autre

manière de juger ; il s'exerce ſur les vérités de la Morale & ſur les règles de conduite : il s'étend à l'imitation de la belle nature ; mais alors nous le caractèriſons par les termes de *goût* & de *génie* : c'eſt le goût quand il faut apprécier le mérite d'un ouvrage ; c'eſt le génie quand il eſt eſt queſtion d'inventer & de produire.

Le détail où l'on vient d'entrer ſert à former l'ordre encyclopédique. Cet ordre n'eſt pas tel qu'on ne pût en imaginer un autre. Il eſt permis ici d'abonder en ſon ſens, de placer les Sciences dans tels ou tels points de vuë, d'en expoſer les origines, les ſuites, les générations de la manière qui agréera le plus. On a choiſi pour ce Dictionnaire la diviſion du célèbre Chancelier d'Angleterre, François Bacon. On a diſtribué

le système selon nos trois Facultés, la Mémoire, la Raison, l'Imagination auxquelles répondent l'Histoire, la Philosophie, la Poësie, ou, si l'on veut, les Beaux-Arts. Bacon plaçoit l'imagination avant la raison; & son motif étoit que l'imagination ne créant que des individus imités de la nature, comme la mémoire ne s'exerce que sur des individus naturels, il paroissoit à propos de mettre l'imagination & toutes les Sciences qui en dépendent, immédiatement après la mémoire, c'est-à-dire dans la seconde classe de la division; au lieu que la raison laissant les Individus pour embrasser les notions abstraites & pour opèrer sur elles, il sembloit convenable de la placer après les deux autres Facultés.

On s'écarte ici de ce plan,

& l'on en dit des raifons qui peuvent auffi être goutées : car dans tout ceci & en général dans tout l'ordre & l'enchaînement de nos connoiffances, il régne & régnera toujours beaucoup d'arbitraire. Il faut propofer ce qu'on imagine de mieux, fans croire que ce qu'on propofe foit le fyftême unique ou le plus excellent. C'eft un aveu de l'Auteur même du difcours, qu'*il ne faut pas attribuer à l'Arbre encyclopédique plus d'avantage qu'on ne prétend lui en donner.*

On voit cet Arbre rappellé & indiqué dans le cours de l'ouvrage, parceque c'eft une *Encyclopédie* ; mais on ne doit pas s'en tenir à cette première qualité, & il faut penfer que ce livre eft encore un *Dictionnaire raifonné des Sciences, des Arts & des Métiers :* feconde partie du difcours.

On traite principalement ce ſujet en remettant ſous les yeux du Lecteur le *Proſpectus* publié au mois de Novembre 1750. On lui a donné plus d'étenduë & de développement qu'il n'en avoit alors ; & l'on y nomme avec éloge tous les Auteurs qui ont eû part à la compoſition de l'Encyclopédie. Nous renvoyons au livre même pour ces détails particuliers. Ici notre attention ſe porte à un morceau de conſéquence qui ſert comme de Préliminaire au *Proſpectus*. C'eſt l'expoſition hiſtorique du progrès de nos connoiſſances depuis le rétabliſſement des Lettres.

» L'eſprit humain ſe trouvoit, » au ſortir de la Barbarie, dans » une eſpèce d'enfance, avide » d'accumuler des idées & in» capable pourtant d'en acqué» rir d'abord d'un certain ordre

» par l'eſpèce d'engourdiſſement
» où les facultés de l'ame avoient
» été ſi longtems. De toutes les
» facultés, la mémoire fut celle
» que l'on cultiva d'abord, par-
» ce qu'elle eſt la plus facile à
» ſatisfaire, & que les connoiſ-
» ſances qu'on obtient par ſon
» ſecours, ſont celles qui peu-
» vent le plus aiſément être
» entaſſées. On ne commença
» donc point par étudier la na-
» ture. »

Mais l'étude des langues, des Auteurs anciens, de l'Hiſtoire, & en général ce qu'on appelle l'*Erudition* s'empara des eſprits. Les premiers qui ſe remirent aux Lettres furent plus curieux de lire & d'écrire que de penſer; c'eſt ce que Bacon appelle ſi bien *la première intempérie des Lettres, le zèle des mots plutôt que des choſes, & l'inclination plus portée à l'abondance qu'au*

poids & au choix des richesses. * On cultiva pour lors extrêmement la Langue Latine : application louable, si elle n'avoit pas dégénéré quelquefois en manie pour le style Cicéronien ; & Bacon sçait bien aussi distinguer & censurer cette puérile affectation. Mais notre Auteur fait un pas de plus, il désaprouve l'usage qui fit régner si longtems la Langue d'Auguste dans les compositions littéraires, & il prétend qu'on vit au XVI. Siécle *une foule de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens Latins dont les ouvrages tirent trop souvent leur principal mérite d'une Latinité dont nous ne pouvons guères juger.* Cette décision peut bien se vérifier à l'égard de quelques-uns d'entre ces Littérateurs ; mais il nous sera permis

* *L. I. de Augm. Scient.*

d'obſerver que Vida, Sainte-Marthe, Fracaſtor, Muret, Bembe, Mariana, Jacques Auguſte de Thou, & une multitude d'autres écrivains, tant du XVI. Siécle que des premières années du XVII. tels que Grotius, Strada, &c. ſont encore eſtimés aujourd'hui pour les choſes qu'on trouve dans leurs ouvrages; que ſi la Latinité exquiſe qu'on y remarque contribuë à cette eſtime, c'eſt que le ſtyle entre toujours pour beaucoup dans le caractère d'un écrivain; qu'enfin le même goût qui nous intéreſſe à Cicéron, à Virgile, à Tite-Live, nous dirige apparemment & nous accompagne, quand nous liſons les Auteurs modernes que nous venons de nommer. Si nous ne pouvons pas juger parfaitement de leur Latinité, parceque le Latin eſt une langue morte, il

ſemble du moins qu'en les comparant avec les Anciens, en voyant qu'ils en approchent, nous pouvons décider en leur faveur, prendre plaiſir à les lire, & leur donner une place diſtinguée dans nos Bibliothèques.

Ceci au reſte n'eſt pas une critique qui retombe ſur l'Auteur du diſcours. Il prend bientôt un juſte milieu dans ces matières : s'il montre les défauts des Erudits du XVI. ſiècle, il n'excuſe pas l'eſpèce de mépris qu'on leur témoigne aujourd'hui ; s'il approuve fort que dans les ouvrages de goût, on écrive en François, il ne diſſimule pas que la communication des lumières & des découvertes Philoſophiques ſe feroit mieux en Latin ; s'il préconiſe beaucoup le progrès des ſciences qu'on appelle *exactes*, il craint qu'on ne les faſſe régner dans

les Belles-Lettres ; qu'on ne refroidisse par-là l'imagination & qu'on n'engourdisse le génie.

Autant que les succès de la littérature & des Beaux-Arts furent rapides durant le XVI. siècle & une partie du XVII. autant la Philosophie parut-elle lente dans sa marche. On demeura longtems asservi aux idées des Commentateurs d'Aristote ; il s'étoit formé une mauvaise routine d'instruction, une tradition ridicule de préjugés ; *& l'on ne pensoit pas même à s'assurer si cette Philosophie barbare* étoit réellement l'ancien Peripatétisme. On aimoit mieux le supposer que de recourir aux sources & d'interroger Aristote lui-même.

A ces ténèbres profondes qui couvroient les Ecoles, l'Auteur joint les systèmes Théologiques; il prétend que quelques Doc-

teurs *cherchoient à ériger en Dogmes leurs opinions particulières & que c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les Dogmes, qu'ils vouloient mettre en ſureté.* Ce point mériteroit d'être prouvé par des faits. Nous connoiſſons les entrepriſes des Hérétiques qui ont paru depuis la renaiſſance des Lettres. Ces Novateurs voulurent en effet *ériger leurs opinions en dogmes*; mais leurs prétentions dévoilées promptement & auſſitôt condamnées ne purent retarder le progrès des ſciences, ſi ce n'eſt dans les lieux où l'on ſe laiſſa ſéduire à l'erreur. D'ailleurs il ſemble que les nouvelles Sectes ſe piquèrent beaucoup plus d'étendre l'empire de la raiſon, que de le reſſerrer dans des bornes préjudiciables à l'étude de la Philoſophie. Nous connoiſſons enſuite les Théologiens

Catholiques qui ont proposé des méthodes pour expliquer certains dogmes ou pour résoudre certaines difficultés : ces méthodes étoient véritablement des opinions & n'étoient rien autre chose ; mais il n'est point arrivé que ces Théologiens Catholiques, & restant toujours tels, ayent *cherché à ériger en Dogmes ces opinions*, ces méthodes *particulières*, & qu'ils ayent eu plus à cœur *de les mettre en sureté que les dogmes mêmes*. Ils ont pu soutenir leurs sentiments avec trop de vivacité, & ils auront eu tort en cela ; mais ils n'ont assurément point voulu augmenter le nombre des dogmes en inventant des systêmes.

D'autres obstacles arrêterent, selon notre Auteur, le progrès de la Philosophie. On donna des inquiétudes aux Philosophes ; on *condamna*, en Italie, *un célé-*

bre Aſtronome, (Galilée) *pour avoir ſoutenu le mouvement de la Terre; à peu près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques ſiècles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas penſé comme S. Auguſtin ſur les Antipodes, & pour avoir deviné leur exiſtence ſix cents ans avant que Chriſtophe Colomb les découvrît.* Voici encore un fait qui demande des obſervations. Il eſt certain d'abord que le Pape Zacharie n'a point condamné d'*Evêque* pour la queſtion dont parle l'Auteur. Un ſimple Prêtre, nommé Virgile, fut déféré à ce Pape; quelques Hiſtoriens prétendent que c'étoit le même Virgile qui fut depuis Archevêque de Saltzbourg, d'autres le nient avec plus de fondement, & diſtinguent deux perſonnages du même nom; mais tous ceux qui ont traité ce point de critique

avec quelque attention, conviennent unanimement qu'au tems de la dispute, l'accusation ne tomboit que sur un Prêtre, & non sur un *Evêque*. Ensuite il est également certain que le Pape Zacharie ne porta point de condamnation absoluë, & qu'il écrivit simplement à son Légat S. Boniface que, si l'Accusé étoit convaincu d'avoir dit ce qu'on lui reprochoit, il devoit être déposé du Sacerdoce. * Enfin le crime dont on chargeoit Virgile n'étoit pas d'avoir *deviné l'existence des Antipodes*; c'étoit d'avoir dit & enseigné qu'*il y avoit sous la terre un autre monde, d'autres hommes, un autre soleil, une autre terre*: ce qui, au jugement des meilleurs Cri-

* *Si clarificatum fuerit eum ità confiteri. . . hunc habito Concilio ab Ecclesiâ pelle Sacerdotii honore privatum.*

tiques, étoit une erreur ; ce qui, ſelon le P. le Cointe dans ſes Annales, paroiſſoit établir un monde différent de celui-ci, une ſucceſſion d'hommes toute autre que celle qui vient d'Adam, & un ordre de Providence qui ne s'accordoit pas avec l'univerſalité de la Rédemption. * Tel eſt au juſte l'état de cette diſpute dont on ignore la ſuite & la fin. On peut en lire l'hiſtoire

---

* *Le P. le Cointe dit* (ad an. 748.) Nos Virgilium de quo Bonifacius apud Zachariam queſtus eſt, exiſtimamus impium hominem eſſe, malèque de Deo ſentire, nec aliam ob cauſam dicere quod *alius mundus & alii homines ſub terra ſint, ſeu Sol & Luna*, quam ut indè concludat, ex opinione quorumdam Philoſophorum, pluſculos eſſe mundos, adverſus Sacram Scripturam, quæ unum tantummodò nobis creatum à Deo mundum pandit, unum Adamum, unum in uno mundo Chriſtum, unum humanum genus.

dans les Annales que nous venons de citer, dans la Critique du P. Pagi, dans l'Histoire Ecclésiastique du P. Alexandre &c.

Après bien des lenteurs & des difficultés, la Philosophie s'insinua dans les esprits, & notre Auteur trace ici l'histoire de ceux qui ont le plus contribué à cette heureuse révolution. Il peint de suite ces Restaurateurs illustres, Bacon, Descartes, Newton, Locke, Leibnitz & quelques autres. Ces portraits sont en grand, & méritent assurément les attentions du Lecteur.

Voici quelque chose de ce qui concerne Bacon. » Né dans » le sein de la nuit la plus pro» fonde, il sentit que la Philo» sophie n'étoit pas encore, » quoique bien des gens sans » doute se flattassent d'y excel» ler. Car plus un siècle est grof-

» fier, plus il se croit instruit
» de tout ce qu'il peut sçavoir.
» Bacon commença donc par
» envisager d'une vuë générale
» les divers objets de toutes les
» sciences naturelles ; il parta-
» gea ces sciences en différentes
» branches, dont il fit l'énumé-
» ration la plus exacte qu'il lui
» fut possible ; il examina ce
» qu'on sçavoit déja sur ces ob-
» jets, & fit le catalogue im-
» mense de ce qui restoit à dé-
» couvrir. C'est le but de son
» admirable ouvrage *de la digni-*
» *té & de l'accroissement des*
» *Sciences humaines.* Dans son
» *nouvel Organe des Sciences* il
» perfectionne les vues qu'il
» avoit données dans le premier
» ouvrage, il les porte plus
» loin, & fait connoître la né-
» cessité de la Physique Expé-
» rimentale, à laquelle on ne
» pensoit point encore. Ennemi

» des ſyſtèmes, il n'enviſage la
» Philoſophie que comme cette
» partie de nos connoiſſances
» qui doit contribuer à nous
» rendre meilleurs ou plus heu-
» reux &c. »

Il étoit à propos, pour encourager notre ſiècle, de lui montrer auſſi des ſuccès récents & des contemporains dignes d'éloge. Quoiqu'*en général*, ſelon l'Auteur, *nos Ouvrages d'eſprit ſoient inférieurs à ceux du ſiècle précédent*, il y a pourtant encore parmi nous des hommes de génie: on en nomme ici quelques-uns avec de grandes démonſtrations d'eſtime. C'eſt un Philoſophe qui loue; ainſi l'on doit croire qu'il n'exaggère rien, qu'il choiſit avec pleine & entière connoiſſance de cauſe, & qu'il ne lui eſt pas venu en penſée de dire ce mot des femmes ſçavantes:

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

Nous remarquons un trait de l'Eloge qui s'adresse à M. de Voltaire ; on lui dit qu'*il possède au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun Poëte, même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose.* Ce talent de M. de Voltaire est très-réel & nous le reconnoissons volontiers; mais jusqu'ici nous avions oui-dire que les Poëtes écrivoient communément bien en prose ; & nous entendions citer les exemples de Corneille, de Racine, de Boileau, de Molière, de Rousseau, de la Motthe, sans compter quelques Ecrivains plus modernes *, & une foule de Poëtes Latins ** qui, depuis la

* MM. *Le Franc*, *Gresset*, *de Bernis* &c.

** *Fracastor*, *Sainte-Marthe*, *Buchanan*, & peut être plus de 50 autres.

renaiſſance des Lettres, ſe ſont diſtingués par leur bonne manière d'écrire en proſe. On ne remontoit point juſqu'aux Anciens, parce qu'il ne nous reſte aucun Ouvrage en Proſe de Virgile, d'Horace, d'Ovide &c. mais les exemples récents paroiſſoient ſuffire pour déterminer la queſtion, & il ne reſtoit plus qu'à examiner les raiſons de ce fait; d'expliquer pourquoi les Poëtes, ſurtout ceux qui excellent dans leur Art, ont d'ordinaire le talent de bien écrire en proſe: matière qui ſembloit pouvoir attirer l'attention des Sociétés Littéraires, & ſervir de programme à quelqu'un de leurs prix.

Cependant on établit aujourd'hui bien clairement la Thèſe contraire, on dit que *preſque aucun Poëte n'a eu, même dans un dégré médiocre, le talent d'écrire*

crire en Proſe. Cela eſt-il vrai, & n'interrogera-t-on pas ſur ce point nos Académies, nos Gens de Lettres, l'Auteur lui-même, en le priant de réfléchir ſur la queſtion ? Il eſt auſſi en état que perſonne de prononcer & de fixer notre Jugement; ſon diſcours nous donne une grande idée de ſes talents littéraires.

Il faudroit entrer préſentement dans le Dictionnaire, mais notre extrait a déja beaucoup d'étendue, & il convient de remettre cette importante Analyſe à un autre Volume de nos Mémoires. Nous témoignons par avance la ſatisfaction que nous ont donné pluſieurs Articles de Grammaire, de Muſique, de Géométrie, de Chymie, de Botanique, de Méchanique; * & nous n'excluons

* Nous avons noté entr'autres com-

aucune des autres Facultés ; & nous n'avons encore porté nos attentions qu'à une très-petite partie du Volume.

Comme la ſuite de ce grand ouvrage occupe actuellement la Typographie, nous croyons pouvoir placer ici deux obſervations utiles aux Imprimeurs ; & nous terminons par-là cet Article.

La première, c'eſt qu'il ſe gliſſe de tems en tems des fautes dans les mots de Langue étrangère & dans les Noms propres : voici quelques exemples pris à l'ouverture du Livre.

Aux Articles *Abbréviation*, *Adam*, *Alcoran*, *Amen*, on a cité quelques termes Hébraïques où les lettres ſe trouvent

---

me excellents les Articles *Abeille*, *Aberration*, *Ablatif*, *Abrégé*, *Accélération*, *Accent*, *Accident*, *Accompagnement*, *Accord*, *Accuſatif*, *Acide*, *Acier*, *Acte*, *Addition*, *Adjectif*, *Adverbe*, *Agriculture*, *Aimant*, *Alphabet* &c.

changées & ſubſtituées, enſorte, par exemple, que dans l'Article *Amen*, au lieu des mots *Adonaï*, *Melech*, *Neeman*, *Amen*, qu'on devroit lire, il y a *Adrochi*, *Meled*, *Ceemaz*, *Amez*. On remarque auſſi beaucoup de dérangement dans l'Hébreu placé ſous le mot *Abbréviation* & ſous le mot *Alcoran*; nous détaillerions, s'il étoit néceſſaire; mais ce mot d'avis peut ſuffire.

Au mot *Alaſtor* on appelle deux des Chevaux du Soleil *Ophneus* & *Dycteus*, & l'on cite Claudien : c'eſt, ſelon ce Poëte, *Orphneus* & *Nycteus*.

Au mot *Abellion*, on parle d'un Auteur qui doit être *Bouche* hiſtorien de Provence, & l'on le nomme *Boucher*.

Au mot *Adrumète*, on dit que cette Ville étoit Capitale de la Province de *Byſance*; c'eſt *Byſacène*.

Au mot *Abdication*, on ob-

ſerve que *Philippe* IV. Roi d'Eſpagne réſigna ſa Couronne; c'eſt *Philippe* V.

Au mot *Agnus Scythicus*, on nomme Sigiſmond d'*Heſberetein* c'eſt d'*Herberſtain* ; & ſous cet Article on fait *Jules Céſar Scaliger* plus moderne que *Kircher*; il étoit mort 40. ans avant la naiſſance de ce dernier. &c.

Notre ſeconde obſervation eſt que, comme dans l'Encyclopédie, on ſe ſert ſouvent du Dictionnaire de Trévoux & du Dictionnaire du Commerce, il ſeroit à propos de citer ces Sources, de mettre même des Guillemets, comme on fait à l'égard de quelques autres livres dont on emprunte des morceaux. Nous produirons un exemple pour le Dictionnaire de Trévoux.

Au mot *Advocat*, l'Encyclopédie diſtingue les Advocats

Plaidants & les Advocats Consultants ou Jurisconsultes : distinction qui étoit aussi chez les Romains, puis elle ajoute: » » Il y avoit seulement cette différence (à Rome) que la fonction des Jurisconsultes, qui » donnoient simplement leurs » conseils, étoit distincte de celle » des Advocats plaidants qu'on » appelloit simplement *Advocats*, » puisqu'on n'en connoissoit » point d'autres. Les Jurisconsultes ne plaidoient point : » c'étoit une espèce de Magistrature privée & perpétuelle, » principalement sous les premiers Empereurs. D'une autre part les Advocats ne devenoient jamais Jurisconsultes; » au lieu qu'en France les Advocats deviennent Jurisconsultes, c'est-à-dire qu'ayant acquis de l'expérience & de la » réputation au Barreau, & ne

» pouvant plus en soutenir le » tumulte & la fatigue, ils de» viennent Advocats Consul» tants. »

Le Dictionnaire de Trévoux distingue aussi les Avocats Plaidants & Consultants, & il rappelle l'usage des Romains ; ensuite il dit : *Il y avoit seulement cette différence* (à Rome) *que la fonction des Jurisconsultes, qui donnoient simplement leurs conseils, étoit distincte & séparée de celle des Avocats. Les Jurisconsultes ne plaidoient point ; c'étoit une espèce de Magistrature privée & perpétuelle, principalement sous les premiers Empereurs. D'autre côté les Avocats ne devenoient point Jurisconsultes ; au lieu qu'en France les Avocats deviennent Jurisconsultes en ce sens là ; c'est-à-dire qu'ayant acquis de l'expérience & de la capacité dans la Plaidoirie, & ne*

pouvant plus en soutenir le tumulte & la fatigue, ils deviennent Avocats Consultants. On peut voir & comparer aussi ce qui est dit, dans ce même Article, de l'idée honorable qu'on avoit à Rome de la Profession d'Advocat. » Les Siéges du » Barreau de Rome étoient remplis de Consuls & de Sénateurs, » qui se tenoient honorés de » la qualité d'Advocats. Ces mê» mes bouches (Trévoux *les mê» mes voix*) qui commandoient au » Peuple, (Trévoux *aux Peuples*) » étoient aussi employées à le » défendre. »

Nous renvoyons à plusieurs autres Articles comme *Abbé*, dans l'endroit qui commence: *ce Nom Ab ou Abba qui étoit d'abord un terme de tendresse*, &c. Au mot *Abbréviation*, dans l'endroit où l'on dit : *on ne sçauroit lire leurs écrits* &c.

Pour le Dictionnaire du Commerce, aux mots *Acceptation*, *Accepter*, *Accise*, *Accoler*, *Acheter*, *Achteling*, *Acquit*, *Action*, *Adirer*, *Adresse*, &c. Les Lecteurs pourront porter plus loin les examens & les comparaisons. Il nous suffit de dire que, sous ces Articles, considérés dans leur tout, ou dans des parties considérables, la citation des deux Dictionnaires, ou plutôt de l'un ou de l'autre, suivant les cas, ne paroîtroit pas un hors-d'œuvre. Quelquefois on les indique, mais trop rarement; & faute de cette précaution, le Lecteur ne s'attend pas à retrouver, par exemple, les Articles *Acheter*, *Acquit*, *Adresse*, (Commerce) tels à peu près qu'ils sont dans le Dictionnaire de Savary. On avertit, dans le Discours Préliminaire, que tous

les Dictionnaires ont été utiles pour la composition de l'Encyclopédie ; mais il semble qu'à chaque Article qu'on transcrit ou qu'on imite, on pourroit spécifier ce dégré d'utilité ; & des Guillemets ou une citation bien articulée satisferoient à cet égard tous les Lecteurs. Ceci au reste n'est qu'une vuë générale que nous insinuons pour la perfection de cet ouvrage, dont l'Edition d'ailleurs est belle & bien entenduë.

ARTICLE CXII.

NOUVELLES IDE'ES sur la formation des Fossilles. In 12. Pag. 141. avec une dissertation sur trois espèces de Pierres figurées qui se trouvent en Bretagne. Pag. 17. A Paris chez David l'ainé Ruë S. Jacques. M. DCC. LI.

LA formation des Foſſilles eſt une queſtion fort curieuſe, qui a longtems occupé les Naturaliſtes, & qui n'eſt pas encore éclaircie. On a plus cherché à deviner qu'à étudier la Nature ; on a fait des hypothèſes, & ces hypothèſes, quelque ingénieuſes qu'elles ſoient, peuvent plaire quelque tems, mais ne conduiſent pas à la vérité. On ne peut y arriver que par des obſervations ſuivies, des faits bien conſtatés, & des expèriences ſouvent répétées.

C'eſt ce qu'a ſenti l'illuſtre Auteur de cet ouvrage. Ce n'eſt pas un ſpéculatif qui ne ſache qu'établir des Syſtèmes & ſoutenir des Thèſes. Il paroit avoir bâti ſur un Plan tracé par la nature même. Maître & Créateur d'un Cabinet d'Hiſtoire naturelle, où l'on admire plus en-

core le goût & l'intelligence, que la richeſſe & la profuſion, il y a raſſemblé des échantillons de tout ce qui peuple l'Univers. Il a examiné ces productions de la Nature & ſouvent & longtems, parceque, comme il le dit lui-même, *il les examinoit toujours avec un nouveau plaiſir.* En ſe familiariſant avec ces objets, il en a vû la liaiſon, les rapports, la génération; il a pû s'élever à des vûës générales & découvrir les voyes & la marche de la Nature.

Il commence ſon ouvrage par attribuer, avec les Philoſophes de tous les tems, la formation & la variété des corps aux Elèments primitifs & à leurs différentes combinaiſons. Attaché à la Genèſe, il ſuppoſe la Création du Monde, comme la raconte l'Ecriture, & il admet avec elle l'univerſalité du Dé-

luge : en quoi il donne un exemple que tous les Physiciens devroient suivre. On ne conçoit pas pourquoi certains Philosophes modernes affectent de s'éloigner, sur ces deux points, de la narration de Moïse. Les contradictions & le peu de succès de leurs systêmes devroient les ramener à la vérité. La Création du monde, telle que la raconte le livre de la Genèse, paroîtra toujours plus simple, plus vraie & plus majestueuse à tout esprit qui n'aime pas à se perdre dans de vaines hypothèses, & qui ne vise pas à la gloire de créer des Mondes qui croulent de toutes parts.

Pour ce qui regarde l'universalité du Déluge, la Physique se joint encore ici à la révélation pour nous la persuader. Comment expliquer, sans admettre une inondation univer-

selle, ces cendres, ces coquillages, ces plantes, ces fougères des Indes, ces hommes même qu'on trouve presque partout dans le sein des plus hautes montagnes?

Les eaux du Déluge, en se retirant, ne dûrent laisser qu'un limon détrempé, qui, comme l'observe notre Auteur; » se » trouva déposé par couches, » plus ou moins denses, plus ou » moins variées, selon la diver- » sité des matières qui se trou- » vèrent alors réunies dans cha- » que couche. De là leur diversi- » té, de-là la variété des mélanges » & des matières, de là l'origine » des diverses terres & des autres » substances fossilles. »

Les cendres & les poussières des végétaux détruits, les substances minérales & métalliques, l'inflammation des substances sulphureuses & ferrugi-

neuſes furent, par leur mélange, le principe de la diverſité des couleurs qui ſe remarquent dans les terres. Les terres jaunes, les rougeâtres, les verdâtres, les bluâtres & les noires doivent leur couleur à des ſels volatils, à la diſſolution du fer, des ſouffres, des bitumes; & aux teintures vitrioliques.

L'Auteur explique auſſi heureuſement les différents dégrés de friabilité, de viſcoſité & de ductilité des Argilles; la formation & les diverſes propriétés des terres ſigillées, des terres bolaires, des ocres, des terres de chaux & à plâtre, & des crayes de toute eſpéce. Mais il faut lire tout ce détail dans l'ouvrage même. Comme ce n'eſt que l'abrégé d'un ouvrage plus étendu que médite l'Auteur, il faudroit tranſcrire tout ce qu'il dit pour dire quelque choſe,

La formation des ſels eſt un morceau curieux & qui paroît neuf. L'Auteur penſe que ces ſels n'exiſtoient pas lors de la création du monde, & qu'ils ont été formés dans l'Atmoſphère par l'action du Soleil. Les parties ſubtiles de terre & d'eau répanduës dans l'air, agitées & pénétrées par les particules ignées, durent acquérir des directions aiguës & anguleuſes, & par conſéquent cette qualité picquante & déchirante qui conſtituë les ſels ; car, comme l'obſerve l'Auteur, le feu eſt le principe de tous les ſels, & *la chaux même avant la calcination n'a aucune vertu corroſive.*

Après la cataſtrophe du Déluge, cet acide primitif, ou *ſel principe* entrainé par les eaux ſupérieures ſur la terre, fut confondu avec les différents corps terreſtres & en reçut les diffé-

rentes modifications. Et voilà la cauſe phyſique de l'origine & de la variété des ſels. Cette variété eſt auſſi grande que celle des ſubſtances auxquelles cet acide primitif s'unit & s'incorpora. Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans l'expoſition qu'il fait des propriétés des différens ſels ; & nous obſerverons ſeulement que, quoiqu'il convienne de la difficulté de donner quelque ordre aux différents ſels, il donne néanmoins le premier rang au ſel marin ; ce ſel eſt le même que le ſel gemme dont on trouve tant de carrières ou mines dans pluſieurs Contrées de l'Europe.

La forme des ſels criſtalliſés conduit l'Auteur à donner aux Criſtaux pierreux & ſélénitaires, la même méchanique dans leur formation ; & il faut convenir qu'il trouve dans les opé-

rations de la Chymie des comparaifons qui fervent à fortifier fes conjectures, comme elles fervent à les rendre fenfibles. Le Méchanifme qu'employe la Nature nous eft inconnu ; nous ne pouvons le deviner qu'en étudiant les opérations de l'Art dans les Laboratoires des Chymiftes.

Dès qu'on connoît la formation des Criftaux, on connoît celle des Pierres précieufes & même des Diamans. *Les Pierres précieufes ne diffèrent guères du Criftal de roche que par la fineffe & la plus grande proximité de leurs lames qui en font la plus grande dureté & toute la folidité.*

Les différentes couleurs des Pierres précieufes viennent d'une autre caufe, fçavoir, des *vapeurs minérales & métalliques.* » En effet l'efpèce d'Arfenic na- » turel que l'on connoît fous le » nom d'Orpiment & qui fe trou-

» ve abondamment dans les » Royaumes d'Ava & de Pégu, » renferme dans ſon ſein les » Rubis, les Saphirs, les Amé» thyſtes, les Aiguemarines & » les Topazes Orientales. C'eſt » du centre de ce minéral que » les Peuples de ce Pays tirent » ces Pierres prétieuſes; & ce » ſont ces vapeurs différentes » qui s'inſinuant entre leurs la» mes, leur donnent les différen» tes couleurs, de façon que la » même pierre, ainſi qu'on le peut » voir dans des Cabinets, eſt » ſouvent tout à la fois Saphir, » Rubis & Amethyſte &c.

La formation des Métaux eſt traitée dans le même goût, c'eſt-à-dire avec une clarté qui plaît & qui inſtruit, mais toujours avec une briéveté qui ne donne pas lieu à l'Analyſe. Nous obſerverons ſeulement avec l'Auteur que le fer qui eſt le plus groſſier, comme le plus

utile des Métaux, eſt compoſé d'une ſubſtance bitumineuſe, d'un ſel vitriolique & d'une terre vitrifiable. Le goût aſtringent que communique à l'eau, le fer qu'on y a diſſous, ne permet pas de douter de la préſence de ce ſel vitriolique.

On trouve à la fin de cet ouvrage une diſſertation ſur la formation de trois différentes eſpèces de Pierres figurées qui ſe trouvent en Bretagne. Les explications nous ont paru vrai-ſemblables, ingénieuſes; & elles entrent dans l'eſprit, comme la vérité a le Privilège d'y entrer, c'eſt-à-dire avec facilité & avec cette ſatisfaction qui en eſt preſque toujours inſéparable. L'illuſtre Auteur aura occaſion de revenir à ces matières dans l'Hiſtoire naturelle de Bretagne à laquelle il travaille depuis pluſieurs années. S'il eſt permis de faire l'Horoſcope d'un ouvrage, on peut annoncer le ſuccès de celui-ci. Il aura l'avantage d'avoir été compoſé par un Auteur qui, depuis trente ans, étudie l'Hiſtoire naturelle avec tous les ſecours que donnent un goût décidé pour la Phyſique & un cabinet des plus riches & des plus curieux. Un autre avantage eſt que l'Auteur n'a épargné ni peines, ni voyages, ni dépenſes, pour faire des recherches,

pour conſtater les faits, pour tirer des Plans & tracer des deſſeins très-éxacts. On peut donc s'aſſurer que cette Hiſtoire illuſtrera une belle Province, que l'Auteur décore déjà par ſon amour pour les Sciences, par ſes rares connoiſſances & par ſes vertus.

ARTICLE CXIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON nous communique le *Proſpectus* & le modèle d'une entrepriſe littéraire qui mérite bien d'être accueillie des Sçavans. M. Juſtice de Rufforth, Hollandois établi à Rotterdam, donne au Public un Virgile gravé *ad inſtar* de l'Horace de Londres, publié par le ſieur Pine. Mais l'Artiſte Hollandois prétend porter ſon ouvrage à un degré d'excellence & de magnificence ſupérieure. Il ſe donne pour cela beaucoup de ſoins; il fait graver les Vignettes &

les Lettres grises par les plus habiles maîtres ; il est même sur le point de passer en Italie, pour considérer de plus près les monuments qui pourront servir à la décoration de ce beau Virgile. Nous avons actuellement sous les yeux la premiere feuille des Géorgiques, ornée d'une planche représentant Cérès au milieu des bleds & des instruments du labourage ; & pour Lettre grise, on a la tête de Mecène gravée d'après une pierre antique. Tout ceci, avec le texte, sur beau papier grand 8°. forme un coup d'œil admirable. Les Vers sont extrêmement bien rangés, les lettres fort belles, les mots parfaitement distingués. En un mot il nous semble que l'on aura dans ce Livre une curiosité des plus satisfaisantes.

M. Justice suit l'Edition de Heinsius & de Burmann, il compte que son Auteur remplira trois ou quatre volumes ; nous l'assurerions bien dès ce moment que trois vol. ne suffisent pas.

Comme les frais de cette entreprise sont immenses, l'Auteur ou Editeur prend la voie d'une Souscription qui ne lui sera de quelque utilité qu'en cas que le nombre des Souscripteurs aille jusqu'à mille. Heureusement pour lui ils se multiplient de jour en jour, & nous avons

déja vû une liste bien fournie de Seigneurs Italiens & François.

Le prix de la Souscription est d'un Louis pour chaque volume; on avancera d'abord cette somme, & à la réception du premier tome on payera le second Louis & ainsi du reste. Le Libraire de Paris dépositaire de la Souscription est M. Boudet rue S. Jacques. La Souscription sera ouverte jusqu'à la consommation de l'ouvrage.

Nous croyons que, pour bien apprécier la beauté & la singularité de ce Livre, il faudroit en voir les épreuves. Il y a toute apparence que le sieur Justice en laissera quelques-unes chez son Libraire. Nous l'en prions au nom du Public & pour le bien même de son entreprise.

A l'occasion de cette Edition singulière, nous rappellerons le souvenir d'un Livre qui nous a échappé dans le tems, & qui mérite néanmoins beaucoup d'attention. Ce sont les Lettres de Pline & le Panégyrique de Trajan. *C. Plinii secundi Epistolæ & Panegyricus, Editio nova. Recensuit & notis illustravit Joan. Nic. Lallemand in Marchiano Rhetoricæ Professor.* Le volume est un petit *in*-12. magnifiquement imprimé avec des notes

marginales, & quelques-unes encore placées à la fin. Ces dernières sont particulièrement destinées, à rendre compte des diverses leçons & des changements qu'on a faits sur les meilleures Editions & sur les manuscrits. Les notes marginales ont pour objet de faciliter le texte & d'en procurer l'intelligence. *On trouve cet élégant Ouvrage chez Desaint & Saillant rue S. Jean de Beauvais.*

On trouve chez Sebastien Jorry, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, *la* COSMOGRAPHIE *divisée en cinq parties, qui comprennent l'*ASTRONOMIE, *la* GEOGRAPHIE, *l'*HYDROGRAPHIE, *l'*HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, *& la* CHRONOLOGIE.

Où l'on trouve :

Un Traité de la Sphère ; des Tables Astronomiques pour l'heure du lever & du coucher du Soleil aux principaux lieux de l'Univers ; les principales mesures de la Terre.

La Description de tous les Païs du Monde ; les routes & les distances des Villes capitales, le Cours des Rivières, les Ports de Mer.

Les Héréfies, les SS. Peres & autres Ecrivains Ecclésiastiques de chaque siècle ; les Conciles Généraux, les Patriar-

chats, Evêchés & Universités de toute la Chrétienté.

La Chronologie des Papes, des Empereurs, des Rois, & autres Princes Souverains de l'Empire &c. par M. l'Abbé Espilly, vol. *in-8°.* p. 565. édit. d'Avignon.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Octobre 1751.

ARTICLE CV. *Nouvelles vuës sur le systême de l'Univers &c.* 2124
ART. CVI. *Histoire Littéraire de la France &c.* 2141
ART. CVII. *Observations sur les Romains &c.* 2163
ART. CVIII. *Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture &c.* 2182
ART. CIX *La vie de Socrate &c.* 2209
ART. CX. *Nouvelle Histoire Poëtique &c.* 2232
ART. CXI. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences &c.* 2250
ART. CXII. *Nouvelles idées sur la formation des Fossilles.* 2295
ART. CXIII. *Nouvelles Littéraires.* 2306

Errata pour Septembre.

Page 1977. ligne 17. des *lisez* de.
P. 2042. l. 11. Phoyne, *lis.* Cloyne.
Ibid. Cilonoüs, *lis.* Philonoüs.
P. 2151. en Note 742. *lis.* 1742.
Ibid. ixcellentes *lis.* excellentes.
P. 2102. l. 3. 30. *lis.* 40.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY,

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Novembre 1751.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1751.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	13.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1751.

ARTICLE CXIV.

HISTOIRE DE LA JURISprudence Romaine &c. Folio. Par M. Terraſſon Ecuyer, Avocat au Parlement. A Paris chez G. Cavelier Père, rue S. Jacques, David le jeune, Rollin fils, Quai des Auguſtins. *Dernier Extrait.*

IL nous reſte à conſidérer les deux dernières parties de cet-

te Hiſtoire. L'une contient le progrès des Loix depuis Auguſte jusqu'à la deſtruction de l'Empire Romain dans l'Orient ; l'autre traite de l'uſage qu'on a fait du Droit Romain chez les différens Peuples de l'Europe depuis Juſtinien juſqu'à préſent. Il faut abréger tout ceci ; car la matière ſeroit immenſe, ſi nous voulions entrer dans des détails qui répondiſſent à la bonté du Livre.

Le droit de Légiſlation, titre ſi cher aux Monarques, fut déféré à Auguſte par les Romains. Il exiſte une loi nommée *Regia*, qui contenoit toutes les diſpoſitions de cette grande puiſſance ; les Hiſtoriens, il eſt vrai, n'en font pas mention ; ils ſe contentent de dire qu'Auguſte, ſous le nom d'*Imperator*, réuniſſoit en ſa perſonne tous les droits de la Royauté & de la Dictature ; mais comme la Loi *Regia* dont

on a trouvé un fragment confidérable, depuis deux ſiècles ; confirmoit à Veſpaſien toutes les prérogatives qui avoient été accordées à Auguſte, à Tibère, à Claude, on conclut avec raiſon que la première Epoque de cette Loi doit remonter juſqu'à Auguſte.

Nous avons lû quelques Auteurs qui paroiſſent douter que les conceſſions faites à Auguſte, par la Loi *Regia*, fuſſent émanées du Peuple Romain (on ne diſpute pas du Sénat.) Mais il y a, ce ſemble, une bonne réponſe à cette difficuté. Dans tout le texte de la Loi, tel que le préſente le fragment cité, on déroge à pluſieurs *Plébiſcites* ou Décrets portés par le Peuple ; or il n'eſt nullement vraiſemblable que cette dérogation ait été faite ſans l'aveu du Peuple, dans un tems où l'autorité

de ce corps n'étoit pas anéantie ; témoin la précaution que prit Auguſte de lui faire approuver les titres d'honneur & les droits d'hérédité que ce Prince, trois ans avant ſa mort, voulut tranſmettre à Tibère. D'autres raiſons pourroient venir à l'appui de celle-ci, s'il étoit néceſſaire d'inſiſter ſur cette bagatelle.

Auguſte & ſes Succeſſeurs, juſqu'après Trajan, publièrent quelques Loix, mais aucune collection. Adrien fit raſſembler ce qu'il y avoit de mieux dans les Edits annuels des Préteurs ; cette compilation fut appellée *l'Edit perpétuel* ; & l'on en fit une eſpèce d'Abrégé ſous le titre d'*Edit Provincial*. On n'a plus que quelques fragments de ces deux ouvrages, & il en eſt de même des Codes *Grégorien* & *Hermogénien*. Leurs Auteurs (Gre-

gorianus & Hermogénianus) n'étoient que des Particuliers qui vivoient probablement ſous Conſtantin, & qui travaillèrent ſans être autoriſés de la Puiſſance Souveraine ; ces Ecrits ne laiſſèrent pas d'avoir quelque autorité à cauſe des Conſtitutions Impériales qu'ils citent. Dans le Code Grégorien, on en trouve d'Antonin Caracalla, de Sevère, d'Alexandre, de Gordien, des deux Philippes, de Valérien, de Galien, de Carus, de Numérien, de Dioclétien, de Maximien. Le Code Hermogénien ne cite que des Conſtitutions de Dioclétien & de Maximien.

Théodoſe le Jeune fit une compilation diviſée en ſeize Livres & nommée Code Théodoſien. Jacques Godefroy qui en a donné l'Édition la plus complette, remarque dans ce Code plu-

ſieurs défauts & des Contradictions ſenſibles ; mais cela n'empêche pas que l'Ouvrage ne ſoit eſtimable, & il le ſeroit davantage s'il nous étoit parvenu dans ſon entier.

M. Terraſſon auroit éprouvé beaucoup d'ennui dans la diſcuſſion de cette partie & de ces Epoques de la Juriſprudence Romaine, ſans le délaſſement qu'a dû lui procurer l'Hiſtoire de quelques Juriſconſultes, tels que Papinien & ſes deux Diſciples Ulpien & Julius-Paulus, tous trois célèbres au commencement du troiſième Siècle. Les Notices qu'on en donne ici répondent fort à la réputation de ces Illuſtres Perſonnages. Papinien jouiſſoit d'une ſi grande conſidération que l'Empereur Théodoſe ajugea la préférence à ſes déciſions, lorſque les autres Juriſconſultes ſe-

roient partagés en nombre égal ſur une queſtion. C'eſt ainſi du moins que notre Auteur raporte la choſe ; on trouve dans M. de Tillemont que cette préférence fut ajugée par Valentinien III. * & en effet la Loi du 7. Novembre 426. où il en eſt eſt fait mention, porte le Nom de cet Empereur. Cependant comme elle eſt inſérée dans le Code Théodoſien & qu'à la tête on lit *Theodoſius & Valentinianus*, M. Terraſſon a pû la mettre ſur le compte de Théodoſe ; mais nous avons dû avertir auſſi de la différence qui ſe trouve à cet égard entre lui & M. de Tillemont. Du reſte ces deux Auteurs s'accordent ; & l'on peut voir, par exemple, ce qu'ils diſent l'un &

* *Tillem. Hiſt. des Emper. T.* 3. *P.* 70.

l'autre d'Ulpien. *

Justinien est de tous les Empereurs celui qui a mis au jour les plus belles & les plus vastes compilations du Droit. On a de lui le Code, le Digeste ou les Pandectes, les Institutes, le Code de la seconde Edition, les Novelles. Mais ces entreprises si utiles & si dignes d'un Souverain n'ont pas répandu sur le Regne de ce Prince une gloire pure & avouée de tout le monde. Outre que ces compilations ont des défauts; le mérite même de Justinien, sa conduite, ses vuës sont encore un Problême. Notre Auteur sage & modéré pense assez favorablement de lui; il le justifie même sur certains points, entr'autres, sur ce qu'*on l'accuse d'a-*

* *Voy. M. Terrasson p.* 276. *& M. de Tillem. T.* 3. *p.* 211. *&* 212.

voir ſupprimé par jalouſie les ouvrages entiers dont il a rapporté des fragmens dans le Digeſte. » Si Juſtinien, *dit M. Terraſſon*, » avoit voulu élever ſa réputation ſur les ruines de celle » de tous les anciens Juriſconſultes, rien ne lui étoit plus » facile que de s'approprier leurs » penſées & leurs déciſions, de » faire de tout cela un ſeul corps » d'ouvrage, ſans marquer de » qui chaque endroit auroit été » tiré; & en ſupprimant enſuite » les Ecrits originaux, ceux » qui en étoient les Auteurs auroient été bientôt oubliés. Au » lieu de cela Juſtinien a eu » l'attention de ne mêler preſque rien de lui dans le Digeſte, de laiſſer parler les » anciens Juriſconſultes, de » faire honneur à chacun de tout » ce qu'il tire d'eux, & même » d'indiquer le Livre d'où cha-

» que morceau a été pris &c.

Tout ce point de controverſe eſt diſcuté par notre Auteur, avec autant de ſoin que d'équité. Il en uſe de même à l'égard de Tribonien, le plus connu d'entre les Juriſconſultes, que Juſtinien mit en œuvre pour ſes compilations de Juriſprudence. Si l'on en croit quelques Auteurs, Suidas par exemple, Tribonien fut un ame vénale, un caractère ſervile, un homme ſans Religion : reproches vagues, ſelon M. Terraſſon, qui avouë cependant que ce Juriſconſulte ſe rendit coupable d'avarice durant ſa première Queſture, qu'il fut même dépoſſédé de cet Emploi par la haine que lui portoit le Peuple, à cauſe de ſes véxations : mais cet aveu fait une fois, notre Auteur aſſure que Tribonien, rétabli dans ſes

Dignités, s'y comporta avec beaucoup de ſageſſe & de modération.

Il faut apparemment s'en tenir à cette manière de penſer qui eſt bien plus douce que celle de Suidas & celle d'un Moine Grec nommé Matthieu Blaſtares. Celui ci donna au XIV. Siècle une Hiſtoire abrégée du Droit Romain ; & ſon jugement ſur Tribonien eſt que ce Juriſconſulte étoit verſé dans toutes ſortes de Sciences, mais *coupable d'une avarice diabolique* * ; & que quand il compiloit les Novelles, ceux qui avoient des Procès l'engageoient par argent à placer ces Loix d'une manière qui pût leur être favorable ou du moins qui ne leur fût pas déſavantageuſe. On voit que Blaſtares

* Φιλοχρηματίᾳ δὲ δαιμονίως ἁλισκομένου. *Biblioth. Fabric. T. XII. p.* 371.

étend l'avarice de Tribonien jusqu'au tems où ce Jurisconsulte travailloit aux collections dont l'avoit chargé Justinien ; mais ce n'est apparemment pas ce Moine Grec qui doit fixer ici notre jugement, & nous en revenons à celui de M. Terrasson.

Cet Auteur expose tout le Plan du Code, du Digeste, des Institutes, du Code de la seconde Édition, des Novelles ; il indique toutes les matières qui y sont traitées ; il fait voir l'étenduë & l'utilité de ces compilations ; il nous instruit de la manière dont on étudioit les Loix du tems de Justinien ; & ce morceau, tout de pratique, mériteroit bien l'attention de nos jeunes Candidats de Jurisprudence. Ils verroient que Justinien traitoit fort sérieusement cette partie de l'éducation pu-

blique ; qu'il avoit déterminé cinq années d'un travail assidu pour l'étude des Institutes, du Digeste & du Code ; qu'il attribuoit aux étudians des noms relatifs à leurs progrès ; qu'il honoroit d'une protection particulière les Professeurs de cette Science, jusqu'à les élever même aux premières Dignités de l'Empire &c.

Après la mort de ce Prince les incursions des Barbares détruisirent presque entièrement le droit Romain. C'est tout dire que le corps du Digeste demeura dans l'oubli jusqu'au XII. Siècle ; on ne le recouvra qu'en 1130. dans la Ville d'Amalfi, lorsqu'elle fut pillée par les Troupes de l'Empereur Lothaire II. & du Pape Innocent II. Le Ms. qui contient cette collection & qu'on estime avoir été écrit du tems de Justinien ou

très-peu d'années après lui, fut transporté d'abord à Pise & ensuite à Florence où il est conservé avec beaucoup de soin. C'est sur cet exemplaire qu'on a fait les meilleures Editions des Pandectes. Cujas désiroit passionnément l'avantage de posseder ce Trésor pendant un an, persuadé qu'après même les observations de tant d'autres Jurisconsultes qui l'avoient éxaminé, il y auroit encore des Notes à faire, des différences de leçons à recueillir, des richesses en un mot dignes de paroître dans une Edition nouvelle. Quoique cet illustre Interprète des Loix Romaines ne fût pas opulent, il offroit de mettre en dépôt deux mille Ecus d'Or pour l'emprunt de ce précieux Mſ. Le Duc & la Duchesse de Savoye employèrent leur crédit pour lui obtenir cette grace de Cosme

de Médicis, mais elle ne fut point accordée;& le Grand Duc ſe contenta de répondre que, ſi Cujas vouloit venir à Florence, on le laiſſeroit jouir de la lecture du Mſ. & qu'on lui feroit d'ailleurs un accueil dont il n'auroit pas lieu de ſe plaindre. Les occupations de Cujas ne lui permirent pas de faire le voyage, & ſes déſirs ne furent point ſatisfaits. C'eſt M. de Thou, Diſciple de ce ſçavant Profeſſeur, qui nous raconte cette Anecdote, dans un Latin tel qu'on n'en voit plus ſortir de la plume de nos Modernes.

M. Terraſſon nous apprend de quelle manière le Droit Romain s'eſt introduit & s'obſerve en Allemagne & dans les Pays-Bas ; en Italie, dans les Royaumes du Nord, en Angleterre, en Eſpagne, en Fran-

ce ; & chacun de ces Articles, lui donne occasion de nommer & de faire connoître les plus habiles Jurisconsultes du pays. Ainsi quand il est question de l'Allemagne & des Pays-Bas, Forsterus, Grotius, Puffendorf, Barbeyrac, Leibnitz ne sont pas oubliés ; en parlant de l'Italie on rappelle le mérite & les succès de Bartole *, de Décius,

* Il y a quelques différences entre la notice de notre Auteur sur Bartole & la vie de ce Jurisconsulte écrite par Thomas Diplovatatius sur la fin du XV. siècle. M. Terrasson dit que Bartole naquit en 1300. Diplovatatius marque en 1313. Le premier fait commencer les études de Bartole à 14 ans, le second à 13. Le premier prétend que Bartole perdit sa charge d'Assesseur Criminel à Bologne à cause de sa trop grande sévérité ; le second dit que c'étoit pour n'avoir pas fait assez d'attention aux loix dans un Procès Criminel. Enfin M. Terrasson place la mort de ce Jurisconsulte en 1355. dans la 56. année de son âge,

d'Alciat, de Pancirole, de Gravina &c. Sous l'Article de l'Espagne on trouve Antoine Augustin, Covarruvias, Garcias, Barbosa &c. La France surtout fournit à notre Auteur une liste nombreuse de Sçavants Commentateurs du Droit Romain. Les notices de leurs vies & de leurs ouvrages nous ont paru bien faites, surtout celles de Balde, de Charles Dumolin, d'André Tiraqueau, de Pierre Pithou, de Barnabé Brisson, de Jacques Cujas &c. Ce dernier nous arrêtera quelques moments à cause de plusieurs particularités intéressantes.

Cujas naquit à Toulouse en 1522. Son père exerçoit le métier de Foulon, & s'appelloit

& Diplovatatius en 1359. à la 46 seulement. Sur ce dernier article M. Terrasson s'accorde avec des Auteurs plus anciens que Diplovatatius.

Cujaus. Le fils ſupprima l'*u* & ſe fit nommer *Cujas* ou même *de Cujas* ; ainſi que M. Terraſſon le prouve par des Lettres manuſcrites de ce Juriſconſulte. * Cujas étudia le Latin, le Grec, les Loix preſque ſans maître ; il n'eut ni protection, ni recommandation, & quand il ſe mit ſur les rangs pour obtenir une Chaire de Droit, on la lui refuſa, pour la donner à Etienne Forcadel qui avoit plus le talent de plaiſanter que celui de bien expliquer le Droit Romain. Ce refus irrita Cujas ; il quitta ſa patrie en diſant ces mots que tout le monde ſçait, *ingrata patria non habebis oſſa mea*. Toulouſe fit dans la ſuite des tentatives pour le regagner, mais ce Juriſconſulte, déja établi dans

* On voit auſſi cette ſignature dans le Teſtament imprimé de Cujas.

l'Univerſité de Bourges, répondit fiérement par un Billet : *S. P. Q. Tolosano Jacobus Cujacius S. P. D. Fruſtrà abſentem requiritis quem præſentem neglexiſtis.*

Ce fut donc à Bourges que Cujas exerça ſes talents, & qu'il répandit un éclat que perſonne depuis lui n'a pu égaler. Il s'éloigna une fois de cette Ville ; il alla remplir une chaire de droit à Valence, mais ce ne fut qu'une abſence de peu de durée, & Bourges revit dans ſes Ecoles ce Maître illuſtre que M. de Thou appelle le *Papinien de nos jours*. Il eſſuya toutefois des chagrins dans l'exercice de ſa profeſſion. Entouré d'Elèves qu'il attiroit de toutes les contrées de l'Europe, il piqua de jalouſie ſes Collègues Duaren, Doneau & d'autres qui eurent bien leur mérite, mais toujours très-inférieur à celui de Cujas. Ce

Professeur avoit d'ailleurs le talent de s'attacher les cœurs & les volontés ; il s'humanisoit tellement avec ses disciples, il prenoit tant de soin de leurs études, il cherchoit avec des empressements si marqués l'occasion de les obliger, qu'il étoit bien autant leur père que leur Maître. Dans ce siècle de la renaissance des Lettres, ces inclinations furent très-communes ; les Sçavans aimoient à communiquer leurs lumières à la Jeunesse ; & c'est ce qui étendit si rapidement les belles connoissances. A mesure que nous nous éloignons de cette époque fortunée, des sentimens si nobles & si dignes d'être perpétués s'altèrent, s'éteignent même, ou font place à des vuës mercénaires qui ne devroient jamais avoir lieu dans l'exercice des Sciences.

Cujas vivoit durant les guerres

res de Religion ; Bourges, comme les autres Villes, fut agitée de ces mouvements ; on ſoupçonna mal-à-propos la Catholicité de ce Juriſconſulte, on lui fit un crime d'avoir mérité l'eſtime d'Henri IV. nouvellement parvenu au Trône. C'étoient des tems déplorables, des objets perpétuels de douleur & de larmes. Cujas, en butte aux diſcours & aux entrepriſes d'un Peuple échauffé, ne put ſurvivre aux calamités publiques ; il mourut le 4. d'Octobre * 1590. dans la 68ᵉ année de ſon âge. M. de Thou (Jacques Auguſte) ſon diſciple fit pour lui une Inſcription tumulaire dont nous rapporterons ces deux vers qui ſont extrêmement beaux.

Vixit, quàm longo viguerunt tempore leges,
Legibus oppreſſis debuit ille mori.

---

* Notre Auteur dit le 25. Septembre.

Il faut ſe reſſouvenir que Cujas mourut au commencement du Regne d'Henri IV. & durant les fureurs de la Ligue.

Cujas fut marié deux fois & ne laiſſa, de ſa ſeconde Femme, qu'une fille nommée Suſanne ; » on lui reproche *dit* » *M. T.* d'avoir reçu trop gra- » cieuſement les Ecoliers de » ſon Pere. Mais il y a des » Auteurs qui ont penſé que ce » reproche étoit mal fondé, & » que ce qui y avoit donné lieu » étoit l'aſſiduité de Suſanne » Cujas à aſſiſter aux répéti- » tions particulières que ſon » Pere faiſoit chez lui à ſes » Ecoliers., auxquelles cette » fille, qui étoit elle-même très- » habile dans le Droit & dans

---

Il y a dans l'Epitaphe compoſée par Pierre Pithou *IV. Nonas Octobris.*

» les Lettres, propoſoit ſou-
» vent des difficultés. Quoiqu'il
» en ſoit, il eſt certain que
» Cujas faiſoit beaucoup de cas
» de ſa fille & qu'il en parle
» avec eſtime dans ſon Teſta-
» ment. »

Nous ne pouvons laiſſer ce morceau ſans y joindre quelques obſervations. 1°. Cujas ne contracta ſon ſecond Mariage qu'en 1586, avec Gabrielle Hervé, de laquelle il eut Suſanne en 1587. 2°. Cette fille ne devoit avoir que trois ans quand ſon Père mourut en 1590. Par conſéquent elle ne put ni étudier le Droit & les Lettres du vivant de Cujas, ni aſſiſter aux répétitions des Ecoliers, ni leur faire des difficultés. 3°. On lit ſimplement dans le Teſtament de Cujas que *le reſte de ſes biens ſera pour ſa fille* (*qui eſt ſa légitime*

héritière) juſqu'à ce qu'elle ſoit mariée. On n'y voit aucun témoignage d'eſtime particulière pour cette enfant. 4°. Il eſt incertain ſi Suſanne Cujas eut des rapports de Doctrine & d'explications de Droit avec les anciens Diſciples de ſon Père ; mais il ne paroît pas douteux que cette fille mena une vie très-libertine ; qu'elle cauſa beaucoup de chagrin aux deux Maris qu'elle épouſa * ſucceſſivement, & qu'elle mourut dans la miſère. La preuve de ces faits eſt ſurtout dans l'Ecrit de Catherinot intitulé *Vie de Mademoiſelle de Cujas.* Il cite une Epigramme d'Edmond Merille Juriſconſulte de Bourges,

* Jacques Auguſte de Thou s'empreſſa de la marier dès l'age de quinze ans, mais ſa vertu étoit dès-lors très-ſoupçonnée.

laquelle ne constate que trop les désordres de Susanne ; c'est de l'ouvrage de Catherinot que le Pere Niceron a tiré ce qu'il dit de la fille de Cujas. Nous ajouterions d'autres détails s'il ne falloit pas finir notre extrait.

En le finissant nous renouvellons les éloges que nous avons donnés si souvent & si sincèrement à cette Histoire de la Jurisprudence Romaine. C'est un Livre qui doit instruire les Elèves de Droit & occuper agréablement les Maîtres. Nous voudrions qu'il y en eût un semblable pour chacune des Sciences dont les hommes font profession. On sçauroit beaucoup mieux le Pays où l'on s'engage, & la route qu'on veut y faire ; au lieu que quand on commence par les Livres Didactiques du métier, on s'en-

nuye, on se dégoute, on retourne quelquefois sur ses pas, on se jette dans une autre carrière, ou bien l'on reste dans la même, sans se mettre en peine d'y faire des progrès.

ARTICLE CXV.

GUIDONIS FERRARII SOC. Jesu de rebus gestis Eugenii Principis à Sabaudiâ bello Pannonico, libri três &c. Hagæ in Batavis, Typis Petri de Hondt, anno 1749. 8°. pag. 72. *Les Campagnes du Prince Eugène de Savoye en Hongrie &c. par le P. Ferrari Jésuite &c.*

LEs trois Campagnes du Prince Eugène en Hongrie contre le Turc font la matière de ce petit Ouvrage ; chaque Campagne est le sujet d'un Livre, & est marquée par une victoire

éclatante. Le P. Ferrari Jésuite Italien, qui en est l'Auteur, avoit jetté le premier Livre sur le papier comme pour s'amuser, & pour s'essayer pendant ses études de Théologie ; un de ses amis, bon connoisseur, à qui il communiqua cet essai, en fut si content qu'il persuada au jeune Ecrivain d'y ajouter les deux Livres suivants ; il fit plus & lui joua un tour innocent ; car quand il vit l'ouvrage en état, il l'emprunta comme pour le lire, & trahissant la modestie de son ami & de son élève, il le mit au jour.

Ce n'est point par la nouveauté des choses que ce morceau d'histoire paroîtra recommandable ; les exploits du Prince Eugene sont trop récents & trop brillants pour être ignorés. Sans parler d'une multitude de Gazettes & de Relations, deux Au-

teurs l'un Italien, l'autre François, ont donné au Public, l'un ſes campagnes & l'autre ſa vie.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet Ouvrage, c'eſt le ſtyle, la narration, la Latinité exquiſe. Le Directeur de l'Académie *Degli Arcadi*, laquelle eſt à Rome ce qu'eſt l'Académie Françoiſe à Paris, M. Morei témoigne, dans ſon Approbation, qu'il a retrouvé dans cet Opuſcule le tour & le goût des Commentaires de Jules Céſar. Les deux Editeurs en portent même jugement, & c'eſt ce que ſentiront au premier coup d'œil ceux qui ont quelque commerce avec la belle Antiquité : cela même eſt un grand éloge. On ſçait l'eſtime que les Littérateurs anciens & modernes font des écrits du premier Empereur Romain ; la netteté, la préciſion, la nobleſſe, la pureté de la diction ;

ſurtout cette élégante ſimplicité de la narration qu'on croit pouvoir imiter ſans peine, juſqu'au moment où il faut mettre la main à la plume, en ont fait des modéles & des chef-d'œuvres en leur genre.

Le P. Ferrari l'a ſenti parfaitement; ſiéges, batailles, marches, campements, retranchements, partis, rencontres, fourages, &c. tout cela eſt écrit dans le vrai ſtyle des Commentaires dont il paroît s'être nourri; les expreſſions de l'ancienne Guerre, il les a adaptées à la nouvelle méthode avec intelligence, il épargne les ſentences & les réfléxions, auſſi bien que Céſar; & de même que le Conquérant des Gaules, ſans rien dire, ce ſemble, à ſon avantage, n'a pas laiſſé de travailler beaucoup pour ſa propre gloire, préciſément en racontant ce qui s'eſt

passé, ainsi sans prendre le ton de l'éloge, l'Historien du Prince Eugène a pleinement loué son héros, louange de toutes la plus flatteuse, quand ce sont les faits qui la donnent plus que les paroles.

Premier Livre, premiere Campagne en 1697. Mustapha II. Empereur des Turcs, avoit longtems menacé plusieurs Villes de la Hongrie. Mais voyant toutes ses mesures rompuës, il tente de passer en Transylvanie pour y prendre ses quartiers d'hyver. Le Prince Eugène pénètre son dessein, & malgré l'avance de son ennemi, il fait tant par une marche forcée à travers les bois & les marais, qu'il l'atteint à Zent, Bourgade sur le Titul, peu éloignée de Peter-Waradin. C'est là qu'il reçoit un Courrier avec une lettre de l'Empereur Léopold qui lui recommande de ne risquer rien.

Mais l'occasion étoit trop belle & le Général trop habile pour la manquer ; il voit les Turcs qui craignent : dès ce moment il les tient pour battus.

» C'est * dans ce camp formé » d'une triple enceinte, *dit no-* » *tre Auteur*, que les ennemis

* His se castris continebant hostes ad numerum ampliùs LX. M. qui si usi consilio progressi fuissent, ut nostros pro castris expectarent armati, Germanorum fortasse conatus fecisset irritos belli fortuna. Sed Mustapha nihil Eugenio infectum putans, qui itinera, loca, tempora, cæteraque vicisset industriâ, nulla adhibebat consilia, atque imperaverat uti se omni festinatione exercitus trans flumen reciperet, neve opperiretur hostem. Regis trepidatione totis est castris trepidatum. Eugenius propiùs accedendo Turcarum exploraverat munitiones : perturbatione eorum cognitâ ad suos redit, atque este, inquit, pristinæ virtutis memores, animumque præstate : habetis hostes terrore victos, intrà cancellos omnes conjectos.

» s'étoient renfermés au nom-
» bre de plus de 60 mille ; s'ils
» avoient pris le ſage parti de
» ſortir de leurs lignes, l'événe-
» ment pouvoit être douteux ;
» & la victoire diſputée. Mais
» depuis que Muſtapha s'étoit
» apperçu que nul obſtacle, ni des
» chemins ni des ſaiſons, ni de
» l'éloignement des lieux n'étoit
» capable d'arrêter Eugène ; il
» conſidéroit ce Prince comme
» un homme à qui rien n'étoit
» impoſſible, & n'écoutoit plus
» que ſa frayeur. Il avoit donné
» ordre à ſes troupes de paſſer
» le fleuve en toute diligence,
» ſans attendre l'Ennemi, & il
» avoit communiqué ſon épou-
» vante à toute l'armée. Eugène
» s'étant approché pour recon-
» noître leurs retranchements,
» n'eût pas de peine à remarquer
» la confuſion qui régnoit dans
» leur camp, & rejoignant auſſi-

» tôt les siens : Bon courage, » enfans, *leur dit-il* ; c'est ici » qu'il faut rappeller votre an- » cienne valeur, & montrer qui » vous êtes : déja la peur de vos » ennemis a commencé votre » victoire : les voilà pris com- » me dans un filet. »

Suit l'attaque des retranchements dont il n'y a que le premier qui fasse une vigoureuse résistance. En deux heures de tems l'affaire est concluë : vingt mille Turcs restés sur la place, & parmi eux l'Aga des Janissaires & le Grand Visir, dix mille noyés, trois mille prisonniers, drapeaux, canon, bagage presque tout entier au pouvoir des Chrétiens, tout cela forme une victoire d'autant plus complette qu'elle ne coute aux Impériaux que quatre cent trente hommes tués, & environ seize cens blessés. Mustapha confus & désespéré échap-

pe à peine, laiſſant aux vainqueurs ſes chariots chargés des mêmes fers dont il penſoit les enchaîner, & il dut pour cette fois, détromper les Turcs de la perſuaſion où ils ſont qu'une armée Ottomane n'eſt jamais battuë quand le Sultan la commande en perſonne.

La ſeconde campagne en 1716 n'eſt pas moins brillante. Les Vénitiens avoient coulé à fonds quelques Pirates portant bannière Turque;le Grand Viſir Ali, un de ces hommes qui font les néceſſaires, en prend occaſion d'aigrir ſon maître Achmet III., & le pouſſe à armer contre Veniſe. L'Empereur Charles VI. offre inutilement ſa médiation & ſe déclare enfin pour la République; les armées ſe rencontrent auprès de Peter-Waradin; d'abord l'inégalité du terrein donne de l'avantage aux Infidé-

les, & l'infanterie Impériale eſt aſſez mal menée ; mais trop tôt ſûrs de leur victoire, les Turcs ſe débandent & prêtent le flanc. Le Prince Eugène, attentif à tout, ſaiſit le moment, & la victoire dans ce même moment change de parti. Nous omettons les autres circonſtances ; il ſuffira de dire que le Viſir auteur de la guerre, brave ſoldat & mauvais Général, y périt avec plus de vingt mille des ſiens.

Le Comte de Bonneval, pour lors Officier général dans l'Armée Impériale, & dans la ſuite Bacha de Romelie & enfin de Caramanie, ſe diſtingua beaucoup en cette occaſion. Emporté dans la chaleur de la mêlée juſqu'auprès du camp ennemi, il fait ferme avec deux cens hommes qui l'avoient ſuivi : les Turcs ne pouvant l'entamer, font pleuvoir de loin une grêle

de traits & de mouſquetades. * Réduit enfin à vingt-cinq hommes, il s'élance au milieu des Janiſſaires, paſſe ſur le ventre à tout ce qui ſe préſente, & regagne l'armée des Chrétiens. Dans cette retraite il reçoit un coup de ſabre ſur la tête,

* ... Indignum putans ſuâ virtute, niſi hoſtes docuiſſet, quid invicti poſſent Germani, recipiendi ſui conſilium capit, cohortatuſque milites magno impetu per medios Prætorianos incredibili audaciâ irruptionem facit, & per omnium tela ſingulari animo ac fortunâ evadit ad Danubii ripam propiorem caſtris, reliquis ex tam parvulâ manu deſideratis decem; neque tamen magno ſine ſuo periculo. Nam cùm omnes unum peterent Bonevallium, ut vivum eum interfectumve tenerent, acinace in caput ictus repentè fermè exanimatus concidit; mox reſumpto ſtans ſpiritu, irâque incenſus, in Thracem, qui ſe vulneraverat gladio irruit, confoditque; & viam ferro patefaciens, per Barbaros, quò intenderat, pervenit.

qui le jette à terre : il se relève, fond sur le soldat qui l'avoit blessé, le perce & continuë sa route.

Temeswar fut le prix de cette victoire : quinze mille hommes de garnison défendoient la place, trente mille autres conduits par Mustapha Bacha de Belgrade viennent à son secours ; trois fois ils tentent de se faire un passage, & trois fois ils sont repoussés avec un grand carnage. Enfin après 44 jours de siége, cette importante place qui étoit Musulmane depuis 170 ans, redevient Chrétienne. Le bruit de ces heureux succès comble de joie toute la Chrétienté & Rome en particulier. Clément XI. alors Souverain Pontife, envoye au Prince Eugène l'épée & le chapeau bénis avec les cérémonies ordinaires, & son present est accompagné des Lettres les

plus obligeantes. On ſçait que les Papes n'accordent cette diſtinction qu'à ceux qui ont rendu à la Religion les plus ſignalés ſervices.

Dans la campagne précédente la victoire du Prince Eugène l'avoit conduit au ſiége & à la priſe de Temeſwar ; dans celle-ci, en 1717, le ſiège de Belgrade amène à ſon tour la victoire. Depuis longtems nulle armée Allemande n'avoit été ni ſi nombreuſe, ni ſi brillante. Elle étoit d'environ cent mille hommes bien aguerris & victorieux : & de toutes les parties de l'Europe, des Seigneurs & des Princes s'y étoient rendus pour apprendre la guerre ſous un ſi grand maître. A la tête de ces belles troupes, Eugène qui ſe croit en état de tout entreprendre, ſe préſente devant Belgrade, cette importante forteresſe, le boule-

vart des Etats Chrétiens, ſituée au confluent du Danube & de la Save. Il a triomphé de mille obſtacles qui en défendoient les approches, il la ſerre de près, & l'a déja réduite aux abois, quand un nouveau Grand Viſir Ali accourt avec deux cent mille hommes, y compris tous les Janiſſaires & les Spahis pour faire lever le ſiége. Par ce moyen, les Impériaux ſe trouvent enfermés de tous côtés, par deux grands fleuves, par une ville qui avoit vingt mille hommes de garniſon, & par cette armée épouvantable; toute l'Europe alors tremble pour Eugène, & l'Empereur lui-même eſt inquiet. Mais comme le Général Chrétien a pourvu à tout, il raſſure tout le monde, & inſpire à ſes troupes une confiance qui ſera juſtifiée par l'événement.

Le Viſir en effet voyant tou-

tes les avenues de la place exactement bouchées ſe réſout à l'attaque du Camp Impérial, & le fait battre avec furie pendant quelques jours, avant que d'en venir à un aſſaut; mais il eſt prévenu par le Prince Eugène qui prend lui-même la réſolution de ſortir ſur les Turcs. Si l'on en croit quelques relations, il ne dut ſa victoire qu'au brouillard épais qui déroba ſa marche aux ennemis; & c'eſt ce qui penſa le perdre, ſuivant notre Auteur. Un grand Corps de Cavalerie commandé par le Comte Palfi s'égara dans l'obſcurité, & prenant trop à droite laiſſa un grand vuide. Les Turcs en profitoient, & pouſſoient leur pointe, quand le brouillard s'étant diſſipé, permet au Prince de remédier au déſordre; il le fait ſitôt & ſi bien que le Turc pouſſé à ſon tour cherche un refuge dans ſes re-

tranchements ; mais c'eſt en vain, & ceux qui penſoient forcer le camp Autrichien ſe virent eux-mêmes forcés dans le leur.* Ils y laiſſérent dix-huit mille morts & un butin immenſe ; la reddition de Belgrade ne tarda pas, &, ſans parler du reſte, 665 pièces de canon trouvées en partie dans la Place & en partie dans le Camp Ottoman, feront juger de la grandeur de cette victoire.

* Ita mediâ acie reſtitutâ ... Imperator uſus ardore exercitûs, caſtra hoſtium ait, Germane, caſtra pete ; eſto ſol hic clariſſimus virtutis teſtis, pulcherrimam omnium Cæſari victoriam pari... Quâ re perturbati Barbari, cum Prætoriani ſuſtinere non poſſent, & maxima cædes fieret, effuſam omnibus partibus fugam faciunt, caſtra, arma, tentoria, obliti, ſalutis modò vitæque memores, cui vellent conſultum fugâ. Ita demùm in ſuis caſtris profligati ſunt Barbari, quo maximè tempore expugnare audebant Cæſariana.

Dans toutes ces dernières guerres les Turcs avoient été ſouvent battus par le Duc Charles de Lorraine, le Prince de Bade, les Comtes Caprara, Montecuculli &c. C'étoit au Prince Eugène qu'il étoit réſervé de leur porter les coups déciſifs. On pourroit demander ſi dans les récits du P. Ferrari, les avantages des Chrétiens ne ſont point groſſis, & leurs pertes diminuées. Mais outre qu'il s'accorde avec les Hiſtoriens du Prince Eugène, on ſe ſouvient de la conſternation des Turcs en 1717, des proceſſions lugubres qui ſe firent à Conſtantinople, & des vœux adreſſés à leur faux Prophète; mais ce qui fait ſentir la vérité mieux que tout le reſte, c'eſt le traité de Paſſarowits dont cette guerre fut ſuivie, & par lequel la Maiſon d'Autriche ſe maintint en poſſeſ-

ſion de Belgrade & d'une grande partie de la Servie, de toute la Hongrie, & du Bannat de Temeſwar. La preuve eſt démonſtrative pour ceux qui connoiſſent le génie des Turcs, la nation du monde qui céde le moins ſes conquêtes, & qui a pour maxime, que toute terre où leurs chevaux ont mis le pied eſt leur domaine propre dont ils ne doivent jamais ſe déſaiſir.

Nous devons ici rendre compte de deux lettres qui précédent l'élégant Ouvrage du Jéſuite Italien. La première eſt de M. Vonck, Sçavant de Nimégue, qui prend ſoin de faire réimprimer en Hollande pluſieurs ouvrages nés en Italie ; quelques Proteſtants échauffés lui font un crime de mettre en lumière les productions des Ecrivains d'une autre Communion, ſurtout des Jéſuites; il s'en plaint,

il s'en mocque avec raiſon, & ne les ménage guères. *Sciant*, dit-il, *Verveces illi hyperbolicam ipſorum ſapientiam quâ in tot ulnarum togâ elati ambulant, multò minoris veniſſe ſemper, & venire etiamnunc, quam tantorum nominum, quæ ipſi fruſtra arrodunt edentuli, inſanientiſſimum furorem*. C'eſt dommage qu'un homme qui a tant de belles connoiſſances, & qui paroît ſi juſte eſtimateur de la bonne Littérature, à force de recherches ſe ſoit fait un ſtyle tant ſoit-peu dur & tant ſoit peu obſcur.

La ſeconde lettre eſt d'un autre goût, c'eſt-à-dire qu'on y remarque plus d'aiſance, d'aménité, d'élégance; l'Auteur (le P. Jules Cordara) après une courte mention de la part qu'il a eue à l'édition du P. Ferrari, nous expoſe ſa peine ſur ce qu'on n'écrit plus tant en Latin, &

& surtout les François, *dit-il*, qui contents d'avoir mis leur Langue en honneur chez les Etrangers par tant d'Ouvrages polis, se sont bornés là. C'est ce que nous sentons aussi bien que lui. A l'exception des Pièces de Collège, nous n'avons guères depuis plusieurs années à opposer à tant de beaux Ouvrages Latins sortis d'Italie & d'ailleurs, que le magnifique Poëme du Cardinal de Polignac. Cependant la Langue Latine est cultivée, est aimée en France : nous sommes sûrs qu'une Histoire Latine écrite du style de M. de Thou, de Strada, de Mariana, ou de Maffée y seroit reçuë tout au mieux, si elle pouvoit parvenir jusqu'à voir le jour ; mais la difficulté seroit de trouver des Imprimeurs, parce que le débit ne seroit pas peut-être assez prompt.

Le P. Cordara s'étend ensuite sur les louanges du Prince Eugène ; nous n'y trouvons qu'une chose à reprendre : c'est qu'il fait de ce Prince un Italien ; nous le revendiquons à la France, où la branche de Savoie-Soissons étoit établie, & où ce grand homme a reçu le jour & sa premiere éducation : c'est un malheur pour sa patrie qu'il ait porté ses grands talens ailleurs ; mais il n'en est pas moins né François.

On nous annonce un grand Ouvrage Latin du même P. Cordara. S'il est écrit dans le goût de la Lettre au Cardinal Albani, nous osons lui répondre qu'il sera lû avec grand plaisir par tous les amateurs & les partisans du siécle d'Auguste.

ARTICLE CXVI.

MESURE DES TROIS premiers dégrés du Méridien, dans l'Hémisphére Austral, tirée des observations de l'Académie des Sciences, envoyés par le Roi sous l'Equateur, Par M. de la Condamine. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1751. Volume in-quarto de 266. pages, sans les Tables des Articles & des Matières.

Les éloges généraux & d'appareil qu'un Livre comme celui-ci peut mériter, & les critiques raisonnables dont le meilleur Livre peut être décemment accueilli, font assez souvent les deux tiers d'un extrait assorti. L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons ne veut point absolument de ces éloges. Tout ce

qui eſt de ſtyle en ce genre, ſeroit une critique pour lui. Le croiroit-on ? Une critique ſeroit un éloge, n'étant qu'une répétition de la cenſure rigoureuſe à laquelle il s'eſt ſoumis lui-même.

Voici donc l'autre tiers de l'extrait, c'eſt-à-dire, la ſimple indication des faits & des opérations. Tout eſt réellement d'opération & de fait dans cet ouvrage, les raiſonnemens-même.

Premier fait : Le Public ſçait à quelle occaſion & à quelle fin l'Académie, par l'ordre du Roi, & ſur la conceſſion du Roi d'Eſpagne, avoit député Meſſieurs Godin, Bouguer & de la Condamine au Pérou, pour comparer les premiers dégrés de latitude autour de l'Equateur, avec les dégrés qu'on a meſurés en France, & avec ceux que d'autres Académiciens meſuroient en même tems au Cercle Polaire, en vuë de découvrir par leur éga-

lité, ou inégalité respective, la figure Sphérique, Ellipsoïde, ou Sphéroïde, c'est-à-dire, ronde, allongée ou accourcie de la Terre.

Second fait : Deux choses, trois même garantissent au Roi & au Public la justesse & la fidélité de cette opération, qui a été portée jusqu'à mesurer au moins 3 dégrés 7 minutes d'un Méridien pris à l'Equateur. 1°. Le concours comme identique des 3 mesures prises, soit en particulier, soit en commun, par les trois Académiciens François, avec les deux Officiers Espagnols, forme le beau tout ensemble d'une opération, inaccessible à leurs critiques respectives.

2°. Réunis dans le concours assez merveilleux de leur communauté d'opération, ces Messieurs, justement frappés eux-mêmes de la perfection de leur ouvrage, font voir la plus raisonnable,

mais la plus vive émulation. Trop modeſtes, trop polis pour ſe diſputer la primeur du travail commun, rien ne démontre mieux le vrai de chaque choſe en particulier, & de toute la choſe en général, que de les voir y revendiquer avec un empreſſement raiſonnable leur partie propre, & ne diſputer, ſi c'eſt diſputer, que pour n'être pas les derniers, & pour maintenir la plus impartiale égalité, entre Collégues plûtôt qu'entre rivaux.

3°. Juſqu'à Meſſieurs les Officiers Eſpagnols qui avoient accédé au travail en compenſation du bénéfice du terrain Régnicole, en perſonnes intelligentes il eſt vrai, ont voulu s'y donner la primauté de l'Édition, uniquement, croyons-nous, pour n'y avoir pas la derniere place, & toujours en vuë de ſe maintenir dans une ſorte d'égalité de travail & de ſuccès, par uneému-

lation plus nationale encore qu'Académique. Comme l'opération s'eſt faite aux yeux de toute l'Europe ſçavante, ſur le grand théâtre d'un monde toujours nouveau, toujours prêt à renaître à notre admiration ; chaque Acteur a pu dire avec Alexandre : *ô Athéniens, voilà ce que je ſouffre, & ce que je fais pour mériter vos ſuffrages au bout de l'univers.*

Meſure Géométrique.

La nature des choſes a partagé l'opération en deux, l'une Géographique, l'autre Aſtronomique. La première s'eſt faite localement ſur le terrein-même, en meſurant une longueur Nord & Sud de près de 80 lieuës. La difficulté de la choſe fait tout le grand de ce travail. Elle eſt double cette difficulté, l'inégalité du terrein étant double. Car il n'eſt

pas queſtiond'imaginer une belle plaine par tout applatie , ou uniformément convexe , ou en ſimple pante , ni même allignée & dirigée en droiture Méridienne du Sud au Nord.

A chaque pas ce double allignement du Méridien & de l'Horizon a manqué. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe pas exécuter de pareilles meſures ſur une mer bien pacifique de fait comme de nom. Les inégalités de la terre ſont au moins conſtantes & tranquilles. Il eſt même arrivé deux fois à la Géographie Aſtronomique,d'avoir un terrein nivelé par la nature-même entout ſens pour une pareille exécution ; la première fois,lorſque le Calife Almamoun meſura un dégré dans la belle plaine de *Sennaar* : la ſeconde , lorſqu'il y a peu d'années , ceux qui nous ont donné les belles Cartes de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe meſurerent 6

dégrés dans les déserts sabloneux de *Tçiçicar*. Mais *labore & patientiâ* d'habiles gens viennent à bout de tout.

Tout se réduit à mesurer des triangles. Mais il faut les faire, & un peu & beaucoup en l'air: & leur nombre que M. de la Condamine compte de 33, de 36 même, sans parler de mille autres triangles perdus ou occultes, de tentative ou d'échafaudage, porte les difficultés à l'extrême. Tous ces Triangles consécutifs devroient être enchaînés par une Base commune, assise sur le terrein. Ils le devroient, ils le doivent même: mais c'est à l'art de les y ramener. Car naturellement le terrein s'y refuse par ses inégalités de toute espèce: & tout est ici artificiel, & d'un art infiniment délicat & épineux.

On comprend assez que les Bases ont dû d'abord se prendre

par échellons ; ce qui ſe pratique aiſément en petit dans un terrein de quelques centaines de toiſes d'étenduë, & devient preſque impratiquable dans une étenduë immenſe de pluſieurs milliers de toiſes, & de près de 100 lieues : encore même les échellons ont dû être ici équivalemment doubles ; en latitude pour ratraper le niveau de l'Horizon, & en longitude en quelque ſorte pour tout ramener au plan d'un même Méridien.

Non-ſeulement l'arpentage vulgaire ne connoît point ces difficultés, dès qu'il ne les connoît qu'en petit, & dans des terreins peu étendus ; mais la facilité qu'il a, ou qu'il ſe donne, de les réduire à des calculs, ou enfin à des meſures groſſiérement approchées du vrai, le met hors de portée d'apprécier des opérations, que leur grandeur énorme ne diſpenſe d'aucune rigueur,

d'aucune finesse Geographico-Astronomique.

Et comme ces Triangles d'ordonnance sont très-mal assis d'eux-mêmes sur une base commune ou enchaînée, à laquelle un si grand terrein se refuse en total; & comme à chaque échellon, non seulement ils ont tous une pointe en l'air, mais souvent deux, souvent même les trois; il n'y a point ici de point angulaire, qui ne devienne, ou n'ait besoin d'un signal, dont la constitution aggrave & réaggrave les travaux de la moindre opération.

Or ce ne sont là encore que les difficultés générales d'un grand terrein quelconque. Les neiges & les feux, les glaces & les embrasemens qui regnent sur ces respectables montagnes du Pérou, des plus hautes sans doute de l'univers, font comme disparoître la difficulté

commune des pantes, des eſcarpemens des roches, des ravins, des précipices qui hériſſent en grand tout ce pays, pays le plus délicieux du monde dans ſes bas fonds & ſes Terre-pleins; pays le plus affreux, le moins acceſſible dans les eſpèces de forts & de remparts, dont la nature l'a armé des deux côtés, Eſt Oueſt courant Nord & Sud avec mille ſortes d'inflexions & d'inégalités.

Il ne faut pas demander ſi tous ces ſignaux & points angulaires, établis & rétablis ſur ces remparts & ces forts, avec des ſoins & des travaux infinis, ont été meſurés & remeſurés avec le plus grand ſcrupule d'œil & de calcul, de tête & de main, par tous & par chacun des Académiciens coopérateurs. M. de la Condamine, en ſpécifiant ſes propres meſures, les enchaîne, ou les met à portée d'être enchaînées avec celles de ſes Collégues, aux-

quels il applaudit toujours.

Les corrections faites aux angles observés, sont de la même justesse personnelle & de la même impartialité de sa part. Le défaut de Parallélisme dans la Lunette, l'erreur des divisions, l'excentricité du quart de cercle observateur, tout est recherché, corrigé ; les corrections même des angles réduits à l'équation de 180 dégrés qu'ils doivent former trois à trois dans l'enceinte d'un même Triangle. Car c'est la dernière pierre de touche de la mesure des angles en détail.

Ce n'est pas à nous de passer ce trait. Un des grands embarras de ces Messieurs étoit, après celui de la position des signaux, d'empêcher les Indiens du pays de les abattre de malice, ou de les enlever s'ils étoient de bois. Après plusieurs vols pareils, M. de la Condamine s'a-

viſa d'ériger une Croix pour ſervir de ſignal. *Pietas ad omnia utilis.* Cinq ans après les Indiens adoroient encore cette Croix ſans y toucher. Que les eſprits forts imaginent un moyen plus approprié au but, eux qui veulent forcer la nature, & ſouvent ſon ſecret, ſans l'intervention de ſon unique Auteur !

M. de la Condamine explique en détail les Colonnes de ſa grande Table de la Méridienne de Quito. Ces Colonnes au nombre de 12 ſuppléent à bien des diſcours, & préſentent l'opération même aux intelligents. La première préſente la forme même de chaque Triangle à part, avec les lettres locales de leur enchaînement reſpectif. La ſeconde Colonne explique ces Lettres par le nom des lieux mêmes. La 3[e] meſure les angles. La 4[e]. en donne l'équation en excès ou en défaut à 180 dégrés. La 5[e]. la longueur

des côtés opposés. La 6e. les angles de hauteur, ou de dépression apparente, observés. La 7e. les hauteurs & abaissemens respectifs des signaux. La 8e. les angles de position, réduits à l'Horizon. La 9e. la longueur des côtés horizontaux, réduits au niveau de Carabourou. La 10e. la direction des côtés des Triangles par rapport à la Méridienne. La 11e. la distance entre les paralleles des signaux. La 12e. enfin la distance entre leurs Méridiens.

Si nous avions à nous permettre des éloges personnels à notre Auteur, cette Table nous en arracheroit. Sans éloge, & pour la caractériser un peu plus, nous dirons qu'elle seule fait bien sentir la difficulté, l'ordre & la perfection des procédés coacadémiques; d'autant plus que chacun de ces procédés pourroit fonder une pareille liste de pro-

cédés subalternes à ceux-là, tendant au complément de l'exactitude, poussée aussi loin qu'elle peut aller. Éloge aux yeux du vulgaire, ce n'est ici qu'un fait pour les Connoisseurs.

Carabourou est le poste le plus bas des signaux, quoique élevé de 1226 toises, c'est-à-dire, d'une bonne demi-lieuë au-dessus de la mer. Or à ce poste de Carabourou, la Méridienne géométriquement mesurée s'est trouvée, toute réduction faite, de 176950. toises.

Mesure Astronomique.

Jusques-là ce n'est que l'appréciation absolue de ce terrein, sans qu'on puisse apprécier par son seul moyen la valeur du Méridien entier de Carabourou, ni d'aucun autre faisant le tour de la Terre par les Poles, à une distance centrale pareille. Com-

me la meſure abſolue de ce contour eſt impoſſible, par l'impoſſibilité même de le ſuivre la meſure à la main, il n'y a que le Ciel, qui nous faiſant connoître ſa correſpondance avec cette partie meſurée, & avec ſon contour abſolu de 360 dégrés, puiſſe nous déterminer le rapport de cette meſure à celle de la Terre entière.

La raiſon toute ſimple, pourquoi on peut meſurer le Ciel tout entier, & chaque partie relative du Ciel, eſt que de par-tout on peut découvrir la moitié juſte du Ciel, en montant s'il le faut ſur les montagnes prochaines, & par conſéquent le rapport d'une partie céleſte quelconque meſurée en dégrés avec cette moitié & avec le tout. On ne peut en un mot meſurer la terre en elle-même, parce qu'on ne peut la parcourir. Or

on peut parcourir le Ciel des yeux au moins ; ce qui suffit pour mesurer par angles avec un quart ou demi-cercle ouvert, plus ou moins, selon l'allignement des yeux.

On mesureroit bien de même la Terre si l'on étoit au centre, & qu'elle fut transparente assez & point trop : car il faudroit la voir, sa surface du moins. Enfin on a trouvé par la voye Astronomique que les 176950 toises topiquement mesurées au Pérou, répondent juste à 3 dégrés 7. minutes & 1 seconde du Ciel; ce qui tout de suite a donné tant de toises par seconde, 60 fois autant par minute, & 60 fois encore autant par dégré. C'est de cette seconde opération que nous parlons désormais.

Pour bien entendre, car nous ne visons qu'à cela, cette correspondance d'opérations & de mesures Géographico-Astrono-

miques, il faut concevoir du centre de la terre deux rayons partant pour aboutir aux deux extrémités Nord & Sud du terrein mesuré, & allant se terminer aux deux points du Ciel, verticaux à ces points de la Terre. Car l'Arc céleste compris étant la vraie mesure des dégrés & minutes interceptés par l'angle des deux lignes verticales, il est clair qu'en mesurant l'amplitude de cet Arc, on a l'amplitude respective du terrein mesuré.

Or ces mêmes rayons extrêmes, dont l'angle au centre détermine l'amplitude des deux Arcs, indiquent l'opération Astronomique qui convient ici, & qui ne peut consister que dans la fixation de leurs deux points extrêmes par l'observation d'une Étoile la plus voisine de ces Zéniths ou du Zénith moyen.

Les Étoiles sont fixes : le sim-

ple à plomb des deux points extrêmes de l'Arc mesuré, en fixe le Zénith. Il n'y a donc plus qu'à mesurer la distance de ce Zénith à cette Étoile. Les deux distances ajoutées, ou même leur différence, si l'Étoile n'étoit pas entre les deux Zéniths ou les deux rayons, les deux à plomb, donnent l'amplitude cherchée.

Mais il n'y a de facilité dans tout cela, que celle de le dire ainsi en général. Il s'agit de la difficulté pratique de l'opération effective : on en jugera par la simple énumération des précautions & opérations détaillées que nous allons indiquer. L'Auteur rend compte de tout, & 1°. du Secteur qu'on avoit apporté de France pour cet effet, & des changemens qu'il fallut y faire pour l'ajuster aux nouvelles observations qu'on méditoit.

Quand on a tout en général

pour ces ſortes d'affaires délicates & compliquées, c'eſt qu'on n'a encore rien de cent choſes qu'il faut pour uſer de celles qu'on a. Il fallut donc 2°. choiſir un emplacement, un Obſervatoire à Tarqui, extrêmité auſtrale de la Méridienne. 3°. Il fallut préparer le Micromêtre & bien des détails relatifs. 4°. Il s'agit enſuite de l'Arc tracé ſur le Secteur, de trouver même une manière d'obſerver la diſtance d'une Etoile au Zénith ſans le ſecours des diviſions ordinaires. Cette Etoile fut l'*Epſilon d'Orion.* 5°. On fait enſuite l'énumération des différentes obſervations priſes dans la Province de Quito. 6°. On détaille les premières obſervations faites à Tarqui, extrêmité auſtrale de la Méridienne, en 1739 & 1740.

On rapporte 7°. une Table de ces obſervations de l'Etoile en

Novembre 1751.

queſtion. 8°. Les différentes cauſes qui peuvent nuire à la juſteſſe, par exemple, le froid & le chaud qui reſſerrent ou dilatent les Métaux mêmes. 9°. Les effets de la flexion de l'inſtrument dans le Plan du Limbe. 10°. La flexion du rayon dans le Plan même perpendiculaire à celui de l'inſtrument, & l'altération du Parallélisme de la Lunette à ce même Plan.

Sur l'indication de ces 10. articles, on peut juger des autres au nombre en tout de 30, pour la meſure ſeule Aſtronomique de l'amplitude déterminée. *Cotcheſqui* étoit l'autre extrêmité Nord de cette amplitude. Au 19. article, l'Auteur dit des choſes particulières & curieuſes ſur la Parallaxe des fils au foyer de la Lunette ; faiſant voir qu'elle eſt différente, non ſeulement pour divers Obſervateurs, mais variable en divers tems. Faudra,

t'il donc que la justesse d'une observation dépende de la diverse température des yeux & peut-être de l'esprit, de l'imagination & de tous les sens, organes & fibres d'un même Observateur en divers momens ?

Il est certain que l'art d'observer a été, par ces trois Messieurs, porté à une grande finesse, & qu'on doit d'autant plus prendre de confiance à leurs observations qu'ils y ont reconnu de plus grandes sources d'erreurs. On ne corrige les erreurs qu'à mesure qu'on les connoit mieux.

Mesure Geographico-Astronomique.

C'est au 24e. article que l'Auteur nous donne 3°. 7′ 1″ pour la correspondance de l'Arc céleste à la mesure terrestre de 176950 toises. Il trouve 56779

toiſes, ou quelqu'une de plus, par degré au niveau de Carabourou, & une vingtaine de moins en le réduiſant au niveau de la mer. Encore M. de la Condamine ne s'en tient-il pas là, & au 25^e^ article, il recherche de nouvelles poſſibilités d'erreurs dans cette valeur du degré du Méridien. Il convient lui même que c'eſt par des *ſuppoſitions forcées* qu'il tâche dans tout cet article à ſe ſurprendre lui-même en défaut d'un nombre de toiſes, après tout fort petit & de nulle conſidération.

De la Figure de la Terre.

L'article 26. vient à ce qui regarde l'inégalité des degrés du Méridien, & à ce qui en réſulte quant à la figure de la Terre ; ſphérique ſelon les Anciens, ellipſoïde ou allongée ſuivant d'autres

d'autres Modernes, mais sphéroïde & accourcie suivant M. de la Condamine & ses Coobservateurs soit au Pérou, soit même en Lapponie. Cela se décide par les 300 toises dont le degré s'est trouvé au Pérou plus petit que celui de France, & les 3 à 400 toises de celui-ci sur celui de Lapponie; ce qui fait 6 à 700 toises de différence entre le degré du Pérou à l'Equateur, & le degré au cercle polaire: quantité que ces Messieurs croyent impossible d'attribuer aux erreurs sécrettes d'observation.

L'article 27 traite des différentes mesures du degré du Méridien en France, & démontre une erreur déja reconnue dans la mesure du degré de M. Picard. M. de la Condamine observe surtout la singularité qui rend la mesure de M. Picard assez juste

moyennant quelques sortes d'erreurs de compensation qui la ramene à des mesures plus justes en elles-mêmes par l'exclusion de toutes sortes de pareilles erreurs.

Le 28^{e}. article compare la mesure de l'amplitude de l'Arc du méridien, entre Paris & Amiens, par M. Picard, à celle du même Arc, nouvellement mesuré en 1740. C'est ici que l'Auteur prouve ce qu'il vient de dire de l'erreur de M. Picard, qu'il excuse par l'imperfection de son Secteur, comparé à celui de Graham, qui a servi aux nouvelles observations, & par le manque des nouvelles Equations de l'aberration de la Lune, &c.

A la suite de la même erreur, M. de la Condamine au 29^{e}. article, examine la Base de M. Picard, & sa mesure géodésique de la distance de Paris à Amiens.

Il y a une Analyse infinie dans cet article, & l'Auteur y apprécie jusqu'aux plus petites parties dont une Perche un peu desséchée peut s'accourcir par le serrement d'une vis, qui comprime la tête de cette Perche contre la queuë d'une autre Perche.

Le 30^e. & dernier article traite des divers rapports des Axes d'un Sphéroïde, tirés de la comparaison des divers dégrés mesurés. Cette comparaison est suivie d'une conclusion qui nous paroît mériter de l'attention. Voilà les paroles finales de l'Auteur.

» Contentons-nous aujourd'hui de croire que la Terre
» a une moindre courbure vers
» les Poles, puisque le raisonnement & toutes les mesures
» actuelles concourent jusqu'ici
» à le prouver. Mais laissons au
» tems à décider de l'uniformité

» de cette courbure, & de la
» quantité.

ARTICLE CXVII.

PREUVES DE LA RELIgion de JESUS-CHRIST, contre les Spinoſiſtes & les Déiſtes; Par M. le F. Tomes I. & II. in-12. A Paris, chez la Veuve Etienne, & Jean Hériſſant, ruë S. Jacques. M. DCC. LI.

LEs Livres de Moïſe ont été reconnus vrais; c'eſt-à-dire, écrits par un homme qui n'a pû, ni voulu tromper: mais ce n'eſt pas aſſez; il faut reconnoître encore que ces Livres ſont divins; & l'on s'en convaincra aiſément, ſi l'on conſidère que la miſſion de Moïſe eſt divine; car cette miſſion ſuppoſée telle, on conçoit que Moïſe ſera un homme inſpiré de Dieu dans

tout ce qui intéresse sa mission, & que, s'il écrit des Livres pour annoncer & consigner les objets de sa mission, ces livres seront avoués de Dieu, autorisés de Dieu, en un mot des Livres divins. Il est donc uniquement question de prouver la mission divine de Moïse, & c'est à quoi notre Auteur s'attache.

La route qu'il prend est la plus sûre & la plus fréquentée; celle des miracles. Elle est aussi la plus facile, quand on sçait y entrer comme il faut; mais il n'est pas rare de trouver des Théologiens qui manquent le point juste, se gênent, s'embarrassent, se mettent hors d'état de résoudre certaines difficultés. L'Auteur de ce bon Ouvrage est un de ceux qui posent, en cette matière, les meilleurs principes. Il prouve fort bien que Dieu étant l'Auteur des Loix de la na-

ture, il peut déroger à ces Loix; qu'ainsi les miracles sont possibles; que sans connoître toutes les Loix de la nature on peut s'assurer, par la voie toute simple de la raison & de l'expérience, que certains effets, la résurrection d'un mort, par exemple, la guérison subite d'un aveugle né, &c. sont des événemens hors du cours ordinaire de la nature; des opérations supérieures à toutes les forces humaines.

Mais cela ne suffit pas, & l'Auteur demande une autre condition pour donner la qualité de vrais miracles à ces effets, quelque merveilleux qu'on les suppose; car il pourroit arriver que des Agens plus puissans que l'homme, quoique inférieurs à Dieu, influeroient dans ces opérations, les dirigeroient, les consommeroient; & quiconque se décideroit sur ces preuves équivoques, ne pourroit éviter

l'erreur ni la séduction, du moins il ne l'éviteroit pas toujours. Il faut donc, suivant l'Auteur, établir un caractère propre & distinctif pour les vrais miracles, pour les miracles divins, pour les miracles destinés à faire preuve. Et ce caractère, c'est qu'on les opére *au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre*. Quand cette condition essentielle concourt avec le prodige, c'est-à-dire, avec un effet qui déroge évidemment aux Loix connues de la nature, tel, par exemple, qu'est la résurrection d'un mort, ou la guérison subite d'un aveugle né ; alors c'est Dieu qui parle, qui énonce ses volontés, qui autorise la mission de celui qui publie cette merveille ; alors aussi, il est impossible que la doctrine qui se trouve appuyée de ce témoignage, soit fausse ou illusoire.

Et ceci est fondé sur l'idée très-claire d'un Dieu infiniment vrai qui ne peut, ni se tromper, ni tromper les hommes; d'un Dieu infiniment saint, *qui ne peut déployer sa puissance pour rendre son Nom témoin d'un mensonge*; d'un Dieu infiniment sage, *qui ne peut se ravir le moyen extérieur le plus capable de convaincre sur le champ un homme droit & raisonnable, & de lui faire discerner le vrai d'avec le faux.*

Tel est l'abrégé de ce que pense notre Auteur sur les miracles en général; il applique ensuite ces principes aux miracles de Moïse, qu'il démontre avoir eu les deux conditions énoncées ci-dessus; la vérité de fait: c'étoient de véritables violations des Loix connues de la nature; la vérité de droit; ou, si l'on veut, de preuve & de témoignage: c'étoient des opérations faites au nom du Dieu Créateur,

Les détails se remplissent par les Textes de l'Ecriture, & les grandes conséquences se tirent après cela très-aisément : *donc la mission de Moïse est divine ; donc il doit être écouté avec soumission ; donc il faut le croire dans tout ce qu'il nous enseigne de la nature de Dieu, des devoirs de l'homme envers Dieu, de la création ; de la chûte du premier homme, de la promesse d'un Libérateur.* C'est ce qu'on développe dans l'étendue de deux chapitres qui méritent toute l'attention des Lecteurs.

Il y a, sur la création, un mot qui ne sera pas avoué de certains Métaphysiciens. L'Auteur prétend qu'il est impossible qu'une chose créée soit éternelle, & sa raison est, qu'une chose créée étant sortie du néant, il faut qu'elle ait commencé d'être, au lieu que ce qui est éternel est toujours sans commencement. Or les

Philoſophes dont nous parlons; gens Orthodoxes & du ſentiment même de S. Thomas, diſent qu'une choſe créée eſt véritablement ſortie du néant, en ce ſens qu'elle a eu beſoin d'une cauſe & d'un Auteur pour exiſter; mais qu'il ne s'enſuit pas qu'elle doive avoir commencé d'être, ni qu'il ſoit néceſſaire d'admettre un tems qui ait précédé ſon exiſtence; & ils expliquent ceci par l'exemple de notre conſervation, qui dans chaque moment eſt une création, laquelle ne ſuppoſe pourtant pas la non-exiſtence dans le moment qui a précédé. On peut voir ſur cela les Ecrivains de Métaphyſique; ils concluent, ce ſemble, avec aſſez de raiſon, qu'il n'y a que la révélation qui nous apprenne avec certitude que le monde n'a pas été créé de toute éternité.

Ajoûterons-nous une réfléxion ſur la doctrine des miracles?

L'Auteur ne demande que deux conditions, la vérité du fait miraculeux, & la vérité du témoignage, laquelle se consomme par l'invocation du vrai Dieu. Or il semble qu'il seroit bien d'éxiger aussi que la doctrine qu'on veut établir par des miracles, fût préalablement reconnue pour bonne, c'est-à-dire, telle en elle-même qu'on n'y vît aucune opposition, soit avec la Loi naturelle, soit avec la Loi positive divine, s'il en étoit quelqu'une antérieurement révélée. Cette condition a l'avantage de fermer tout d'un coup la bouche aux hérétiques qui prétendroient établir par des miracles une doctrine contraire à celle de l'Evangile, ou aux enseignemens de l'Eglise; car sans examiner si leurs opérations seroient l'effet de l'illusion, ou de la puissance de l'enfer, sans avoir égard

aux invocations qu'ils feroient du vrai Dieu ; il suffiroit de les voir en contradiction avec Jesus-Christ, ou avec son Eglise ; pour juger qu'ils ne mériteroient que du mépris ; au contraire, si l'on supprimoit cette importante condition, il seroit difficile d'éviter l'erreur, l'embarras du moins ; car il semble que l'idée de Dieu ne nous apprendroit point, dans ces circonstances, à rejetter comme des prêstiges, les merveilles qu'on nous montreroit. Dieu auroit assez fait pour la conservation de notre foi, en nous donnant son Evangile & les instructions de son Eglise : si nous négligions de recourir à ce principe, quelle seroit notre ressource ? & si nous nous laissions séduire, quelle excuse pourrions-nous alléguer ? Ce n'est donc pas sans raison que, pour établir le caractère distinctif des vrais miracles, nous

croirions devoir exiger trois choses. 1°. La violation des Loix connues de la nature. 2°. L'invocation du vrai Dieu. 3°. La bonté de la Doctrine, c'est-à-dire, sa conformité avec la Loi naturelle, & avec la Loi divine positive qui auroit été révélée dans un tems plus ancien.

On voit ce que fait ici *la Loi naturelle*, & combien il seroit facile de montrer aussi l'importance de cette partie de la condition. Si quelque Thaumaturge prétendu venoit annoncer une Doctrine contraire aux principes de cette Loi primordiale, gravée dans nos cœurs, & destinée à porter la lumière sur nos actions, il faudroit le réprouver, & traiter ses prodiges de fables & de mensonges; mais reprenons l'Ouvrage de notre sçavant Auteur.

La mission divine de Moïse est

encore prouvée par les Prophéties de ce Législateur : autre témoignage qui ressemble à celui des miracles, en ce que les vraies Prophéties ne peuvent être que de Dieu. Comme l'Auteur est très-méthodique, il applique ici les régles déja établies pour les miracles. Il observe que Dieu connoit l'avenir, qu'il peut le révéler avec certitude, que pour des raisons à lui connues, il peut le révéler aux esprits inférieurs, fussent-ils même ennemis de l'homme; que, pour distinguer si une Prophétie est véritablement de Dieu, & non d'un esprit séducteur, il faut examiner deux choses, si l'évènement la vérifie, & si elle a été faite au nom de Dieu. *Un homme prédit l'avenir au Nom de Dieu, l'évènement répond à la prédiction; je ne puis me refuser à l'autorité de cet homme, il est évident que Dieu parle par sa bouche.*

L'abrégé des Prophéties contenues dans le Pentateuque, & le coup d'œil général des Loix de Moïse arrêtent un moment l'Auteur : il passe de-là à quelques réflexions sur les Loix qui regardent la distinction des viandes, les purifications & les sacrifices; sur les promesses & les menaces temporelles; sur le privilège du Peuple Juif, d'être le dépositaire de la révélation ; sur le délai de l'accomplissement de la promesse d'un Libérateur.

Les deux derniers articles forment deux questions. 1°. Le dépôt de la révélation est confié à la Nation Juive, c'est-à-dire, que la lumière luit pour ce Peuple, tandis que le reste de la terre est enséveli dans les ténèbres ; n'y a-t-il rien de choquant dans un tel privilège ? L'Auteur répond que l'idée du Créateur & des devoirs essentiels n'a été re-

fusée à aucun Peuple ; que la promesse d'un Libérateur fut adressée à tous en la personne d'Adam ; que ses descendans la transmirent à leur postérité, & que ce fut la faute des générations plus éloignées, si elles la laissèrent s'altérer ou s'éteindre ; que d'ailleurs, la Nation Juive n'eut aucune défense de communiquer aux Nations le dépôt de ses lumières ; qu'elle le communiqua quelquefois, & que le malheur des Gentils fut de corrompre la vérité par le mèlange des fables. A tout ceci on ajoûte un mot pour relever la grandeur & la gratuité du bienfait : *La révélation est une grace de pure bonté ; notre corruption nous rend indignes de posséder Dieu, & nous ôte tout droit à ses faveurs. S'il s'étoit donc révélé au Peuple Juif à l'exclusion des autres Peuples, ce discernement, au-lieu de nous révolter, devroit nous rendre*

plus respectable la révélation qui enseigne la corruption de l'homme.

Ce sont-là de grandes vérités, qui n'empêchent point que, dans l'état présent des choses, & vû la promesse faite à tous d'un Libérateur, Dieu n'ait voulu, & ne veuille accorder ses faveurs à tous, quelque indignes qu'ils en soient. C'est le dernier résultat de l'Auteur qui dit fort bien : » *Envierons-nous le bonheur du » Peuple Juif, dépositaire de la » révélation ? Il ne dépend que de » nous d'y être associés. Refuse- » rons-nous d'y participer, parce » qu'il plû à tant de nations de le » mépriser ?*

On demande, en second lieu, pourquoi le Messie, promis à tous, est différé si longtems ? Et l'Auteur répond d'abord par ce qu'on appelle *rétorsion d'argument.* » Pourquoi le monde » n'est-il créé que depuis un

» certain nombre de ſiècles ?
» Il auroit pû l'être des milliards
» de ſiècles plûtôt. Dieu eſt ſa-
» ge. Sa ſageſſe n'eſt pas moins
» au-deſſus de notre intelligen-
» ce, que ſon Etre au-deſſus du
» nôtre. Le monde, le commen-
» cement de ſa durée, ſont des
» œuvres de cette ſageſſe infinie.
» Concevons la même choſe de
» la promeſſe du Libérateur,
» & du terme de ſon avène-
» ment. »

Viennent enſuite les raiſons directes; la conſidération de l'indignité des hommes, le prix ineſtimable du bienfait, les avantages de l'attente & du délai, enfin cette bonne réflexion qui exclut toute curioſité. » Je dois
» peu m'inquièter ſi la promeſſe
» du Libérateur a été connue ou
» inconnue à tous les hommes,
» ni pourquoi l'exécution de cet-
» te promeſſe a été retardée.
» Mon grand & unique intérêt

» eſt de m'aſſurer s'il y a eu une
» telle promeſſe, & ſi elle eſt ac-
» complie : & mon unique ſoin
» doit être d'en profiter. »

Un cinquiéme chapitre termine cette ſeconde partie du premier tome ; & l'on y fait obſerver qu'il eſt impoſſible d'avoir des Monuments contraires à l'hiſtoire écrite par Moïſe ; que les prodiges qu'il raconte ont des caractères qui en ſuppoſent la réalité ; que les vérités qu'il annonce ſont bien ſupérieures, pour le fond & pour la manière de les annoncer, aux opinions des anciens Philoſophes. Ceci forme un parallèle qui eſt fort beau. Tous les Sages de l'Antiquité paroiſſent devant Moïſe ; & que ſont-ils en ſa préſence, ſinon deshommes pleins d'hypothèſes, de doutes, d'incertitudes, de ſubtilités, de fantaiſies ? On lira tout ce morceau avec

beaucoup de plaisir ; nous sommes fâchés que l'abondance des autres objets nous empêche de le considérer autant qu'il seroit nécessaire. Passons au 2^e^. tome qui est le 3^e^. volume, & la 3^e^. partie de cet Ouvrage. On y place quatre sections : dans la première, on examine les Prophéties qui regardent le Messie ; dans la seconde on s'assure de la vérité des Livres du Nouveau Testament ; dans la 3^e^. on justifie l'accomplissement des Prophéties, par la comparaison de l'histoire de Jesus-Christ avec le récit des Prophétes ; dans la 4^e^. on démontre la Divinité de Jesus-Christ par ses miracles, par ses Prophéties, par ses promesses, &c. Il y auroit, même pour un extrait, cent choses à recueillir de cette Doctrine immense.

On voit, dans la première section, les Prophéties de Jacob, de Daniel, d'Aggée, de Michée,

d'Isaïe chap. 7. & 53, de Zacharie, de Malachie, &c. On y reconnoit les Textes qui annoncent la conversion des Gentils & l'aveuglement des Juifs ; on sent toute la force du raisonnement que l'Auteur développe en faveur de ces prédictions. » C'est » une suite d'hommes durant » 4000 ans, qui constamment & » sans variation, viennent l'un » après l'autre prédire l'avènement du Messie. C'est un Peu» ple entier qui l'annonce, & » qui subsiste pendant 4000 ans, » pour rendre en corps témoignage des assurances qu'il en » a Que peut-on opposer à ce » témoignage? Soupçonnerai-je » que ces Prophéties si vantées » sont le fruit de l'imposture, & » qu'elles ont été ajustées à l'é» vènement? Mon soupçon ne » peut se soutenir. Quel seroit » l'imposteur & le faussaire? Le

» Gentil ? Mais le Juif eſt le por-
» teur des Prophéties ; il en tire
» toute ſa gloire ; il les conſerve
» avec un zèle inébranlable : ne
» ſe feroit-il pas élevé contre la
» fauſſeté & contre l'impoſture ?
» Auroit-il reçu d'une main qu'il
» déteſte, des titres contre lui-
» même ? Le Juif ſera-t-il l'im-
» poſteur ? Mais quel intérêt au-
» roit-t-il donc eu à ne fabri-
» quer des Prophéties que con-
» tre lui-même, à favoriſer le
» Gentil ſon ennemi, à lui céder
» ſes privilèges, & à devenir
» l'opprobre du genre humain ? »

Au reſte, dans l'explication de toutes ces Prophéties, notre Auteur ſuit les routes communes; c'eſt à dire, qu'il s'en tient à ce qu'on apprend dans les écoles, touchant le *Sceptre ou la prééminence de Juda*, pour la Prophétie de Jacob ; touchant l'*Edit donné la 20e année d'Artaxerxès*, pour la Prophétie de Daniel ;

touchant *l'unique Emmanuel, fils de la Vierge*, pour la Prophétie du chap. 7. d'Isaïe, &c. Et les réponses aux difficultés sont aussi celles qu'on trouve dans tous les écrits de Théologie.

Il est question, dans un endroit, de prouver l'existence de Jesus-Christ & la naissance du Christianisme, par le témoignage des ennemis même de l'Evangile. Suétone, Tacite, Pline, Trajan parlent des Chrétiens; l'Auteur fait usage de leurs Textes, & il indique aussi le célèbre passage de Josephe; mais sans prendre parti pour ou contre ce morceau, tant de fois examiné par les Sçavans. Il conclut seulement que, dans toute hypothèse, la conduite de Josephe est favorable au Christianisme; car si le témoignage qu'on voit dans ses Ouvrages, & qui contient un si bel éloge de Jesus-Christ, est

véritablement de cet Hiſtorien, il faut que ce ſoit la vérité & l'évidence des faits qui l'ayent déterminé à écrire d'une manière ſi déciſive. Si le Texte en queſtion n'eſt pas de lui, *on ne peut imputer ſon ſilence qu'à ſes préjugés, ou à ſa politique, ou à quelque autre motif auſſi peu judicieux*, puiſqu'il n'a pû ignorer les faits qui concernoient Jeſus-Chriſt, ſes Apôtres & la Prédication de l'Evangile. Nons ne pouvons diſſimuler qu'il y a un peu trop de Laconiſme dans la manière dont ce point eſt traité à la page 123 de ce 2^e^. tome. On dit ſurtout : *ſoit que cet Hiſtorien, forcé par l'évidence des faits, ait mis en marge cet éloge qui aura paſſé enſuite dans le corps de l'Ouvrage* &c. Et tout Lecteur, qui n'aura pas examiné la queſtion en ſçavant, demandera pourquoi Joſephe auroit plûtôt écrit cet éloge en marge, que dans le corps de ſon Livre ?

Livre ? Il ne devinera pas de lui-même que cette distinction de *marge* & de *corps du Livre* est faite à cause du peu de liaison que certains Critiques ont cru remarquer entre le Texte des Antiquités Judaïques, & le morceau qui concerne J. C. Mais ceci est une bagatelle, & nous aimons mieux remarquer la bonne méthode que suit l'Auteur, pour lier les faits de l'Evangile avec les Prophéties de l'Ancien Testament; il faut commencer par établir la vérité des Livres du Nouveau, ensuite comparer les évènements qui y sont contenus, & les caractères de Jesus-Christ qui y sont marqués, avec les divers récits des Prophètes : c'est ce qu'exécute très bien l'Auteur dans sa seconde & sa troisième Section. Nous nous occuperons de ces grands objets dans un autre article de ces Mémoires.

ARTICLE CXVIII.

DISSERTATION CONTENANT de nouvelles Observations sur la Fiévre Quarte & l'Eau Thermale de Bourbonne en Champagne. Par M. Juvet, Conseiller du Roi, Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Bourbonne.

A Chaumont, chez G. Briden, Imprimeur-Libraire de la Ville & du Collége. 1750. *in*-12. *p.* 196.

Les Anciens bâtirent de superbes Edifices auxquels on donna le nom de *Thermes*, parce qu'on y prenoit aussi des Bains d'eau chaude; l'origine de ce mot est Grecque : si nous le disons, ce n'est assurément, ni pour les Médecins, ni pour les hommes lettrés ; mais c'est qu'il ne seroit

pas impoſſible qu'il ſe rencontrât quelques Lecteurs à qui les mots d'*Eau Thermale* paruſſent étranges. Il y a cette différence, outre pluſieurs autres, entre les Eaux *Thermales* des Anciens & les nôtres ; que les premières étoient chauffées par des Fourneaux, & que les nôtres apportent du ſein de la terre tout ce qu'elles ont de chaleur.

M. Juvet, Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Bourbonne, s'eſt appliqué conſtamment à étudier les propriétés des Eaux *Thermales* de cette Ville, pour voir ſi elles ne pouroient pas être d'uſage contre les Fièvres intermittentes, & principalement contre les Fièvres-Quartes.

Tout le monde ſçait combien les Fièvres de cette eſpèce ſont redoutables ; elles ſont ſouvent ſuivies de maux incurables. Le

Quinquina même n'eſt pas un Spécifique infaillible contre une maladie que Hofman appelle *le ſcandale des Médecins*, parce qu'elle rend ſouvent inutile leurs ſoins & leurs remèdes. L'Auteur, après de longues Obſervations, faites ſur les lieux, & avec toute l'attention néceſſaire, quand on veut annoncer au Public une découverte de cette importance, aſſûre que les Eaux de Bourbonne ſont préférables à tous les remèdes dont on a uſé juſqu'ici.

Il examine d'abord la vraie cauſe des Fièvres-Quartes. Elle conſiſte, ſelon Hippocrate, dans l'humeur mélancolique, une bile noire, froide & plus glutineuſe que nulle autre humeur. Les Modernes prétendent que *la maſſe du ſang, ſoulée de matières mal aſſimilées, acides & glutineuſes, qui étouffent la fermentation des parties ſalines, volatiles & huileu-*

ses du sang qu'elles coagulent & qu'elles épaississent, est la source de tous les symptômes de la Fièvre-Quarte. Arrivera-t-il jamais que les plus fameux Médecins conviennent unanimement de la cause de chaque maladie en particulier ? Si la chose étoit possible, elle ne seroit plus à desirer, elle n'eût pas échappé à tant de Médecins si appliqués, si éclairés, & qui joignent à la connoissance de leur Art, la Physique, la Chymie, l'Anatomie. Cependant, il faut en convenir, il y a moins de diversités entre les sentimens sur les causes de la Fièvre-Quarte, que sur d'autres maladies. Les Anciens & les Modernes semblent s'accorder ici sur la viscosité des humeurs.

Cette conformité d'opinions est bien appuyée par les Observations qu'on a faites sur ces maladies. Les liqueurs y sont si *gros-*

fières, & coulent ſi lentement dans les vaiſſeaux, qu'elles en forcent les calibres ; les ſecrétions & les excrétions languiſſent ; les viſcères s'embarraſſent ; perdent leur ſoupleſſe, & acquièrent cette fatale réſiſtance qui les rend palpables. Tous ces effets ne permettent pas de révoquer en doute la viſcoſité & l'épaiſſiſſement des liqueurs.

L'Auteur avertit judicieuſement de ce qu'on doit éviter pour prévenir des accidents ſi funeſtes. Tout ce que les habiles Médecins ordonnent pour guérir les maladies actuelles eſt très-utile & très-eſtimable ; mais ne leur a-t-on pas encore plus d'obligation quand il nous apprennent à ne pas tomber dans de pareilles diſgraces? Un Voyageur doit plus à celui qui l'empêche d'entrer dans un chemin où il s'égarera, qu'à celui qui le ramène à ſa route

après un long égarement.

Le chagrin, les méditations forcées, les mauvais aliments, l'abus des liqueurs fortes, les boiſſons acides, le défaut d'exercice ou l'excès, l'uſage inconſidéré du Quinquina, en un mot tout ce qui eſt capable de condenſer ou de coaguler le ſang, produit la Fièvre-Quarte. Voilà le genre humain bien averti; mais qu'opèreront ces avis? Les hommes qui ont tant de peine à ſe ſoumettre à la Médecine, lorſque le beſoin eſt plus preſſant, l'écouteront-ils, quand ils ne voient que de loin & en perſpective le mal dont ils ſont menacés?

L'Auteur parcourt enſuite les divers moyens que les plus grands Maîtres ont employés pour guérir cette dangereuſe maladie, & il prétend que les Eaux Thermales de Bourbonne contiennent

éminemment toutes les vertus des remédes qu'il a nommés. Elles méritent d'autant plus la préférence qu'elles n'ont ni le dégoût, ni l'amertume des médicaments ordinaires. Ces Eaux sont imprégnées *de sels merveilleux, de matières bitumineuses, sulphureuses & balsamiques, volatiles, absorbantes* qui composent un breuvage simple dont les effets *sont sûrs prompts & agréables.*

M. Juvet sçavoit trop bien qu'en un siécle aussi éclairé que le nôtre dans la Physique & dans la Chymie, on désire que les Auteurs instruisent le Public de la route qu'ils ont tenue pour découvrir de nouvelles vérités. Il est même plus aisé qu'il ne fut jamais, d'examiner les propriétés des Eaux Minérales. Plusieurs Académiciens nous ont appris comment ils s'étoient conduits dans un examen si important.

Le chemin est frayé par ces grands Maîtres ; & l'on ne s'égarera pas en suivant leurs traces. L'Auteur ne laisse point ignorer toutes les expériences, ni toutes les observations qu'il a faites, & d'où il a conclu que les Eaux de Bourbonne contenoient les qualités les plus propres à guérir les Fièvres-Quartes.

L'Académie Royale des Sciences est trop attentive à tout ce qui peut contribuer à l'utilité du genre humain, pour n'avoir pas étendu sa vigilance sur des Eaux Minérales, qui acquéroient de jour en jour de la réputation. On y a décidé, *qu'il y a dans les Eaux de Bourbonne une partie de sel fixe sur cent quarante-deux. Les analyses que plusieurs personnes ont faites*, non par défiance, mais par une curiosité Philosophique, *& celles que l'*Auteur *a faites lui-même plusieurs fois, ne sont que*

les échos de cet Oracle : ce sel est neutre, & ne fermente ni avec les acides, ni avec les alkalis.

Il ne suffiroit pas de connoître la vertu des Eaux de Bourbonne, si l'on n'étoit instruit des précautions qui doivent précéder, accompagner, & suivre leur usage.

On ne doit pas se contenter de les prendre pendant neuf jours : il est rare qu'elles opérent en si peu de tems. On doit les prendre avec modération, & ne pas inonder chaque jour l'estomac *par un lavage fatigant.* On aura soin que les Eaux ne passent pas trop par les selles. Enfin le tems étant expiré, on ne se purgera pas sans des motifs qui sont extrêmement rares. Si l'on purgeoit, la Fièvre-Quarte étant passée, la purgation emporteroit tous les sels de l'Eau Minérale, & la Fièvre renaîtroit de ses propres cendres.

La Dissertation est terminée par les exemples de plusieurs guérisons qui en autorisent la doctrine ; c'est ordinairement ce qui détermine les malades à user des remèdes qu'on leur propose.

Voilà une nouvelle source de santé & de vie, ouverte à tous les malheureux qui sont affligés de la Fièvre - Quarte, & même de plusieurs autres maux : cette manière de guérir est d'autant plus précieuse, qu'elle n'a pas les desagréments de tant d'autres Médicamens, dont les Malades n'usent qu'à regret. Les Eaux Minérales ne sont pas seulement une source de santé & de vie, c'est encore une source d'amusements & de plaisirs, & ce n'est peut-être pas ce qui contribue le moins aux guérisons qu'elles opérent.

Toutes les sources Minérales ont eu des Médecins qui en ont

étudié & vanté les qualités. C'est un engagement pour eux d'en maintenir la réputation. On auroit aussi grand tort de dèsaprouver leur zèle, que si l'on dèsaprouvoit l'ardeur d'un Ingénieur pour défendre la place à laquelle il est affecté. Si l'on s'imaginoit que chaque Médecin exaltant, autant qu'il croit juste & nécessaire, les Eaux qu'il gouverne en quelque sorte, contredit ses autres Confrères, ce seroit se tromper à pure perte. Chaque Médecin peut faire valoir les Eaux de son district, parce qu'il n'y a aucune de ces sources qui n'ait des vertus singulières; l'éloge qu'on fait de l'une ne détruit pas l'éloge qu'on fait des autres.

On a remarqué que les Eaux Minérales n'avoient pas toujours la même vogue. Ce sont comme des modes qui se succédent les

unes aux autres, & la dernière prévaut, du moins pour un tems. Nous apprendrons dans la suite quel sera le succès des Eaux Thermales de Bourbonne, & quel rang elle tiendra parmi les autres Eaux.

ARTICLE CXIX.

ENCYCLOPEDIE ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, Par une Société de Gens de Lettres; mis en ordre, & publié par M. Diderot de l'Académie Royale des Sciences & des belles Lettres de Prusse, & quant à la partie Mathématique, par M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences de Paris, &c. A Paris, chez Briasson, David l'aîné, le Breton, Durand.

L'Encyclopédie est comme ces Maisons de Grands - Sei-

gneurs, qui s'annoncent par de longues avenues plantées avec art, & entretenues avec soin. Outre le vaste discours dont nous avons rendu compte, & le *Prospectus* qui a été remis dans le Public avec des additions, on trouve encore à la tête de ce Dictionnaire le systême général de nos connoissances, selon le Chancelier Bacon : on le donne traduit en notre Langue, & accompagné de quelques observations qui nous arrêteront aussi un moment.

1°. Les Editeurs avouent, comme dans le *Prospectus*, qu'ils ont *l'obligation principale* de l'Arbre Encyclopédique à l'illustre Chancelier; & cela est vrai, même pour toutes & chacune des branches de cet Arbre : ce qui confirme le détail où nous entrions il y a sept ou huit mois, pour répondre à une Lettre où l'on disoit que l'ouvrage de Bacon *ne contenoit pres-*

que rien de la branche Philoſophique du ſyſtême de l'Encyclopédie. Mais on peut auſſi ſe reſſouvenir qu'en faiſant alors le parallèle des deux branches, nous reconnoiſſions d'une part les additions qui ſont propres du nouvel Arbre Encyclopédique, & de l'autre les points de vûe immenſes que l'ouvrage du Chancelier offre à la ſagacité des bons eſprits.

2°. A l'occaſion du ſyſtême de cet Auteur, on dit ici que, *pour appercevoir le rapport & la différence des deux Arbres, il ne faut pas ſeulement examiner ſi on y a parlé des mêmes choſes, qu'il faut voir ſi la diſpoſition eſt la même.* Ceci eſt obſervé judicieuſement, & perſonne n'a prétendu que dans ces deux Arbres la diſpoſition des choſes fût abſolument la même: on y a toujours reconnu des différences, tant pour apprécier l'ouvrage de Bacon, que pour rendre

justice au mérite de nos Auteurs. S'il arrivoit donc qu'il s'élevât une controverse sur les rapports des deux Arbres, il ne faudroit pas seulement voir si la disposition des choses est la même ; il seroit nécessaire d'examiner si les changements de disposition sont essentiels ; si du moins ils sont d'une telle importance qu'on n'apperçoive plus, dans l'ouvrage postérieur, les traces du premier ; si conséquemment le systême plus récent s'annonce comme une production neuve dans toutes ses parties, comme une entreprise de génie qui suppose beaucoup de travail & d'efforts dans les Inventeurs.

Nous voudrions pouvoir rapprocher encore les conformités, les disparités même de ces deux Arbres ; il en résulteroit une sorte de conviction lumineuse qui feroit dire que des hommes de

beaucoup d'esprit, tels que sont nos Auteurs, n'ont pas eu une peine infinie à élever leur Arbre Encyclopédique sous l'Arbre majestueux & bienfaisant du Chancelier : ce n'est point ici le cas du mot de Virgile

Nunc altæ frondes & rami matris opacant,
Crescentique adimunt fœtus, uruntque ferentem. *Georg. 2.*

Mais les facilités qu'a donné Bacon, n'influent que sur l'Arbre, sur le *Prospectus*, non sur l'exécution du Dictionnaire ; & ce Livre est toujours une entreprise très-haute, très forte, telle en un mot qu'après l'édition de tout l'Ouvrage, les Auteurs pourront s'approprier en toute justice les expressions de la belle Ode

Exegi monumentum ære perennius, &c.

Considérons encore avec quel-

que attention le plan de cette Encyclopédie ; il naîtra de ces considérations une abondance de lumières qui nous dirigeront dans tous les dévelopements du Volume dont nous voulons rendre compte.

D'abord on s'imagineroit peut-être que ceci est un Dictionnaire Universel, si Universel même, que toutes les Sciences & tous les objets des Sciences, de quelque espèce qu'ils fussent, y trouveroient leur place. Les Editeurs disent eux-mêmes, *qu'un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait* ; mais que *dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond.* Cependant les mêmes Écrivains nous avertissent, *que les articles d'histoire de leur Encyclopédie ne s'étendent pas aux noms de Rois, de Sçavans, de Peuples qui font l'objet particulier*

du Dictionnaire de Moréri, & qui auroient presque doublé le nouveau Dictionnaire.

Voilà un retranchement considérable, & il faut donc s'attendre à ne trouver dans ce Livre, ni le détail des Généalogies, ni la suite des Papes & des Rois, ni les révolutions des Empires, ni la description développée des Provinces & des Villes, ni l'Histoire des Philosophes, des Sçavans, des Auteurs sacrés, Ecclésiastiques & Prophanes, des saints personnages, des Fondateurs d'Ordre, des Hérésiarques, des Inventeurs d'Arts, de systèmes, d'opinions bonnes ou mauvaises, &c.

Ainsi, par exemple, on a parmi les articles de ce premier Volume du Dictionnaire les *Abrahamites*, espèce de Moines Grecs; non, *Abraham* le Père des Croyans: on a l'*Achilleïde*, Poë-

me de Stace ; non *Achille* qui en est le Héros : on a le *rit Ambrosien* ; non *S. Ambroise* qui passe pour en être l'Auteur : on a les Chevaliers de S. *Antoine* ; non S. *Antoine* leur Patron : on a la Bourgade d'*Arbelles* ; non *Alexandre* qui y vainquit Darius : on a le nom d'*Auguste*, terme de dignité ; non l'*Empereur* qui le premier fut honoré de ce titre ; on a l'*Augustin* de Jansenius, les Religieux *Augustins*, le caractère d'Imprimerie appellé *Saint Augustin*, les Théologiens qu'on appelle *Augustiniens* ; on n'a point le Saint Docteur *Augustin* : on a la notice Géographique de l'*Autriche* ; non la Maison Impériale de ce nom, &c.

Au reste ces observations ne sont pas des critiques, & elles ne le peuvent être, puisque les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont dû mettre dans leur Dictionnai-

re que les choses dont ils vouloient parler ; nous devons même placer ici une modification sur ce que nous observions, il n'y a qu'un moment, que l'Histoire des Philosophes n'a point lieu dans le nouveau Dictionnaire : il faut entendre que ces hommes illustres ne s'y trouvent point en articles portant leur nom ; car nous avouons d'ailleurs qu'on les rappelle de tems en tems, & qu'on trace leur Portrait à l'occasion de leur doctrine. C'est ainsi qu'on a dans ce Volume l'histoire d'*Aristote* sous le mot *Aristotélisme* ; & l'on aura sans doute de même celle de *Platon* sous *Platonisme*, celle de *Descartes* sous *Carthésianisme*, celle de *Newton* sous *Newtonianisme.*

On en use de même à l'égard de certains Hérétiques ou Chefs de sectes ; on donne leur caractère, on fait connoître leur con-

duite, quand il eſt queſtion de leurs erreurs, ou de leurs Partiſans. Voyez, par exemple, *Aëtius* ſous le mot *Aëtiens*; & l'on a quelque choſe auſſi ſur les principaux défenſeurs de l'Anabaptiſme & de l'Arminianiſme, aux mots *Anabaptiſtes*, *Arminianiſme*, *Arminiens*, &c. Ces derniers endroits méritent ſingulièrement l'attention des Lecteurs par les détails utiles qu'ils contiennent; & nous croyons devoir inviter les Curieux à ne pas ſéparer cette lecture de celle du Dictionnaire de Trévoux articles *Anabaptiſte* & *Arminien*.

Nous diſions plus haut, que nos Auteurs renoncent à bien des objets dont Moréri & ſes Continuateurs ſe ſont occupés; mais on ne doit pas croire pour cela que le grand Dictionnaire Hiſtorique ait été inutile à l'Encyclopédie; c'eſt tout le contraire,

& dans la comparaiſon que nous avons faite de ces deux Livres, & qui n'eſt pas finie, le ſecond, c'eſt-à-dire le plus moderne, nous a préſenté une multitude d'articles, les uns tranſcrits preſque mot à mot, les autres fortement imités de Moréri : nous donnerons deux exemples du premier cas.

On cherche *Adonaï* dans l'Encyclopédie, & l'on trouve ce qui ſuit. » Adonaï eſt parmi les » Hébreux, un des noms de » Dieu, & ſignifie Seigneur. » Les Maſſorètes ont mis ſous le » nom que l'on lit aujourd'hui » Jehova, les points qui convien» nent aux conſonnes du mot » *Adonaï*, parce qu'il étoit défen» du chez les Juifs de prononcer » le nom propre de Dieu, & » qu'il n'y avoit que le Grand » Prêtre qui avoit ce privilège » lorſqu'il entroit dans le Sanc-

» tuaire. Les Grecs ont auſſi mis « le mot Adonaï à tous les en- » droits où ſe trouve le Nom de » Dieu. Le mot Adonaï eſt déri- » vé d'une racine qui ſignifie ba- » ſe & fondement, & convient à » Dieu, en ce qu'il eſt le ſoutien » de toutes les créatures & qu'il » les gouverne. Les Grecs l'ont » traduit par Κύριος & les La- » tins par *Dominus*. Il s'eſt dit » auſſi quelquefois des hommes, » comme dans ce Verſet du » Pſeaume 104. *Conſtituit eum* » *Dominum domûs ſuæ*, en par- » lant des honneurs auxquels » Pharaon éleva Joſeph; où le » Texte Hébreu porte *Adonaï*. » Génébrard, le Clerc, Cappel, » *de nomine Dei Tetragram.*

On cherche enſuite le même mot *Adonaï* dans Moréri & l'on a ce détail : Adonaï *eſt parmi les Hébreux un des Noms de Dieu, qui ſignifie* Seigneur. *Les Maſſo-*

rètes

rètes ont mis sous le nom que l'on lit aujourd'hui Jehova , *les points qui conviennent aux consonnes du mot* Adonaï , *parce qu'il étoit défendu chez les Juifs de prononcer le nom propre de Dieu , & qu'il n'y avoit que le Grand Prêtre qui eût permission de le faire , quand il entroit dans le Sanctuaire. Les Grecs ont aussi mis le nom d'*Adonaï *à tous les endroits où se trouve le nom de Dieu. Le mot* Adonaï *est dérivé d'une racine qui signifie* base & fondement , *& convient à Dieu en ce qu'il est l'appui & le soutien de toutes les Créatures, & qu'il les gouverne. Les Grecs l'ont traduit par* Κύριος *& les Latins par celui de* Dominus. *Il se dit aussi des Hommes, comme dans le Pseaume* Constituit eum Dominum domûs suæ , *où il y a dans l'Hébreu* Adonaï. *Génébrard , M. le Clerc , Cappel* de Nomine Dei Tetragrammato.

On revient à l'Encyclopédie ,

& l'on tombe au mot *Adrianistes* où il y a : » Théodoret met les » Adrianistes au nombre des Hé- » rétiques qui sortirent de la sec- » te de Simon le Magicien : mais » aucun autre Auteur ne parle » de ces Hérétiques. *Theodoret L.* » *1. Fable Hérétiq.* Les Sectateurs » d'Adrien Hamstédius un des » Novateurs du XVI. siécle, fu- » rent appellés de ce nom. Il en- » seigna premièrement dans la » Zélande, puis en Angleterre, » qu'il étoit libre de garder les » enfans durant quelques années » sans leur conférer le Baptême; » que Jesus-Christ avoit été for- » mé de la semence de la Fem- » me, & qu'il n'avoit fondé la » Religion Chrétienne que dans » certaines circonstances. Outre » ces erreurs & quelques autres » pleines de blasphêmes, il souf- » crivoit à toutes celles des Ana- » baptistes *Prateole*, *Sponde*, » *Lidan*.

Le même mot *Adrianistes* se rencontre dans Moréri ; & l'on y lit : *Théodoret met les Adrianistes au nombre des Hérétiques qui sortirent de la secte de Simon le Magicien : mais aucun autre Auteur ne parle de ces Hérétiques.* Theodor. L. 1. Hæret. Fab. *Les Sectateurs d'Adrien Hamstédius, un des Novateurs du XVI. siècle, furent appellés de ce nom, il enseigna dans la Zélande, puis en Angleterre, qu'il étoit libre de garder les enfans durant quelques années, sans leur conférer le Baptême ; que Jesus-Christ avoit été formé de la semence de la femme, & qu'il n'avoit fondé la Religion Chrétienne que dans certaines circonstances. Outre ces erreurs, & quelques autres pleines de blasphêmes, il souscrivit à toutes celles des Anabaptistes.* Prateole, Sponde, Lindan.*

---

* Ce dernier mot est bien, il ne faut

Il faudroit voir aussi les articles *Agnus-Dei*, *Albanois*, *Amautas*, *Ambrosien*, *Am-kas*, *Apotropéens*, *Appienne* (la voye) *Archiacolythe* & plusieurs autres qui sont dans le cas de l'adoption totale, ou presque totale, c'est-à-dire, qu'on a transcrits presque mot pour mot de Moréri.

Et pour ceux qui sont fortement imités, on pourroit recourir aux articles *Agnoites* ou *Agnoetes*, *Agotanome*, *A-gui-lan-neuf*, *Agynniens*, *Alcoran*, *Anachis*, *Anadyomène*, *Anagyrus*, *Apollon*, *Azazel*, &c. sans compter un grand nombre de petites notices de Géographie pour lesquelles le Moréri a été très-utile.

Nous venons d'indiquer plu-

pas Lidan ainsi qu'on lit dans l'Encyclopédie. Guillaume Lindan étoit un Evêque du XVI. siècle, célebre par son zele & par ses écrits.

ſieurs articles de Mythologie qui ont paſſé de ce Dictionnaire dans l'Encyclopédie ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de ceux qu'a fourni le Dictionnaire de Mythologie. * Nous en avons compté plus de quarante, & notre liſte n'eſt pas complette. Quelques-uns reparoîtront dans la ſuite de nos extraits. Ici nous nous contentons de citer au hazard & ſans choix, le mot *Aruſpices.* On lit dans le Dictionnaïre de M. l'Abbé de Clauſtre :
» Aruſpices chez les Romains :
» c'étoient des Miniſtres de la
» Religion, chargés ſpécialement d'examiner les entrailles
» des victimes, pour en tirer les
» préſages. Les Etruriens étoient
» de tous les Peuples d'Italie,

* Par M. l'Abbé de Clauſtre en 1745.

» ceux qui possédoient le mieux
» la Science des Aruspices : c'é-
» toit de leur Pays que les Ro-
» mains faisoient venir ceux
» dont ils se servoient. Ils en-
» voyoient même tous les ans en
» Etrurie un certain nombre de
» jeunes gens, pour être instruits
» dans les connoissances des A-
» ruspices. De peur que cette
» Science ne vînt à s'avilir par la
» qualité des personnes qui l'e-
» xerçoient, on choisissoit ces
» jeunes gens parmi les meilleu-
» res familles de Rome. Les A-
» ruspices examinoient principa-
» lement le foye, le cœur, la
» rate, les reins & la langue de
» la Victime ; ils observoient
» soigneusement s'il ne parois-
» soit point quelque flétrissure,
» & si chacune de ces parties
» étoit en bon état. On assûre
» que le jour que César fut assas-
» siné, on n'avoit point trouvé

[illegible] deux victimes qu'on avoit immolées. Voyez *Augure*.

Voici présentement ce que porte l'Encyclopédie sur *Aruspices* (Mythol.) *C'étoit chez les Romains des Ministres de la Religion, chargés spécialement d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des présages. Les Etruriens étoient de tous les Peuples d'Italie ceux qui possédoient le mieux la Science des Aruspices. C'étoit de leur Pays que les Romains faisoient venir ceux dont ils se servoient. Ils envoyoient même tous les ans en Etrurie un certain nombre de jeunes gens pour être instruits dans les connoissances des Aruspices. De peur que cette Science ne vînt à s'avilir par la qualité des personnes qui l'exerçoient, on choisissoit ces jeunes gens parmi les meilleures familles de Rome. Les Aruspices devinrent principale-*

ment le foye, le cœur, la rate, les reins & la langue de la victime. Ils observoient soigneusement s'il n'y paroissoit point quelques flétrissures, & si chacune de ces parties étoit en bon état. On assure que le jour que César fut assassiné, on ne trouva point de cœur dans deux victimes qu'on avoit immolées. Voyez Augures.

Tels sont les morceaux de nos deux Dictionnaires ; on conviendra sans peine, qu'il falloit nommer expressément celui de M. l'Abbé de Claustre, qu'il étoit même à propos de mettre des guillemets dans l'article de l'Encyclopédie.

Nous ne pouvons quitter cette matière de la Mythologie, sans observer une chose dont nous ne sçavons point la raison, mais qui est apparemment fondée sur un motif louable & digne de déterminer des gens d'esprit.

On exclut de l'Encyclopédie les noms de Rois, de Sçavans, de Saints, &c. & l'on y admet ceux des Divinités Payennes; & ceci n'a pas lieu seulement pour les Dieux du premier ordre, tels, par exemple, qu'*Amphitrite*, *Anubis*, *Apis*, *Apollon*, *Astrée*, &c. mais aussi pour ceux du second & du troisiéme rang, comme *Abellion*, *Achor*, *Aeratus*, *Adéphagie*, *Adramelech*, *Aius Locutius* & une multitude d'autres

Quos cœli nondum dignamur honore.

Metam. l. 1.

Le dernier que nous venons de nommer forme pourtant un objet de conséquence, non pour lui-même, mais à cause de quelques réflexions dont l'Auteur Encyclopédiste accompagne son récit.

Aius Locutius, c'est le nom de

cette Divinité, étoit à Rome le *Dieu de la Parole*, & Cicéron dit de lui assez cavalièrement que, quand il n'étoit connu de personne, il parloit, mais qu'il s'étoit tû depuis qu'il avoit un Temple & des Autels : sur quoi l'Encyclopédie prend occasion de mettre en contraste la vénération des Payens pour leurs Dieux, avec les discours très-irréligieux des Orateurs, auxquels néanmoins il paroît qu'on ne faisoit point de reproches.

» Ne trouveroit-on pas, *ajoute-*
» *t-elle*, la solution de ces diffi-
» cultés (c'est-à-dire, de cette diversité de conduites de vénération d'une part, & d'irréligion tolérée de l'autre) » dans la ra-
» reté des Manuscrits du tems
» des Anciens ? Alors le Peuple
» ne lisoit guères ; il entendoit
» les discours de ses Orateurs,
» & ces discours étoient toujours

» rempli de piété envers les
» Dieux ; mais il ignoroit ce que
» l'Auteur en penſoit & en écri-
» voit dans ſon cabinet, ces ou-
» vrages n'étoient qu'à l'uſage
» de ſes amis. Dans l'impoſſibili-
» té où l'on ſera toujours d'em-
» pêcher les hommes de penſer
» & d'écrire, ne ſeroit-il pas à
» déſirer qu'il en fût parmi nous
» comme chez les Anciens ? Les
» productions de l'Incrédulité ne
» ſont à craindre que pour le
» Peuple & pour la Foi des
» ſimples. *D'où l'on conclut* qu'un
» moyen d'accorder le reſpect
» qui eſt dû à la croyance d'un
» Peuple & au culte national,
» avec la liberté de penſer, &
» avec la tranquillité publique,
» ce ſeroit de défendre tout écrit
» contre le Gouvernement & la
» Religion en Langue vulgaire ;
» de laiſſer oublier ceux qui écri-
» roient dans une Langue ſça-

„ vante, & d'en poursuivre les
„ seuls Traducteurs.

Nous avons voulu transcrire ce morceau qui doit surprendre tout Lecteur raisonnable, tout Citoyen bien instruit, & tout Chrétien attaché à la Religion. D'abord l'Auteur raisonnant sur la sécurité des Anciens par rapport au culte de leurs Dieux, attaqués par les Gens de Lettres, & attribuant cette conduite à la *rareté des Manuscrits*, n'auroit-il pas dû s'appercevoir qu'une telle raison n'a plus lieu depuis l'invention de l'Imprimerie ; qu'ainsi il seroit aujourd'hui très-dangereux de produire des Livres contraires à la Religion, parce que les exemplaires de ces Livres pourroient se multiplier en très-peu de tems, & en mille formes différentes ?

Ensuite est-il vrai qu'on doit & qu'on sera toujours *dans l'im-*

possibilité d'empêcher les hommes d'écrire ? on sous-entend ici d'écrire ce qu'ils jugeront à propos sur la Religion & contre la Religion. Mais quelles bornes l'Auteur prétendroit-il donc donner à la puissance Ecclésiastique & Civile ? Quelles idées se seroit-il faites de tant de Loix publiées contre les Livres impies, de tant d'exemples de terreur que le Ministère public a cru devoir donner même de nos jours, en sévissant très-à-propos contre les Auteurs de ces mauvais ouvrages ? On ajoute que *les productions de l'Incrédulité ne sont à craindre que pour le Peuple & que pour la foi des Simples.* Mais qu'entend-on ici par le *Peuple* & par les *Simples* ? nos Mystères étant si sublimes & si supérieurs à toutes les conceptions humaines, il faut que les dénominations de *Peuple* & de *Simples* s'é-

tendent fort loin, il faut même qu'elles s'étendent à tout, puisqu'en matière de Christianisme, la docilité du *Peuple* & la soumission des *Simples* sont des qualités générales qui conviennent à tous, à chacun, dans tous les tems & dans toutes les circonstances.

Que si néanmoins on restraint les termes de *Peuple* & de *Simples* aux conditions les plus basses, & aux personnes les plus bornées dans leurs lumières, il restera une question très-sensible & très-claire. Est-ce parmi ces conditions & ces personnes que les *productions de l'Incrédulité* se débitent? N'est-ce pas plutôt parmi celles qu'on distingue du vulgaire, qui se piquent d'esprit & d'intelligence, qui en ont même jusqu'à un certain point, mais qui ont encore plus de témérité, de suffisance, de curiosité, &

qui manquent de principes ? Est-ce à qui, depuis un demi-siécle sur tout, *les productions de l'Incrédulité* ont elles été plus funestes ? Est-ce aux gens de la campagne ? aux Manœuvres ; aux Artisans ? aux Enfans ? &c. Ne voyons-nous pas plûtôt les ravages qu'elles ont faits & qu'elles font sans cesse dans un monde qui s'estime bien supérieur ?

L'Auteur de cet endroit de l'Encyclopédie convient qu'il faudroit *défendre tout écrit contre le Gouvernement & la Religion en Langue vulgaire* &c. Mais il prétend en même tems qu'on pourroit *laisser oublier* (c'est-à-dire, ne point inquiéter) *ceux qui écriroient dans une Langue sçavante*. Ceci encore est-il bien juste & bien sûr ? Et en n'ôtant point la liberté d'écrire contre le Gouvernement & la Religion, pourvû que ces écrits fussent en La-

tion par le [illegible] même Italien, en Anglois ; [illegible] [illegible] la *Langue vulgaire*, croit-on que ces Livres fussent *oubliés* ? Combien de personnes en sçauroient assez pour puiser dans ces mauvaises sources ? Combien d'autres, par une curiosité ou une vanité coupable, étudieroient la Langue qui les mettroit à portée de ces Lectures [illegible]

On dira peut-être que la communication de ces sortes d'ouvrages se feroit seulement aux *Amis* ; & que par conséquent il n'y auroit jamais une publicité capable de causer du scandale. Vain subterfuge ; illusion pure. Un impie qui pourroit blasphémer sans contrainte dans un livre détestable, augmenteroit bientôt le nombre de ses prétendus amis, pour acquérir des Lecteurs ; la Typographie le serviroit à point

nommés les libertins, & les soi-disans beaux esprits accourroient en foule chez les Libraires à cette production de l'*incrédulité*.

Nous laissons une multitude d'autres réflexions pour dire que l'article *Autorité politique* auroit eu besoin d'une censure juridique, dont il ne paroît point encore de vestiges dans ce premier Volume de l'Encyclopédie. * Nous reconnoissons que l'Auteur de l'article tâche, vers la fin, de modifier ses principes en se rapprochant un peu des idées communes; mais ces modifications ne peuvent justifier les désirs d'une liberté qui s'exerceroit aux dépens de la tranquillité de l'E-

* On promet les Approbations pour les Tomes suivans ; c'est un inconvénient qu'elles n'ayent pas pû entrer dans celui-ci.

tat & de la Religion : *cette liberté*, dit-on, *seroit la plus grande qu'on pût accorder dans une Societé bien policée.* Disons plutôt qu'elle seroit trop grande pour toute Societé où l'on respecte la Religion, & où l'on a du zele pour le bien public.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé l'Encyclopedie que comme en général, & sans suivre l'ordre alphabétique qu'elle présente. Il faut maintenant embrasser cette tâche immense ; mais nous ne pouvons que l'ébaucher dans cet extrait qui comprend déja beaucoup de matiere. Commençons par le premier article qui est la Lettre *A*. On représente tous les rapports & tous les usages ; on fait observer surtout les fonctions qu'elle exerce dans la Grammaire, & ceci est expliqué avec un soin & une exactitude dont nous ne pouvons trop faire

l'éloge. Personne n'est plus disposé que nous à reconnoître les beaux endroits de l'Encyclopédie ; nous les recueillerons avec complaisance dans la suite de nos extraits ; nous les indiquerons de quelque classe, faculté, science, Art ou Auteur qu'ils puissent être ; & par exemple, voici déja une justice que nous rendons à ce Dictionnaire. Ce qu'on y donne touchant la Grammaire est un ouvrage exquis, c'est le fruit des plus solides réflexions & des recherches les plus profondes. Quand nous rencontrons ici des articles sur cette matière, nous ne sommes point tentés de recourir aux autres Lexiques, à celui de Trévoux par exemple, quoiqu'il soit destiné particulièrement à la Langue ; & la raison en est bien simple. Il regne, dans cette partie du nouveau Dictionnaire, un goût de composi-

tion qu'on ſent être primitif, original, venu de ſource, & portant l'empreinte d'un grand Maître, qui eſt M. du Marſais.

Ce qu'il dit ici de la force des Prépoſitions *à*, *de*, *du*; ce qu'il obſerve ſur les règles trop métaphyſiques de M. l'Abbé Girard, fera beaucoup de plaiſir aux Lecteurs; mais pour rendre cette lecture plus utile encore & plus agréable, il faut rapprocher la page 197. du ſecond Volume de l'Abbé que nous venons de nommer: ſans ceſſer de l'eſtimer pour ſon excellent Livre des *Synonimes*, on ſe convaincra que, dans ſes *Principes de la Langue Françoiſe*, il eſt quelquefois inintelligible.

Sous cette même Lettre *A*, il s'eſt gliſſé une obſervation qui, vraiſemblablement, n'eſt pas de M. du Marſais. On dit que » parmi les Peuples de l'Europe, les

» Espagnols & les Italiens sont
» ceux qui font le plus d'usage de
» la Lettre *a*, avec cette différence
» que *les premiers, remplis de faste*
» *& d'ostentation*, ont continuel-
» lement dans la bouche des *a*
» emphatiques, &c. » En pre-
mier lieu, il semble qu'on attri-
bue là aux Espagnols une chose
qui n'est nullement certaine.
Nous en avons consulté de très-
habiles dans leur Langue, & ils
ne conviennent pas de cet usage
si fréquent des *a* emphatiques ;
ils prétendent même que, dans
une infinité de mots, leurs *a* sont
très-légers & très-doux. Mais en
second lieu, quelle que soit la
manière de prononcer les *a* en
Espagne, nous croyons que c'est
décrier pour bien peu de chose
une des plus belles Nations qui
soient au monde. Les Espagnols
s'attendent-ils, sur la simple pro-
nonciation de leurs *a*, à être

traités de gens *remplis de faste & d'ostentation*? Et s'il se faisoit quelque jour une Encyclopédie en Espagne, n'aurions-nous pas à craindre qu'on ne prît occasion de toutes nos façons d'articuler les lettres & les syllabes, pour nous reprocher des défauts de caractère ?

L'article *Ab* (signifiant *Père* en Hébreu) terminera notre extrait. Cet article est fort beau, & il mérite d'être transcrit : » *Ab* en » Hébreu signifie *Père*, d'où les » Chaldéens & les Syriens ont » fait *Abba*, les Grecs *Abbas* conservé par les Latins, » d'où nous avons formé le nom » d'*Abbé*. S. Marc & S. Paul ont » employé le mot Syriaque ou » Chaldaïque *Abba*, pour signifier *Père*, parce qu'il étoit » alors commun dans les Synagogues & dans les premières

» assemblées des Chrétiens. C'est
» pourquoi *Abba Pater*, dans le
» 14e. chapitre de S. Marc &
» dans le 8e. de S. Paul aux Ro-
» mains, n'est que le même mot
» expliqué, comme s'ils disoient
» *Abba*, c'est-à dire, *mon Père.*
» Car, comme le remarque S. Jé-
» rôme dans son Commentaire
» sur le IV. Chapitre de l'Epître
» aux Galates, les Apôtres & les
» Evangélistes ont quelquefois
» employé dans leurs écrits des
» mots Syriaques qu'ils interpré-
» toient ensuite en Grec, par-
» ce qu'ils écrivoient dans cette
» dernière Langue. Ainsi ils ont
» dit: *Bartimée, fils de Timée, A-*
» *ser, Richesses;* où *fils de Timée &*
» *Richesses* ne sont que la version
» pure des mots qui les précé-
» dent. Le nom d'*Abba* en Sy-
» riaque, qui signifioit un Père
» naturel, a été pris ensuite pour
» signifier un personnage, à qui

» l'on voueroit le même reſpect
» & la même affection qu'à un
» Père naturel. Les Docteurs
» Juifs prenoient ce titre par or-
» gueil ; ce qui fait dire à Jeſus-
» Chriſt dans S. Mathieu Chap.
» 23. *N'appellez perſonne ſur la*
» *terre votre père, parce que vous*
» *n'avez qu'un Père qui eſt dans*
» *le Ciel.* Les Chrétiens ont don-
» né communément le nom d'*Ab-*
» *bé* aux Supérieurs des Monaſtè-
» res.

Cet article, encore une fois, eſt très-bien fait, mais on y remarque une choſe qui demande un mot de critique ; & comme cette choſe ſe trouve pareillement dans Moréri, il faut auſſi tranſcrire le morceau de ce Dictionnaire. Ab *chez les Hébreux ſignifie* Père, *d'où les Chaldéens & les Syriens ont fait* Abba, *& d'*Abba *les Grecs ont formé* Abbas *que les Latins ont conſervé ; & c'eſt*

*c'est enfin de là qu'est venu le nom d'*Abbé *en notre Langue. S. Marc & S. Paul ont gardé le mot Syriaque ou Chaldaïque* Abba *pour dire* Père, *parce qu'il étoit alors commun dans les Synagogues, & dans les premières assemblées des Chrétiens. C'est pourquoi* Abba, Pater, *Chap. XIV. de S. Marc v. 36, est le même mot expliqué, comme s'il disoit* Abba, *id est* Pater; Abba, *c'est-à-dire,* Père .... *Les Evangélistes & les Apôtres ont ainsi conservé dans leurs écrits plusieurs mots Syriaques qui étoient en usage; & comme ils écrivoient en Grec, ils ont en même tems ajoûté l'interprétation de ces mots en Grec, comme S. Jérôme le remarque dans son Commentaire sur le IV. Chap. de l'Epître aux Galates, où il dit que c'est un usage assez ordinaire aux Ecrivains sacrés, dont il cite les exemples suivants:* Bartimée, fils de Timée,

Aser, richesses, &c. *Ce nom d'Abba, qui signifioit un* Père na-turel, *a été pris dans la suite pour un Père d'affection & de respect, & enfin pour un Père en dignité. Les Docteurs Juifs le prenoient par orgueil; ce qui fait dire à Jesus-Christ dans S. Mathieu, Chap. XXIII. v. 9.* N'appellez personne sur la terre votre Père, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans le Ciel. *Les Chrétiens ont donné communément le nom d'Abbé aux Supérieurs des Monastères, &c.*

En comparant cet article avec celui de l'Encyclopédie, on y remarquera tant de ressemblance, que l'observation relative à l'un de ces livres ne peut manquer d'intéresser l'autre. Disons donc qu'un des exemples produits par S. Jérôme, & adoptés par nos Auteurs, pour prouver l'explication qui se fait des mots Syriaques dans les écrits des A-

pôtres ; est une preuve qui ne peut avoir lieu, au moins avec les exemplaires du N. T. tels que nous les avons.

On dit que le mot *Aser* y est interprété par celui de *richesses* ; or il est très-certain que, ni ce mot, ni son interprétation, ne se trouvent point dans le N. T. On y voit simplement la Tribu d'*Aser* nommée deux fois, la première dans S. Luc, la seconde dans l'Apocalypse, & jamais le mot *Aser* expliqué ; à quoi il faut ajoûter que ce mot ne signifie point *richesses*, mais *heureux*. Le sçavant Drusius a fait cette observation avant nous : *Aser divitiæ, quod pro exemplo Hyeronimus adducit, nusquam extat . . . & certum est Aser beatum denotare non divitias.* Ce sont les paroles de cet Interprète *ad Voces Hebraic. N. T.* p. 4.

La suite dans le Volume prochain de ces Mémoires.

ARTICLE CXX.

JUGEMENS SUR LES principaux Ouvrages exposés au Louvre le 27 Août 1751. in-12. pag. 40.

L'Expofition des Tableaux au Louvre fait naître tous les ans quelque brochure d'éloges ou de critique, quelquefois de critique & d'éloges tout enfemble. On a dit dans le Public que celle-ci étoit de l'Auteur de l'Ombre du Grand Colbert ; nous pouvons certifier avec confiance qu'on fe trompe : cet homme de Lettres n'a aucune part à ce petit Ouvrage ; il s'y trouve des chofes qu'il n'auroit ni penfées ni dites, par exemple, on y juge peu favorablement du Faune de M. Saly ; or nous fommes fûrs, témoins même, que l'Au-

teur de l'Ombre du Grand Colbert a extrêmement loué & admiré cet excellent morceau de Sculpture. D'autres raiſons que nous pourions détailler acheveroient de convaincre les plus incrédules, diſons plûtôt les moins faciles à détromper.

L'Auteur de cette brochure nous eſt parfaitement inconnu; mais nous ne laiſſons pas d'eſtimer ſa manière de penſer & d'écrire. Il ſe trompe quelquefois, comme quand il dit que la couleur de M. Wanloo *commence à tomber dans le noir*; quand il trouve dans le Faune dont nous venons de parler, des défauts du côté de la fineſſe, de la vérité, du naturel, &c.

Du reſte, nous approuvons ici bien des choſes: & d'abord la petite Préface qui roule ſur l'Analogie qu'on reconnoît entre la Peinture & la Poëſie Dramati-

que. Ce Morceau est bien, & nous aimons aussi que l'Auteur critique un peu ces génies isolés qui se resserrent dans une sphère étroite, qui ne se connoissent qu'en une sorte de chose; qui ne sont rien, si vous les placez hors de leur Profession. » Il est » honteux de ne pas chercher à » connoître les beautés de Ra-» phaël & de Rubens. Cette étu-» de devroit faire une partie de » l'éducation. Nous avons plu-» sieurs excellentes Poëtiques & » Rhétoriques à l'usage des jeu-» nes gens ; je voudrois que l'on » fît un Traité de Peinture dans » le même goût, c'est-à-dire, » qu'après avoir établi chaque » règle, on citât plusieurs Ta-» bleaux des Grands Maîtres, &c.

Que recueillerions-nous ensuite de ces *Jugements* ? bien des éloges donnés à nos bons Peintres & à leurs Tableaux du Sa-

lon. Que ne dit-on point, par exemple, de la fuite en Egypte de M. Pierre! » La Vierge est » dans un excellent caractère, » d'une belle proportion, svelte, » bien dessinée, élégamment posée, » parfaitement drappée; » l'Enfant Jesus a une noblesse » infinie; le Berger est dans une » attitude d'adoration très-expressive: le tout ensemble de ce » Tableau est admirable. La scène se passant en pleine campagne, la lumière quoique vague, » n'altère rien de la force & de » la vérité du coloris, &c.

On rend aussi justice aux talens bien connus de Messieurs Chardin, Oudry, De la Tour, Nattoire, &c. Quelques critiques répandues sur certains Morceaux du Salon, ne sont pas des jugements sans appel; mais il en est qu'on pourra bien approuver & confirmer; par exemple, ce

qu'on dit ici du *Quos ego*, c'est-à-dire, du Tableau de Neptune gourmandant les vents déchaînés, se rapporte assez aux idées de tous ceux qui ont vû & comparé avec la description de Virgile. Le *Quos ego* du Poëte est héroïque, tout en grand, tout en images sublimes; celui du Peintre est réduit à un trop petit espace, l'attitude du Dieu n'a rien de frappant, de majestueux, d'efficace; on ne sçait, au coup d'œil, ce que c'est que ce Colosse armé d'un long trident; les vents furieux n'influent point assez dans cette scène; le fond du Tableau ne présente point assez de désordre, &c.

Vers la fin de cette brochure, il y a quelques traits d'avis ou de censure qu'il faut prendre en bien, si l'on n'aime mieux les tempérer. L'Auteur dit : *Nous avons de jolis Poëtes, de jolis Peintres,*

de jolis Sermons ; les Raphaël, les Corneille, les Bourdaloue étoient-ils de jolis Auteurs ?... Au lieu des ſujets élevés & des grandes compoſitions des Anciens, il ne nous faut plus que de petites Paſtorales, des Chinois & des Pantins. Voilà le correctif : nos Artiſtes ne ſont preſque pas en faute, c'eſt le goût & la mode qui les ſubjugue. Qu'on leur demande, comme à Raphaël, à Pouſſin, à Le Brun, de grands ſujets ; leur génie s'élevera, s'étendra, ſe manifeſtera, & nous verrons encore des miracles ; n'en voyons-nous pas de tems en tems malgré la décadence du ſiècle ?

ARTICLE CXXI.

LETTRE CRITIQUE sur l'éducation. In 12. pag. 98. Chez Prault, père, au coin du Quay de Gèvres.

L'Auteur de cette Lettre dit des choses qu'il faut mettre de suite sous les yeux du Lecteur.

D'abord il se plaint beaucoup de l'éducation actuelle, surtout de celle des Collèges dans les Classes d'humanités. Il prétend qu'au bout de six ou sept ans, un jeune homme, qui a étudié neuf heures par jour dans un Collège, *sort profond sur la formation du Supin & du Gérondif; mais plus neuf sur toutes les matières de la conversation, qu'une Pensionnaire qui sort du Couvent pour la première fois.*

Il assure que ce jeune homme,

placé ensuite à l'Académie, entouré de Maîtres de Génie & de Mathématiques, ne prend pas même l'*idée d'une proportion* & que *le plus grand nombre des Officiers ne sçavent pas faire une soustraction.*

Il suit le même Eléve qui va bientôt se piquer de Physique, & voir des expériences chez *Pagny*; mais qui au bout du compte vous dira que *nous allons avoir de la pluye, parce que son Thermomètre est baissé de trois degrés.*

Il ajoute que, si *notre homme rencontre quelque folle qui se coëffe de lui, la tête achevera de lui tourner*; que cependant *il y aura peut-être des moments où il soupçonnera qu'il est un fat, mais jamais un sot*; & l'Auteur conclut: *voilà le fruit de sept ans d'études.*

Il attaque ensuite les professions en général; ou plûtôt ceux qui professent certaines Scien-

ces. *Combien de Littérateurs*, dit-il, *ignorent les premiers principes de la Géographie ! ... Combien de Docteurs en Théologie ne connoissent pas la situation respective des quatre Régions du monde ! ... Combien de Jurisconsultes, pour qui les fractions sont de l'Algèbre !*

Il se récrie beaucoup sur ce qu'un M. Demoz ayant trouvé, il y a 20 ou 25 ans, un bon système de Plein-chant, ce système & l'Auteur furent *décriés d'abord par les gens de l'Art*, & oublié ensuite : tant on a de peine à faire entrer les hommes dans des routes nouvelles, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs !

Il revient à la première éducation des enfans; il voudroit qu'on ne leur fît pas apprendre de mémoire des choses qu'ils ne comprennent pas, comme les Fables de la Fontaine, le Rudiment, &c. Que faire donc ?

Il feroit d'avis qu'on leur enfeignât le Latin comme à Montagne, par l'ufage & à force de le parler. Il faudroit auffi, felon lui, qu'ils appriffent toutes les Langues d'Europe, l'Allemand, l'Anglois, l'Italien, l'Efpagnol.

Il recommande beaucoup l'étude de l'Hiftoire, de la Géographie, des éléments de Géométrie, de la Phyfique, &c. Et parmi les Arts, la pratique de nager qui eft, *peut-être*, dit-il, *de tous les Arts, le plus nécessaire.*

Cette Lettre qui n'eft pas mal écrite & où il fe trouve de bonnes chofes, nous fournira quelques obfervations. Nous les ferons fans bleffer l'Auteur qui nous paroît un galant homme, & avec qui il nous feroit agréable de converfer fur ce Chapitre même de l'éducation.

1°. Nous lui demanderions s'il eft bien vrai que des enfans, qui

ont étudié pendant 7 ou 8 ans, neuf heures par jour dans un Collége, sont simplement *profonds sur le Supin & le Gérondif*? N'en voit on pas qui sçavent fort bien leur Cicéron, leur Horace, leur Virgile, quelquefois leur Homère; qui ont de l'agrément dans l'esprit, de la finesse, du goût? On peut voir dans M. Rollin combien Messieurs de Mesmes avoient profité de *cette nourriture de College*. Mais laissons parler les deux derniers siécles & celui-ci. Il s'y est trouvé un très-grand nombre d'hommes excellents en tout genre; & il y auroit à parier cent contre un que les deux tiers & les meilleurs furent élevés dans les Colléges. Quelle inquiétude nous prend donc, & pourquoi voudrions-nous valoir mieux que nos Pères, nos Maîtres & nos modèles?

2°. Il faudroit sçavoir si de jeunes Académistes, qui s'appliquent aux leçons de leurs Maîtres, n'apprennent pas ce que c'est qu'une *Proportion*, & s'ils ignorent ensuite, étant à l'armée, comment se fait une *Soustraction*? Il est bien clair que, si l'on suppose ces Académistes libertins, inappliqués, sans règle, sans retenue, sans bonne volonté, on pourra bien croire qu'ils n'apprendront & ne sçauront rien; & il en sera ainsi de tous les plans d'éducation; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. On s'en prend ici à la méthode; & il faudroit prouver que celle qui est reçuë ne parvient pas à donner l'idée d'une proportion & la pratique d'une soustraction, aux jeunes gens qui veulent bien la suivre.

3°. Parce qu'un petit Maître qui a simplement vû des machines de Physique & des expé-

riences d'électricité chez *Pagny*, sera encore assez imbécille pour confondre le Thermomètre avec le Baromètre, s'ensuivra-t-il qu'un cours de Physique fait à l'âge de 18 ou 20 ans soit une mauvaise invention ?

4°. Et parce qu'il se trouvera, parmi les jeunes gens de Paris, tel libertin à qui une folle tournera la tête, & qui pourra reconnoître en toute vérité qu'il est un fat, faudra-t-il en conclure que *cette tête tournée & cete fatuité sont le fruit de sept ans d'étude ?*

5°. Et quand on verroit quelquefois des hommes, très-versés d'ailleurs dans leur profession, mais sans connoissances sur celles des autres, des Jurisconsultes, par exemple, *pour qui les fractions seroient de l'Algèbre*, tout seroit-il perdu ? N'a-t-on pas vû des Généraux d'armée qui prenoient

fort bien des Places, & qui ne ſçavoient pas ce que c'étoit qu'un angle droit ?

6°. A l'égard des méthodes nouvelles pour apprendre à chanter, à lire, &c. il ne faut ni les rejetter, ni les accueillir trop ; c'eſt à l'expérience, à l'uſage, au jugement des Fxperts, judicieux & déſintéreſſés, qu'il faut s'en rapporter. Pluſieurs de ces méthodes n'ont pas mérité qu'en leur faveur on renverſât les limites poſées par nos Pères ; c'eſt ce qui doit inſpirer des réſerves pour tout ce qu'on nous annonce en ce genre. Quand on eſt en poſſeſſion d'autres méthodes ſûres, quoique peut-être défectueuſes à quelques égards, il ne faut pas les abandonner facilement ; & c'eſt le cas de reſpecter, juſqu'à un plus ample informé, les pratiques de nos Ancêtres,

7°. Pour la multitude des Lan-

gues dont l'on conseille l'usage tout à la fois & dans le même tems, il y a bien à douter si c'est une pratique sûre pour la jeunesse. On nous dit que *le fils d'un Négociant François, établi à Constantinople, apprend & parle également, avant que de sçavoir lire, trois ou quatre idiomes à la fois, qu'il parle Grec avec sa mère, Provençal avec son père; Arménien ou Russe à sa nourrice & aux servantes de la maison; Turc aux enfans du voisinage avec lesquels il joue dans la rue.* Eh bien! est-ce là un modèle? N'y a-t-il pas toute apparence que cet enfant parle un mauvais Grec, un mauvais Provençal, un mauvais Arménien, un mauvais Turc, & qu'il se fait, comme il arrive à la plûpart de ces parleurs de Langues, un jargon général, composé de toutes, distingué de toutes, & dont tout le monde se se moque?

Le Chancelier Bacon, très-bon connoisseur en toutes matières, disoit *qu'il falloit se défier pour la jeunesse de ces doctrines prématurées, de ces succès précoces qui rendent les esprits audacieux & qui ont plus d'éclat que de réalité. Ceci répondroit à la plûpart des principes contenus dans cette Lettre sur l'éducation. Et le même Auteur n'approuveroit pas le mépris qu'on témoigne ici pour l'éducation des Collèges, puisqu'il la comble d'éloges, puisqu'il la préfére à toute autre.

» C'est là, *dit-il*, que l'émulation » est plus grande; que la présence » de surveillants graves & imposants inspire de la retenue; que » ces jeunes esprits prennent de » bonne heure le goût de la vertu,

* *Baco de dignitate & augm. scientiarum l. 6. c.*

» & se conforment aux bons » exemples. *Adest adolescentulis in Collegiis æmulatio major erga æquales : adest quoque ipse vultus & aspectus virorum gravium, quod facit ad verecundiam, & teneros animos etiam à principio conformat ad exemplar.*

La critique que nous venons de faire ne nous empêchera pas de répéter que ce petit ouvrage sur l'éducation est agréable, qu'on le lit avec plaisir, & que l'Auteur mérite des éloges pour son zèle. Il en méritera davantage, s'il veut encourager les méthodes reçues ; elles réussirent longtems, pourquoi les croirions-nous stériles aujourd'hui ?

ARTICLE CXXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON a en France des Foſſiles de toute eſpèce ; nos richeſſes en ce genre ne ſont pas inférieures à celles des autres pays, & cependant nous avons paru les négliger juſqu'à préſent; du moins perſonne ne s'étoit mis en devoir de nous donner un catalogue de nos Pierres & de nos Minéraux. C'eſt ce qui doit augmenter le prix du Livre que publie M. d'Argenville, déja bien connu par d'autres bons ouvrages. Celui-ci a pour titre *Enumerationis Foſſilium quæ in omni-*

bus Galliæ Provinciis reperiuntur, tentamina. Auctore A. J. D. d'Argenville è Regiis scientiarum Societatibus Londinensi & Montepessulanensi, *in-8°. pag.* ... *Parisiis, apud Jonn. Debure*, &c.

La Préface, qui est détaillée & agréable, expose tous les soins que l'Auteur s'est donnés pour former cette Nomenclature; & tous ceux qui l'ont aidé de leurs conseils ou de leurs connoissances y sont nommés avec honneur.

Discours qui a remporté le prix d'éloquence, proposé par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban en l'année 1756. Par M. Soret, Avocat en Parlement. *Chez Brunet, rue S. Jacques*, &c.

Le sujet étoit: *Combien les Arts sont nécessaires à la Société*; & l'Orateur divise ainsi: *les Arts sont nécessaires en ce qu'ils satisfont aux besoins de la Société; en*

ce qu'ils procurent sa gloire.

Pour le premier objet il distingue des besoins dans l'ordre moral, dont le plus essentiel est l'emploi du tems; & des besoins dans l'ordre naturel dont les principaux sont la défense de l'Etat, la protection du Citoyen attaqué ou opprimé, le soulagement des infirmités corporelles, l'entretien habituel & journalier de la vie: besoins auxquels satisfont l'art de la guerre, l'art de guérir, les divers arts méchaniques.

Pour la seconde partie, l'Orateur rappelle encore l'art militaire & l'éloquence, auxquels il ajoûte les Beaux-Arts, la Poësie, la Peinture, la Sculpture, les arts méchaniques en tant qu'ils servent au commerce, & il fait voir que tous & chacun de ces arts procurent la gloire de la Société. Voilà tout ce dis-

cours, susceptible de grands détails & de beautés sans nombre, si l'Auteur n'avoit pas été obligé par les loix Académiques de supprimer & d'abréger : ce qu'il nous donne ici annonce le fond riche & cultivé dont il est pourvû.

Le même Orateur a remporté le prix proposé par l'Académie Françoise, & l'on trouve aussi son discours chez Brunet, rue S. Jacques. Le sujet étoit ; *l'indulgence pour les défauts d'autrui*, & la division est 1°. *Qu'avoir de l'indulgence pour les défauts d'autrui, c'est justice, parce que l'intérêt de la Société l'exige.* 2°. *Que c'est sagesse, parce que notre bonheur particulier en dépend.* Il est difficile, dans une matière traitée tant de fois par les Philosophes & par les Orateurs, de dire quelque chose où l'on remarque un air de nouveauté ;

mais

mais l'Auteur a du génie, de la fécondité, de l'agrément : on trouvera son discours digne de la couronne qu'il a remportée.

On couronna le même jour, Fête de S. Louis, un Poëme & une Ode de M. le Chevalier Laurès, en faveur de qui l'Académie a vérifié ce mot d'Horace, *certat tergeminis tollere honoribus.* * L'Ode *sur la passion du jeu* nous a paru une des plus belles productions qu'on ait en ce genre.

La même Fête de S. Louis fut célébrée par un beau panégyrique dont M. l'Abbé de la Tour-du-Pin étoit l'Auteur. Il fit voir que le règne de S. Louis étoit celui de la Religion, qu'elle éclaira sa justice, qu'elle consacra sa valeur, qu'elle soutint sa patience, suivant ces trois mots du

* M. Le Chevalier Laurès a remporté trois prix en deux ans.

Pseaume 17. *Justus, fortes; patiens.* Il y auroit beaucoup de choses à citer de ce discours Chrétien & Académique; nous donnons pour exemple le morceau suivant qui a pour objet la minorité du saint Roi.

» La mort prématurée des » Rois est toujours une fatale épo- » que pour les Empires. C'est » dans un de ces moments cri- » tiques que Louis, encore en- » fant, monte sur le trône; dans » la foiblesse de l'âge, un Roi » semble n'être pas un Roi; on » ne craint guères de blesser son » autorité. On suppose des mé- » contentemens; des prétextes » deviennent des raisons, les li- » gues se forment, les haines » éclatent. Pour des vassaux » puissants & surtout souverains, » l'obéissance est toujours un » joug odieux. On refuse bien- » tôt de se soumettre, quand on

» croit pouvoir espérer de com-
» mander. Tout conjure contre
» Louis. Les Comtes de Boulo-
» gne & de Bretagne, l'un par
» ambition, l'autre par intérêt;
» le Comte de Flandre par hai-
» ne; celui de la Marche par
» politique; les Comtes de Pro-
» vence & de Toulouse, l'un
» entraîné par la contagion de
» l'exemple, l'autre par une ven-
» geance injuste & implacable;
» le Comte de Champagne tan-
» tôt par inquiétude, tantôt par
» inconstance, toujours par foi-
» blesse; l'Angleterre par goût,
» par suggestion, par rivalité,
» &c.»

Les deux Hommes de Lettres couronnés par l'Académie (Messieurs Soret & Laurès) ont encore signalé leurs talents, depuis la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne. L'un & l'autre ont célébré cet heureux évé-

nement par des Pièces de Poësie. Le premier a publié une Ode trop diffuse peut être, mais où il se trouve de belles choses ; le second a présenté à Madame la Dauphine des vers qui s'annoncent ainsi :

Quel bruit éclate ! l'airain tonne
Du haut des remparts ébranlés ;
Les jeux barbares de Bellone
Vont-ils être renouvellés ?
Dans ses succès ce Roi si sage,
Qui de tant d'ennemis vainqueur,
Borna le prix de son courage
Au nom de Pacificateur,
Louis détruisant son ouvrage
Releve-t-il un bras vengeur ?
Mais quels cris publics d'allégresse
Répondent aux foudres de Mars !
D'où naît la prompte & douce yvresse
Qui se répand de toutes parts ?
Un Berceau se montre à ma vûe,
Porté par l'Hymen & l'Amour ;
Les Ris voltigent à l'entour, &c.

Et plus bas. . .

Que d'objets rians sont l'image
Des plus légitimes transports !
Pour renouveller son hommage,
Notre amour par d'heureux efforts,
Aux élements prête un langage ;
Sillonant les airs de ses feux,
Le salpêtre va dans la nue,
Au bruit de sa prison rompue,
Tracer notre zèle & nos vœux.
A nos chants les échos répondent,
Tontes les mains cueillent des fleurs,
Le Peuple & les Grands se confondent,
C'est la Fête de tous les cœurs, &c.

Un des premiers qui aient chanté la Naissance du Prince est M. Pesselier, bien connu par son recueil de Fables. Il a donné une Eclogue qui est un combat pastoral entre Mirtil & Silvandre, jaloux l'un & l'autre de bien célébrer la Fête présente. Atis est le juge, il termine le combat par ce mot :

La même ardeur vous anime

Sous des attributs différens,

Recevez, l'un & l'autre, un suffrage

unanime,

Nous ne blâmons ici que les indifférens.

Dans le cours de cette Eclogue il y a de la délicatesse, des images riantes & agréables ; par exemple, Mirtil dit quelque part :

Et si nous préférons sur la simple fougère,
A l'honneur d'être craints, le plaisir d'être bons,
Le Sceptre aussi se change en Houlette légère
Entre les mains de nos Bourbons.

L'heureuse naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne a aussi mis en Fête les Muses du Collège de Louis le Grand. On voit une Relation très exacte des réjouissances qui occupèrent ce Lycée, le premier jour du mois

dernier. A en juger par les détails & les circonstances qu'on y énonce, l'ordonnance de cette grande cérémonie dut être magnifique ; mais la renommée publie que le récit est fort au-dessous de l'exécution. Quelqu'un apparemment, dans ce Collège, a hérité du P. Meneſtrier le goût & la ſcience des décorations publiques. Ces qualités ſont rares ; elles tiennent de près à la Poëſie & à la Peinture, & elles méritent d'être cultivées, pour ſervir, dans l'occaſion, le zele des ſujets & la gloire du Souverain.

Quoiqu'il y eût, dans les ornemens de cette Fête, beaucoup d'emblêmes & d'inſcriptions, qui ſont des objets littéraires, nous ne rappellerons nommément que les compoſitions Poëtiques qu'on diſtribua dans l'aſſemblée, & qui ſubſiſtent. Ce ſont deux recueils, l'un plus petit, compré-

pant quelques Couplets ou Vaudevilles, publiés au nom des Pensionnaires du Collège. Cette Poësie naïve a l'avantage d'exprimer les éclats d'une joye vive & subite. L'autre Volume, qui est plus considérable, contient les Pièces suivantes.

1°. *Les Vœux de la France* en Hébreu, (Nedarei Tsorphath *). C'est une prière dans le style & le goût prophétique: la traduction Françoise se voit vis-à-vis; mais on n'a pû y conserver toute l'énergie du Texte. On souhaite, par exemple, dans le François, que le jeune Prince *soit le défenseur des Autels*; & il y a dans l'Hébreu *qu'il soit le fidelle propre à veiller sur les Temples saints*; on dit dans le François, *qu'il perpétue la gloire des Bour-*

* *Vota Galliæ.* Les Rabbins appellent la France *Tsorphath*.

tion, & dans l'Hebreu, *qu'il honora de générations en générations les Bourbons*, &c.

Trois Pièces de Vers Grecs. La première est une Idylle dans le goût de la troisiéme Idylle de Bion, & aussi d'après la premiére de Theocrite. On y remarque un portrait charmant du jeune Duc de Bourgogne. La seconde est une Ode Anacréontique sur son Berceau ; tout y est d'un style doux, gracieux & coulant. La troisiéme est encore une Ode dans la manière d'Anacréon ; elle s'adresse à la Nourrice du Prince nouveau né, & pour qu'on juge de la délicatesse de cette Poësie, nous en citons ici le commencement*.

---

* Πολύφιλε [illegible] τιθήνα,

Μακαρίζομέν σε πάντες,

Βρέφος [illegible] βρέφον αὐτοῦ,

Μέγα τε χαῖρ' [illegible].

3°. Six compositions Latines, toutes agréables & de bon goût ; sçavoir, des Hendecasyllabes *ad Zephyrum* ; une Ode *ad Serenissimum Burgundiæ Ducem* ; une Pièce en Vers de mesure Anacréontique, intitulée *Lilium nascens* ; une Fable en Vers Senaires qui a pour titre *Lilium* ; une Eclogue où Tityre & Corydon célébrent la naissance du Prince ; quatre Epigrammes contenant d'heureux présages *Epigrammata Poëtæ Auguris*.

4°. Une Pièce en Vers Allemands, intitulée *Die Freud des*

Μέγα τε χρ[illegible] ἄμ[illegible]
Ἀπαλαῖς ἀειδ[illegible]
[illegible] τε ἐκ Πιμπλείης
Ποθέων [illegible]
Γέλα λαρὸν ἐγχέουσα
Ἔτι δὲ φιλαμμειδὲς [illegible]
Γλυκεροῦ γέλωτος [illegible]
Μελιτηρέος τ' ἀοιδᾶς &c.

5°.

Saxens Wegen de Glüklichen geburt ihrer hochfurstilichen durchleicht hertzog von Burgond.
» Transports de joye de la Saxe » au sujet de la naissance de » Monseigneur le Duc de Bourgogne. » Cet ouvrage tient de la vivacité & de l'enthousiasme de l'Ode. Nous en traduisons un morceau:

» Ah! le charmant spectacle » qui s'offre à mes regards! Que » vois-je? Les jeux & les ris en» entourer le Berceau du Prin» ce; la paix & l'abondance lui » former une heureuse destinée; » les Parques filer pour lui une » longue suite des plus beaux » jours, un siècle d'or pour son » règne..... Il a l'esprit & le » cœur de Louis son ayeul & de » Louis son père; il a la valeur » d'Auguste son bisayeul & la » force de son bras, &c.

5°. Treize Pièces Françoises

dont la plûpart sont des Odes. Nous venons de donner des éloges particuliers aux Poësies Hébraïque, Grecques, Latines, Allemande, parce qu'il faut toujours faire honneur aux Anciens & aux Etrangers, surtout quand ils se présentent d'aussi bonne grace qu'ils font ici. Les Poësies Françoises nous fourniroient beaucoup de beaux endroits à citer; mais comme elles sont de droit public, & que tout le monde peut en être juge, nous supprimerons tout détail à cet égard. Observons, en finissant, que le frontispice du recueil porte cette belle inscription ou dédicace

LUDOVICO XV.
REGI INVICTO,
EUROPÆ PACATORI,
OPTIMO PARENTI;
AUGUSTUM NEPOTEM,

IMPERII PROPAGINEM,
GALLIARUM FELICITATI
NATUM
GRATULATUR
Regium Ludovici Magni
Collegium Societatis Jesu.

La vie du vénérable Pere Pierre Claver de la Compagnie de Jesus, &c. Par le P. Bertrand-Gabriel Fleuriau de la même Compagnie. *Vol. in-12. pag. 400 sans la Préface. Chez Bordelet, ruë S. Jacques, &c.*

Cet ouvrage très-édifiant fait connoître parmi nous le P. Claver, dont la mémoire est en vénération à Carthagène & dans les Indes Occidentales. Il nâquit en Catalogne l'an 1581 ou 1585. Il entra au Noviciat des Jésuites à Tarragone en 1602. Il fut ordonné Prêtre à Carthagène en 1615, & bientôt après il se livra au service spirituel des Nè-

grès emploi qu'il a exercé jusqu'à sa mort, arrivée le 8 Septembre 1654. Dans cet exercice de zèle, il montra une patience, une mortification, une humilité, une industrie Chrétienne & Religieuse qui furent le gage des plus grands succès. Il étendit ses travaux à toute autre espèce de bonnes œuvres, & toujours à celles qui étoient les plus abandonnées, les plus obscures & les plus difficiles. Il éprouva des traverses de la part des étrangers & des Domestiques de la Foi; des libertins & même des gens de bien. Dieu honora son ministère & ses vertus du don des miracles; & il y a un Décret de N. S. P. le Pape Benoît XIV, en datte du 24 Septembre 1747, lequel déclare que ce serviteur de Dieu a possédé les *Vertus Théologales & Cardinales dans un dégré héroïque.*

On avoit déja deux vies en

Espagnol, & une en Italien du même P. Claver; l'Histoire Françoise qu'on donne aujourd'hui est mieux digérée, elle peut tenir un rang honorable parmi les bons ouvrages de cette espèce.

On vient de publier une autre vie qui ne fera pas moins de plaisir aux personnes de pieté; c'est celle de *M. de Rossilion de Bernex, Evêque & Prince de Genève*, en deux parties formant un Vol. in-12 de 419 pages sans la Préface. Comme ce Prelat est mort en 1734, & que son Histoire tient à beaucoup de faits importants de notre Histoire Ecclésiastique moderne, nous en donnerons l'extrait dans un article de ces Mémoires.

Il paroit un très-grand ouvrage, sous le titre de *Recueil des Plans, élevations & coupes tant géométrales, qu'en perspective, des*

Châteaux, Jardins & dépendances que le Roi de Pologne possède en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever, ainsi que les changements & les décorations qu'il a fait faire à ceux qui étoient déja construits. 1. Vol. in-fol. gravés par les soins du Sr. Heré, premier Architecte de Sa Majesté Polonoise. On les trouve à Paris, chez le Sr. François, Graveur Ordinaire du Roi, rue basse des Ursins, au triangle d'or, près S. Landry en la Cité; à Nancy, chez Babins Libraire; & à Luneville chez Bouchard aussi Libraire. Le prix est de cent quarante-quatre livres.

Nous avons sous les yeux le frontispice de ce grand ouvrage: on y voit le Roi Laomédon qui donne des ordres à Neptune & à Apollon pour la construction de Troye; l'édifice s'éleve, les divers ouvriers sont en mouve-

ment &c. Cette planche, qui est du Sr. Pasquier, annonce fort bien les différents objets du Recueil. Elle est accompagnée d'une Epître Dédicatoire du Sr. Héré; nous n'en citons que ce mot; *daignez, Sire, accepter les hommages d'un sujet que vous avez formé vous-même dans son Art.* On avoit cru jusqu'ici faire l'éloge des grands Princes, en disant qu'ils sçavoient fort bien démêler & employer les bons Artistes; il étoit réservé au Monarque bienfaiteur de la Lorraine, d'être lui-même, en quelque sorte, le créateur des talents, le directeur des Arts, le modèle & le guide des hommes de génie.

Sous le règne fortuné de ce Prince, on a aussi donné une *Table alphabétique des Villes, Bourgs, Villages & Hameaux de Lorraine & Barrois, avec des notes historiques & topographiques.* Ce livre,

imprimé depuis deux ans, nous avoit échappé, c'est un in-8, de 180 pages, vrai modele de Nomenclature & de description pour toutes les grandes Provinces dont on seroit curieux de faire connoître l'état actuel. *On trouve cet ouvrage à Nancy, chez Antoine le Seure, Imprimeur du Roi de Pologne.*

Nous avons aussi sous les yeux un corps très estimable de 33 planches, représentant la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, ouvrage gravé en 1664 par Grégoire Huret, un des plus habiles Graveurs du dernier siècle. Il n'a paru dans le Public qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ces planches. Le Sr. Julien de l'Hôtel de Soubize, déja connu par d'autres entreprises, & en dernier lieu par son Atlas Géographique & Militaire de la France, a acquis l'ouvrage du Sr.

Huret, il l'a fait imprimer avec soin, & il le présente au Public sous deux formats ; le grand papier est de vingt-quatre livres l'exemplaire, le petit papier de dix-huit livres. On pourra espérer des premiéres épreuves jusqu'au mois d'Avril 1752 que le Sr Julien enverra les planches à Nuremberg. En examinant ce corps complet, nous avons été frappés de plusieurs Morceaux, tels que la Flagellation, la Résurrection, le *noli me tangere*, le Repas d'Emmaus, l'Ascension, &c.

Questions diverses sur l'Incrédulité. in-12. pag. 371. Chez Chaubert, Quai des Augustins. Cet ouvrage est de M. l'Évêque du Puy, & l'on en fait beaucoup de cas ; nous en parlerons bientôt, ainsi que d'une Instruction Pastorale du même Prélat, adressée aux nouveaux convertis de son

Diocèse. Elle est imprimée à Montauban, aussi bien que les Maximes spirituelles du P. de Niéremberg, traduites de l'Italien en notre Langue, par un Auteur qui a beaucoup d'esprit, & qui sanctifie des talens bien connus.

Chroa-Genésie, ou Génération des couleurs contre le systême de Newton. Par M. Gautier, Pensionnaire du Roi. 2 Vol. in-12. M. DCC. L. & M. DCC. LI. *Chez Antoine Boudet, Imprimeur du Roi.*

On remarque aujourd'hui que les adversaires de M. Newton ne le combattent point en faisant naître simplement des doutes, en proposant des objections, en dressant leurs batteries contre quelques branches du systême. C'est toujours de leur part le style le plus décisif, le ton le plus assuré, la manière d'attaquer la plus vive, & la plus générale. Ce

procédé est-il desavantageux à l'illustre Anglois, forme-t-il un préjugé contre sa doctrine ? Nous ne pouvons décider la question ; mais nous sçavons qu'au moins c'est ce qui prouve la persuasion intime, la volonté ferme & entière des combattans.

M. Gautier dont nous annonçons l'ouvrage, est un des plus disposés à détruire tout le Newtonianisme, & peut-être a-t-il ici quelque avantage. Sa première inclination fut pour ce système. „ Entrainé, *dit-il*, par „ la foule, je brûlois avec une „ espèce de superstition mon en- „ cens à cet idole des Sçavans „ (M. Newton). Après bien des „ hommages, je me ravisai sur „ mon culte un peu trop aveu- „ gle, à la vérité ; je lûs, j'exa- „ minai, j'approfondis & le ré- „ sultat de mes réflexions me „ conduisit à douter & même à „ me détacher tout-à-fait d'une

» découverte apparente, qui » sous le nom de *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle*, en a imposé à tant » de Philosophes. » Voilà donc un homme détabusé, un esprit qui se rend à des lumières qu'il estime plus pures.

Les deux Volumes qui sont très étendus, indiquent tout le progrès de ses découvertes dans le parti Anti-Newtonien. Le premier tome remonte jusqu'aux premiers principes de la Physique, jusqu'aux opinions même qu'on s'en est formé dans les tems les plus reculés. Ce développement indique dans l'Auteur beaucoup de lecture & de connoissances. Son second Volume roule plus particulièrement sur les couleurs; on y trouve une multitude d'expériences qui *détruisent*, dit M. G., *le système de Newton*. Tout ceci mérite d'être lû, médité, vérifié.

Méthode pour apprendre l'Ortographe & la Langue Françoise par principes. Cinquiéme édition, la seule dont on puisse se servir utilement. Par M. Jacquier. Vol. in 8. Prix trois livres cinq sols broché. On la vend à Paris, chez le Gras Grand'-Salle du Palais; Chez la veuve Pissot, Quai de Conti, & chez Rollin fils, Quai des Augustins. Cette *Méthode* est très-utile à ceux qui ont un Dictionnaire François, parce que l'Ortographe y est prouvée par régles.

Les *Libraires* de Paris & de Province qui en voudront de la première main, s'adresseront à l'Auteur. Sa demeure est rue du Roule, à la Croix d'or. Ils y trouveront aussi le *Coup d'œil* des Dictionnaires François où l'Ortographe de chaque mot est prouvée par règles. C'est le *veni mecum*, dit l'Auteur, des Commis & gens d'affaires. Vol. in-12. Prix trois livres relié.

On trouve chez Sebastien Jorry, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, *l'Abrégé des Eléments de Botanique, ou méthode pour connoître les Plantes. Par M. de Tournefort, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, avec un supplément du même Auteur. Vol. in-12.* 320 p. Edition d'Avignon.

TABLE DES ARTICLES du mois de Novembre 1751.

ARTICLE CXIV. *Histoire de la Jurispru-*

dence Romaine, &c. Dernier extrait. 2315
ART. CXV. Guidonis Ferrarii S. J. de rebus gestis Eugenii Principis, &c. *Les Campagnes du Prince Eugéne, &c. Par le P. Ferrari J. &c.* 2340.
ART. CXVI. *Mesure des trois premiers dégrès du Méridien dans l'Hémisphère Austral. Par M. de la Condamine.* 2361
ART. CXVII. *Preuves de la Religion de J. C. &c.* 2388
ART. CXVIII *Dissertation sur la Fièvre-Quarte & sur les Eaux de Bourbonne en Champagne, &c.* 2408
ART. CXIX. *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, &c* 2419
ART. CXX. *Jugements sur les ouvrages exposés au Louvre, &c.* 2458
ART. CXXI. *Lettre critique sur l'éducation, &c.* 2464
ART. CXXII. *Nouvelles Littéraires.* 2475

Errata pour Octobre.

p. 2406 *l.* 13. Nons *lis.* Nous.
p. 2434. l. 15. *Anadyomène.* Substituez à ce mot celui d'*Anatis.*
Ibid l. 16 *Azazel.* Comptez cet article parmi ceux qui sont absolument copiés de Moréri.
p. 2454. l. 5. qni *lis.* qui.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Décembre 1751.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Décembre 1751.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. }

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	14.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Décembre 1751.

ARTICLE CXXIII.

DISSERTATION SUR LES raisons d'établir ou d'abroger les loix. Par l'Auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg. in-12. A Utrecht, chez Sorli, Libraire ; & se trouve à Paris, chez Briasson, ruë S. Jacques.

A Mesure que les volumes de l'Académie des Sciences de Berlin parviennent à notre con-

noissance, nous en donnons l'extrait, & il est peu de livres jusqu'ici dont nous ayions parlé avec plus d'empressement, de zèle, oserions-nous dire d'exactitude & de précision ? En attendant que le dernier tome nous soit communiqué, nous rendrons compte de cette dissertation qu'on publie séparément, parce que les Gens de Lettres sont très-curieux de tout ce qui est annoncé, comme étant de l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg.* » On » verra, *dit l'Editeur*, cette jus- » tesse dans la façon de penser, » cette étendue de génie, cette » noblesse de vûes qui caractè- » risent un des plus grands hom- » mes de ce siècle, à prendre ce » titre dans tous les sens dont il » est susceptible. »

Pour bien connoître les raisons d'établir ou d'abroger les

loix, matière qui fait l'objet de cette dissertation; il faut sçavoir l'Histoire même des loix: & c'est aussi par-là que commence notre Auteur. Il donne, d'une manière très abrégée mais suffisante, tout l'historique des loix, en remontant jusqu'aux plus anciens Législateurs qui furent, parmi les Peuples distingués des Hébreux, Osyris en Egypte, Minos en Crète, Lycurgue à Lacédémone, Dracon & Solon à Athènes; Romulus, Numa & les Rois dans Rome; ensuite les Compilateurs des XII. Tables; puis en descendant toujours, divers Empereurs & Justinien surtout le plus grand restaurateur de la Jurisprudence: *ses loix se trouvèrent si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elles furent embrassées par les Peuples les plus policés*; mais ces Peuples n'ont pas laissé d'y joindre

leurs coutumes que le tems & l'habitude ont transformées en loix. Ainſi les François, les Anglois, les Allemands ont enté ſur la Juriſprudence Romaine un Droit coutumier, & ce Droit s'eſt même multiplié autant que les Etats & que les Provinces.

Il n'y a pas de doute que partout où les loix ſe ſont établies du conſentement des Peuples, ce n'ait été le beſoin qui les ait fait recevoir, & que dans les Pays ſubjugués, la volonté des conquérans n'ait été la ſuprême raiſon de leur établiſſement. Si l'on eſt ſurpris de voir tant de loix différentes, qu'on réfléchiſſe un moment ſur leur nature, ou leurs qualités eſſentielles, & l'on verra que les loix principales, celles qui ſervent à maintenir l'ordre & la tranquillité publique, ſont à peu près les mêmes dans tous les Pays. Les différences

viennent tantôt du génie de la Nation qui adopte ces loix, tantôt de l'eſpèce particulière de Gouvernement qui eſt réçue dans un Etat, tantôt de la nature & de la multitude des vices auxquels un Peuple ſera ſujet, &c.

L'Auteur remarque avec toute ſorte de raiſon » qu'un corps » de loix parfaites ſeroit le chef-» d'œuvre de l'eſprit humain . . . » qu'on y remarqueroit une uni-» té de deſſein & de règles ſi » exactes & ſi proportionnées, » qu'un Etat conduit par ces loix » reſſembleroit à une Montre » dont tous les reſſorts ont été » faits pour un même but; qu'on » y trouveroit une connoiſſance » profonde du cœur humain & » du génie de la Nation; que les » châtimens ſeroient tempérés, » de ſorte qu'en maintenant les » bonnes mœurs, ils ne ſeroient » ni lègers ni rigouréux; que

» des Ordonnances claires &
» précises ne donneroient jamais
» lieu au litige ; qu'elles consiste-
» roient dans un choix exquis de
» tout ce que les loix civiles
» ont de meilleur, & dans une
» application ingénieuse & sim-
» ple de ces loix aux usages de
» la Nation ; que tout seroit pré-
» vû, tout seroit combiné, &
» que rien ne seroit sujet à des
» inconvéniens. »

Cet excellent morceau est terminé par une réflexion que fait naître la connoissance des hommes & de leur foiblesse : *Les choses parfaites ne sont point du ressort de l'humanité* ; & c'est pour cela qu'il se glisse tant de défauts jusques dans les loix ; on les multiplie & leur multitude *embarasse la Jurisprudence* ; c'est *un Dédale où les Jurisconsultes & la Justice s'égarent.* Il y a eu trop de mollesse, trop peu de nerf dans

certaines loix, Osyris en Egypte ne condamnoit les voleurs qu'à rendre le bien volé au propriétaire, qui de son côté étoit tenu de leur donner le quart de ce bien, ou la valeur. Il se trouve quelquefois trop de sévérité dans certaines loix ; on punit de mort des actions où la misère, le besoin, la honte ont plus de part que la mauvaise volonté ; & l'Auteur en cite des exemples sur lesquels il ne nous appartient pas de prendre parti. Cette matière de législation touche les droits des Maîtres de la terre. On n'est point surpris de la voir traitée, décidée même dans la présente dissertation ; on connoît la main qui nous la donne ; & l'on présume que personne ne s'avisoit de faire des difficultés à Lycurgue & à Solon sur la manière dont ils avoient envisagé les loix. Il n'en seroit pas de même de notre

analyse & de notre jugement; ainsi nous renvoyons à celui de l'Auteur touchant les peines établies contre le vol domestique & contre les avortements; touchant la Question surtout qui *est abolie en Prusse depuis huit ans*; & *la justice*, ajoûte-t-on, *ne s'en fait pas moins.*

Il y a des loix obscures, il y en a de vagues, il y en a qui se contredisent les unes les autres: matière abondante de réforme; rien ne doit être plus clair, plus précis, plus absolu, plus intelligible que ce qui règle les mœurs, le Gouvernement, la Police, que ce qui doit faire le bonheur & la paix des sociétés.

Les Loix surtout qui ont pour objet les successions & les contrats ont besoin de la plus grande clarté; c'est-là que tous les termes doivent être appréciés, pesés, placés avec la plus scru-

puleuſe attention ; mais tout ceci ſera inutile, en quelque ſorte, ſi l'on ne réprime l'Art infiniment dangereux des Orateurs. « Rien » n'eſt plus fort dans la bouche » d'un homme éloquent que l'Art » de manier les paſſions : l'Avo- » cat s'empare de l'eſprit de ſes » Juges ; il les intéreſſe, il les » émeut, il les entraîne ; & le » preſtige du ſentiment fait illu- » ſion ſur le fond de la vérité . . . » Le chef-d'œuvre de Cicéron » eſt ſans doute la Peroraiſon de » ſa Harangue pour Fonteius ; » elle le fit abſoudre, quoiqu'il » paroiſſe coupable. Quel abus » de l'éloquence, que de ſe ſer- » vir de ſon enchantement pour » énerver les loix les plus ſa- » ges ! »

Il y a des loix infiniment ſages & extrêmement bien rédigées ; elles ont fait beaucoup d'honneur à ceux qui les ont établies ;

elles en font encore à ceux qui ſe portent pour vouloir les maintenir. Cependant quel eſt le fruit de ces précieuſes Ordonnances ? Ecoutons l'Auteur à qui ſeul il convient de raiſonner ſur des objets ſi intéreſſants. » L'Edit contre » les duels eſt très-juſte, très- » équitable, très-bien fait ; mais » il n'amène point au but que » les Princes ſe ſont propoſé en » le publiant : des préjugés plus » anciens que cet Edit l'emportent ſur lui de haute lutte, & il » ſemble que le Public, rempli de » fauſſes opinions, ſoit convenu » tacitement de n'y point obéir. » On expoſe enſuite l'état préſent des choſes ; les idées régnantes ſur le point d'honneur, la ſituation critique où ſe trouve un homme de condition *inſulté par un brutal*, & le jugement cruel qu'on porte de lui s'il eſt fidèle obſervateur de la loi qui proſcrit

les combats singuliers. *Il faudroit donc*, continue l'Auteur, *trouver un expédient qui, en conservant l'honneur aux particuliers, maintînt la loi dans toute sa vigueur.* Et quel seroit-il cet expédient ? On l'indique en cette manière : » Si tous les Princes de » l'Europe n'assemblent pas un » congrès, & ne conviennent entre » eux d'attacher un deshonneur » à ceux qui, malgré leurs » Ordonnances, tentent de s'égorger » dans ces combats singuliers ; si, dis-je, ils ne conviennent » pas de refuser tout » azyle à cette espèce de meurtriers, » & de punir sévèrement » ceux qui insulteront leurs pareils, » soit en paroles, soit par » écrit ou par voye de fait, il » n'y aura point de fin aux » duels. »

Il y a tant de raison & d'équité dans cette dissertation qu'on

n'en doit pas perdre une ligne ; & rien surtout des dernières qui nous placent si bien dans le vrai point de vûe de l'humanité ; *il ne faut pas*, dit l'Auteur, *s'imaginer que les hommes soient des démons & s'acharner sur eux avec cruauté* ; il ne faut pas non plus *supposer qu'ils soient tous des Anges & leur abandonner la bride* ; mais il faut *croire qu'ils ne sont ni tout bons, ni tout mauvais* ; il faut *récompenser les bonnes actions au-de-là de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses & de l'humanité pour tous.*

Dans ce même Volume on trouve une autre dissertation ayant pour titre : *examen de l'usure suivant les principes du droit naturel* ; par M. Formey : & ce morceau fait aussi partie du dernier tome des Mémoires de l'A-

cadémie de Berlin ; nous en parlerons quand il faudra rendre compte de ces Mémoires.

ARTICLE CXXIV.

SCIENTIA ECLIPSIUM ex Imperio & commercio Sinarum illuſtrata, complectens integras conſtructiones Aſtronomicas P. Jacobi-Philippi Simonelli Soc. Jeſu. Obſervationes Sinicas &c. P. Ignatii Kegler ejuſdem Soc. Inveſtigationes ordinis Eclipſium P. Melchioris à Briga ejuſdem Soc. *in-4.* Romæ, Typis Antonii de Rubeis & Lucæ apud Salv. & Jo. Dom. Mareſc. 1747. *La ſcience des Eclipes illuſtrée par les obſervations faites à la Chine &c.*

IL y a trois ouvrages dans ce Volume ; le premier, imprimé à Rome en 1744, avoit été

envoyé en 1738 par le P. Jacques-Philippe Simonelli, Missionaire Jésuite en Chine, au P. Melchior de Briga, Jésuite de Lucques, & c'est ce dernier qui en a fait l'édition. Voici en peu de mots quel en est le sujet.

Ce qu'on appelle Eclipse de Soleil est plus véritablement & plus proprement une Eclipse de Terre, puisque quand la Lune est entre le Soleil & nous, la Terre, ou plûtôt quelques cantons de la Terre se trouvent privés de la lumière du Soleil. Le premier qui soit entré dans cette considération est le célèbre Képler, & il a jugé en conséquence qu'il falloit apprécier, calculer, déterminer les Eclipses de Soleil, comme celles de Lune, excepté que pour ces dernières il faut supposer la pleine Lune, & au contraire, la nouvelle Lune pour les premières.

Ces principes ſont ſolides, mais il y a un pas de plus à faire; car il eſt queſtion de connoître & de marquer les diverſes phaſes du Soleil pendant l'Eclipſe de Terre, ſans quoi l'Aſtronomie tireroit peu d'avantage de cette méthode. Cependant il ne s'eſt trouvé que très-peu d'Auteurs qui ayent entrepris ce travail; & le P. Simonelli n'a vû, ſur cette matière, qu'un Manuſcrit aſſez court du P. Burgundio, ci-devant Profeſſeur au Collège Romain. Ce Manuſcrit a été le germe du préſent ouvrage. Avec des explications, des additions, des vûes même nouvelles ou rendues plus faciles, le P. Simonelli a dreſſé une méthode Géométrique & Trigonométrique pour l'obſervation des Eclipſes: méthode qui ſuppoſe dans les Lecteurs quelques connoiſſances d'Aſtronomie & qui ne préſente ici

que les détails absolument nécessaires au sujet. L'ouvrage occupe 156 pages de ce Volume.

On trouve ensuite les observations d'Eclipses & de Comètes, faites en Chine par le P. Ignace Kégler, Missionaire Jésuite & Président du Tribunal d'Astronomie à Pékin. L'Editeur est encore le P. Melchior de Briga, & le livre a été imprimé à Lucques en 1745. Outre les observations de Chine, on nous donne le rapport, ou, si l'on veut, la correspondance des observations faites en Europe sur les mêmes Phénomènes célestes; & quand ces Phénomènes n'ont pû être observés dans nos contrées, ou quand l'Editeur n'a pû recueillir les observations, c'est l'objet d'une note ou d'un avertissement. Enfin le nombre & l'ordre de toutes ces opérations Astronomiques commencent à l'année

1725 & s'étendent jusqu'en 1744.

Il y a des particularités remarquables dans ce détail ; surtout l'observation d'une Comète vuë à Pekin en 1739. depuis le 3. de Juillet jusqu'au 10 inclusivement. Cette Comète est différente d'une autre qui avoit paru aux mois de Février, Mars, Avril de la même année, & qui a été observée en France, en Angleterre, en Italie, &c. Le cours de celle-ci, qui n'a été suivie que jusqu'au 6 d'Avril, étoit presque parallèle à l'Equateur & suivoit la suite des signes; au lieu que celle qui a paru trois mois après, & qui n'a été vuë qu'à la Chine, autant qu'on a pû l'apprendre jusqu'ici, avoit son cours dirigé du Nord au Sud, & tant soit peu rétrograde à l'ordre des Signes; de sorte que la route de cette Comète a presque coupé perpen-

diculairement la route de la première.

A la fin de cet ouvrage, on voit une table des Longitudes & des Latitudes pour les principales Villes du monde ; elle a été dressée, avec beaucoup de soin & sur des observations très-exactes, par le P. Christophe Maire, Jésuite Anglois, résident à Rome, & correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Le troisième morceau qui entre dans ce Volume, est du P. Melchior de Briga, Editeur des deux précédents ; & l'on y remarque aussi deux parties dont la première comprend ce que l'Auteur appelle l'ordre naturel & périodique; la seconde présente l'ordre doctrinal des Eclipses. Cela signifie qu'on expose d'abord ce qui concerne ces Phénomènes pris en eux-mêmes, & qu'ensuite on donne la manière de

les calculer & de les observer.

Imaginez qu'on explique d'un ſtyle élémentaire, toutefois en démonſtrations, les principes, les cauſes, les circonſtances, les phaſes, les tems des Eclipſes; qu'on entre de-là dans les diverſes périodes inventées par les divers Peuples, & qu'on rappelle toutes les eſpèces d'années, de cycles, &c. c'eſt la première partie de notre Auteur. Concevez après cela des détails inſtructifs ſur l'utilité des obſervations, ſur les rapports des nouvelles méthodes d'obſervation avec les anciennes, ſur les préparatifs néceſſaires aux obſervations; ce qui comprend ſurtout l'uſage des Tables Aſtronomiques, des Globes céleſte & terreſtre, &c. c'eſt la ſeconde partie de cet ouvrage. On y diſtingue un endroit très-curieux & très-ſçavant ſur l'année de l'Eclipſe rapportée par

Hérodote, comme ayant été cause de la paix entre Cyaxare, Roi des Médes, & Alyatte, Roi de Lydie : il est question de fixer l'époque de ce Phénoméne; l'Auteur rappelle tous les sentiments, les apprécie, les critique & se détermine enfin à embrasser celui qui prèfére l'année 585 avant l'ére Chrétienne. Ce point est de grande conséquence dans l'histoire ancienne, & mérite toute l'attention des Lecteurs.

ARTICLE CXXV.

PLANS ET JOURNAUX des siéges de la dernière guerre de Flandres, rassemblés par deux Capitaines étrangers au service de France. A Strasbourg, chez Melchior Pauschinger, 1750. in-4. 111. pag. Et se trouve à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, & chez Jombert, ruë Dauphine.

LEs Anciens prenoient quelquefois le ſtyle didactique des Journaux, en décrivant certains Sièges fameux, tels que furent ceux de Tyr, de Sagunte, de Jéruſalem, &c. Mais comme ils n'abandonnoient point leur qualité d'Hiſtoriens, ils ne pouvoient s'empêcher d'orner leurs récits, de peindre les actions des combattants, de répandre du ſentiment & de l'ame dans les évènements militaires, dont ils vouloient tranſmettre le ſouvenir à la poſtérité.

Cette manière qui eſt belle & noble manque ſouvent de juſteſſe & de préciſion. La vérité des faits, l'exactitude des détails, le nombre & le prix des circonſtances ſe perdent dans l'appareil du diſcours, ou s'altèrent par les égards dûs aux règles du langage. La méthode pure & naïve des

Journaux a donc des avantages; & dans l'objet particulier de nos dernières campagnes de Flandres, rien de plus favorable, de plus digne des attentions du public, parce que les évènements se recommandent, s'ornent d'eux-mêmes. 24. Places de guerre, soumises en quatre ans aux armes Françoises, forment un coup d'œil des plus brillants; l'Histoire en pareil cas peut céder ses droits au récit simple & suivi des opérations; & il n'est pas nécessaire d'être aussi grand Peintre que Tite-Live pour tracer ce magnifique tableau, il suffit de raconter, de datter, de dire; Voyez ce qui s'est fait.

On nous donne ici les Plans & les Journaux de ces Sièges mémorables; deux Officiers jeunes encore, mais attentifs & pleins de zèle, ont tout vû, tout recueilli & tout représenté. MM,

Dillens * & Funck **, (ce sont les Auteurs) disent dans un court avertissement qu'ils ont retranché de leur ouvrage *tout ce qui n'y étoit pas essentiel.* Cela est vrai à la lettre ; & par cette raison nous ne pourions abréger leur narration, ni analyser ce qu'ils ont voulu dire. Jour par jour ils tiennent compte des attaques, du service des tranchées, de l'emplacement & de la direction des batteries, des sappes, des mines, & de l'effet de toutes ces choses qui composent un grand Art, qui entrent même dans l'Art sublime de régner ; les Rois mettant en œuvre pour leur gloire & pour la défense de leurs Etats, ces coups de force, ces inventions du génie, qui ouvrent les Villes & soumettent les Provinces.

* Capitaine dans le Régiment de Lowendalh.

** Capitaine dans Royal Suédois.

Nous ne remarquons dans tous ces Journaux de Sièges qu'un ſeul endroit où nos Auteurs ſemblent raconter en Hiſtoriens ; c'eſt à la fin du Siège de Berg-op-zoom, à ce moment terrible où les aſſiégeans forcèrent la Ville. » M. de Cronſtrom, *diſent-ils*, » revenu alors de ſon Pyrrhoniſ- » me, n'attendit point le dénoue- » ment de cette affaire, il ſe re- » tira de la Ville & ne voulut » plus en diſputer le commande- » ment à M. le Prince de Heſſe- » Philipſthal à qui il appartenoit » de droit par ſa qualité de Gou- » verneur. Ce Prince raſſembla » tout ce qu'il y avoit de braves » gens dans ſa garniſon, & vint » au-devant de nous ; comme » nous nous approchions en bon » ordre de la grand'-Place, nous » nous fuſillâmes beaucoup pen- » dant une heure ſans gagner ni » perdre de terrein. A la fin M,

» le Prince de Hesse qui étoit
» blessé, fit battre la retraite de
» son côté, &c.

Les Plans au nombre de 24 sont bien gravés, & les tranchées avec les batteries sont légèrement enluminées, ce qui contribue à fixer l'attention du Lecteur ou Spectateur. On nous assûre que tout y est de la dernière exactitude & que les gens du métier qui ont été témoins de ces grandes opérations militaires, retrouvent à point nommé, sur ces planches, les objets de leurs travaux & de leur gloire.

On a aussi des témoignages de l'approbation distinguée que cet ouvrage a eu en France, en Prusse, en Suéde; on l'a traduit en Allemand dès qu'il a paru, & ce n'est pas une preuve équivoque du cas qu'on en fait dans l'Empire.

Mais de quelle utilité sera ce

recueil précieux, lorſqu'on entreprendra l'Hiſtoire de cette guerre ! On n'ira point emprunter les ſecours de la critique pour vérifier des dattes ou appuyer des faits. Tout ſe placera ſous la plume de l'Hiſtorien, qui n'aura, pour ainſi dire, que le plaiſir de former un beau tout, & de joindre l'éloge du Monarque conquérant aux détails étonnants de ſes conquêtes.

ARTICLE CXXVI.

NOUVEAUX MEMOIRES d'Hiſtoire, de Critique & de Littérature. Par M. l'Abbé d'Artigny. Tom. IV. in-12. chez de Bure l'aîné, Quay des Auguſtins. 1751.

Nous ſommes fâchés que l'Auteur nous annonce à la tête de ce quatriéme Volume, la

fin de ſon ouvrage; s'il faiſoit ſon ſéjour à Paris, il ſemble que nous pourions eſpérer une ſuite : les Bibliothèques & le commerce des Gens de Lettres, fourniroient des aliments continuels à ce goût de recherches & de bonne critique, qu'on a reconnu dans M. l'Abbé d'Artigny. Ce dernier tome comprend 8 articles.

Le premier, intitulé *Détail critique de pluſieurs faits douteux ou viſiblement ſuppoſés*, préſente pluſieurs traits de *Démonographie*; on y voit ce que certains Auteurs ont écrit des *Génies gardiens de tréſors cachés*; des invocations de Démons, & de l'empire tyrannique qu'ils exercent ſur ceux qui ſe livrent à de ſi mauvais maîtres; des apparitions de revenants, &c. On joint à cela d'autres Hiſtoires d'évènements ſinguliers, & l'on exerce ſur toute

cette matière une judicieuſe critique.

Le ſecond article eſt fort intéreſſant. Il comprend *les pièces originales concernant le Procès de MM. de Bouillon, de Cinq-Mars & de Thou.* Pluſieurs de ces pièces n'avoient point encore paru, quelques-unes n'avoient pas été données avec autant d'étendue qu'elles en ont ici ; & c'eſt ce qui augmente le prix de tout ce grand morceau.

Le troiſiéme article eſt un *extrait des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Fête des fous.* On appelloit *Fête des fous* certaines réjouiſſances que les Eccléſiaſtiques faiſoient en pluſieurs endroits, & à certains jours, durant l'Office Divin. C'étoient des reſtes de Barbarie ou de Paganiſme; pratiques inſenſées que l'autorité des Paſteurs eut bien de la peine à détruire totalement. On

entre ici dans des détails à ce sujet ; & la matière, qui par elle-même ne mériteroit aucune attention, picque cependant la curiosité à cause de l'air antique qu'on y remarque, & des singularités qu'on y discute.

Le quatriéme article est une *addition à la Chronique scandaleuse des Sçavans*. On peut se souvenir que M. l'Abbé d'Artigny s'est fort étendu dans son premier Volume sur les quereles de certains Sçavans, & sur le style polémique qu'ils ont employé. Il donne ici un nouvel exemple ; c'est la réponse du P. Poisson, Cordelier célèbre, à un extrait inséré dans le Journal des Sçavans, de son panégyrique de S. François. M. Andry étoit l'Auteur de cet article du Journal, & ce fut à lui que le Prédicateur s'en prit; la brochure qu'il publia à ce sujet est une Pièce extraordinaire,

elle est devenue rare, & par cette raison M. l'Abbé d'Artigny en donne le précis avec quelques morceaux. On ne peut pas dire que ce soit une anecdote ennuyeuse.

Les articles 5. & 6. contiennent des particularités curieuses touchant M. de Brèves, Ambassadeur de France à la Porte & à Rome sous Henri IV. & depuis Gouverneur de Gaston, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII. C'est un abregé de la vie de ce Seigneur, une exposition des services qu'il avoit rendus à l'Etat, un détail des discours qu'il tint au Chancelier de France & à d'autres de la Cour, losqu'on voulut lui ôter la charge de Gouverneur de Gaston. On lit ces deux articles avec beaucoup de plaisir.

Le suivant roule sur des Thèses soutenues à Béziers dans le

Chapitre Provincial des Carmes en 1682. Il y étoit queſtion de l'antiquité de l'Ordre, & des rapports qu'il avoit eus aux anciens Patriarches & Prophètes.

Ces Thèſes, telles qu'on n'en ſoutient plus depuis long-tems, engagent l'Auteur dans quelques obſervations ſur la controverſe fameuſe entre les PP. Carmes & les Bollandiſtes : controverſe dont il ne reſte d'autres veſtiges aujourd'hui que les livres publiés dans le tems.

Le dernier article comprend des *éclairciſſements ſur quelques endroits des 3 premiers Volumes de ces Mémoires*. L'Auteur marque par-là qu'il aime le vrai & l'exactitude. Il ne lui reſte plus, pour ſatisfaire le Public, qu'à entreprendre quelque autre ouvrage ; celui-ci eſt un gage du favorable accueil que lui feront les Sçavans.

ARTICLE CXXVII.

OBSERVATIONS DE JEAN-Jacques Rousseau de Genève, sur la réponse qui a été faite à son discours, in-8°. pag. 62.

UNe de nos Académies demandoit *si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.* M. Rousseau de Genève a répondu sans équivoque & sans respect humain, que le rétablissement des Sciences & des Arts, bien loin d'épurer les mœurs, n'a servi au contraire qu'à les corrompre. On se souvient de l'éclat que faisoit son discours au commencement de cette année, & peut-être aussi de l'extrait que nous en donnions dans le tems.

Notre attention se bornoit alors à faire connoître la gran-

deur & la force des coups que M. Rousseau portoit aux Sciences; & si nous nous mettions en devoir d'élever quelques retranchements contre cette redoutable batterie, ce n'étoit qu'une défense subite, précipitée, bonne seulement pour donner le tems à des guerriers plus habiles ou mieux armés de venir au secours de la république des Lettres.

Ce secours a été plus puissant que nous n'aurions osé l'esperer. Minerve a le talent de gouverner les Peuples, de présider aux combats, d'inspirer l'amour des Sciences & de les protéger; c'est l'emblême de celui qui a daigné répondre aux discours de M. Rousseau. Si Troye avoit pû être défendue, elle l'auroit été par le bras d'Hector; & si la cause des Lettres prend le dessus dans cette controverse, on en

aura l'obligation à cette belle réponse que tous les Gens de Lettre ont lûe & admirée. Comme elle n'est venue d'abord à notre connoissance que par la voye d'un de nos livres périodiques, nous n'avons pû en donner l'extrait, & il ne seroit plus tems aujourd'hui de revenir sur une composition si célébre ; l'analyse seroit obscurcie par l'éclat de l'ouvrage même.

Il faut donc nous renfermer dans les Observations que M. Rousseau publie ; il ne prétend pas que ce soit une réplique à l'Auteur Anonyme : ce seroient plûtôt des actions de graces qu'il lui devroit ; » mais, ajoûte-t-il du ton ferme qu'il prend partout, » ce que je dois à la reconnois» sance ne me fera point oublier » ce que je dois à la vérité, & je » n'oublierai pas non plus que » toutes les fois qu'il est question

» de raiſon, les hommes ren-
» trent dans le droit de la natu-
» re & reprennent leur égalité.»
Nous croyons que l'Auteur de la réponſe goûtera ces principes : il ſe ſouviendra, avec plaiſir, que Laurent de Medicis faiſoit aſſeoir Michel-Ange en ſa préſence ; & que Louis XIV. daignoit converſer familierement avec le Nôtre & Manſart.

M. Rouſſeau réduit à deux points principaux toutes les propoſitions de ſon adverſaire, *l'un renferme l'éloge des Sciences, l'autre traite de leur abus*, & ces deux points ſont la matière des Obſervations.

Nous ne ferons point remarquer que l'Auteur tire toutes ſortes d'avantages de ſon ſujet, ſoit pour ſe dégager des objections perſonnelles qu'on lui fait, & des contradictions qu'on lui reproche, ſoit pour dire quelque

chose d'obligeant à son adversaire. Il y a bien de l'esprit dans tout ce procédé, & l'on sent cela d'autant mieux qu'on est plus instruit des qualités de l'aggresseur & des talents de celui qui est sur la défensive. Quelle modestie d'ailleurs dans ce dernier; quel ton vertueux, quelle sincérité; & en même tems quelle adresse à remettre les Sciences sous le glaive de la critique! Nous ne voudrions pas supprimer une note qui est à la page 12. *On me reproche*, dit M. Rousseau, *d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne*; & voici la note servant de réponse: » Je ne » sçaurois me justifier, comme » bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point » de nous & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner: c'est de très-bon gré que » je me suis jetté dans l'étude; &

» c'eſt de meilleur cœur encore
» que je l'ai abandonnée, en
» m'appercevant du trouble
» qu'elle jettoit dans mon ame,
» ſans aucun profit pour ma rai-
» ſon. Je ne veux plus d'un mè-
» tier trompeur où l'on croit
» beaucoup faire pour la ſageſ-
» ſe, en faiſant tout pour la va-
» nité. »

A la fin de ce morceau nous ſerions bien tentés de rappeller deux Vers de Racine :

Burrhus ne penſe pas, Seigneur, tout ce qu'il dit ;
Son adroite vertu ménage ſon crédit.

Britannicus.

Mais comment ſoupçonner un Sage qui défend la cauſe des mœurs, qui ſe fait même des ennemis par le zèle qu'il témoigne pour la vertu ? Croyons donc ce divorce, ce renoncement total aux études, & reconnoiſſons

Décembre 1751.

feulement que l'Auteur avoit fait de très-riches acquifitions dans l'empire des Lettres, puifqu'il n'a pû réuffir à diffiper tout fon bien, puifqu'il lui en refte beaucoup malgré tous les foins qu'il fe donne pour ne rien conferver.

L'adverfaire faifoit le dénombrement des utilités qu'on retire des Sciences dans tous les états; & notre Auteur dit: *pourvû qu'on m'accorde qu'elles nous rendent malhonnêtes gens, je ne difconviendrai pas qu'elles ne nous foient d'ailleurs très-commodes. C'eft une conformité de plus qu'elles auront avec la plûpart des vices.* Ceci eft défolant: voilà qu'on abandonne aux Sciences toutes les utilités, toutes les commodités; & qu'on leur refufe le feul avantage véritablement eftimable qui eft de faire des hommes vertueux. Que l'Auteur cependant confidè-

re ici sa proposition; les Sciences, dit-il, *nous rendent malhonnêtes gens*, & plus haut il ne nioit pas que la Science & la Vertu ne fussent compatibles : comment accorder ces idées ? Il prétend que les Sciences corrompent les mœurs d'une nation, & c'est apparemment ce qui est compris dans l'imputation faite aux Sciences, de *nous rendre malhonnêtes gens*; mais il avoue en même tems que chaque particulier de cette nation pourra être sçavant & honnête-homme. Il y a quelque Métaphysique à cela; & nous ne sçavons comment une nation lettrée sera corrompue, tandis que chaque particulier lettré poura être & sera même vertueux.

Nous aimerions mieux pour toute cette controverse, la pensée d'un Orateur Académique &

Chrétien * qui ſe propoſoit à lui-même cette queſtion, *ſi le Théâtre étoit ou pouvoit être une école de vertu*; & il répondoit que par lui-même le Théâtre pouvoit être une école de vertu, mais que par notre faute il étoit une école de vice. Cette façon de penſer & de parler, appliquée aux Sciences en général, pouroit réſoudre la queſtion; on diroit que par elles-mêmes les Sciences peuvent contribuer à épurer les mœurs, qu'elles y contribuent même quelquefois; mais qu'il arrive ſouvent par notre faute qu'elles ſervent à nous corrompre. De cette manière, le danger des Lettres très-réel & très-redoutable ſubſiſteroit; ſans que les avantages, les biens, les richeſſes qu'elles renferment perdiſſent rien de leur prix.

---

* Le P. *Porée.*

On objectoit à M. Rousseau que *l'étude est nécessaire pour admirer les beautés de l'Univers* ; & il répond que cette proposition le surprend. » Seroit-ce, *ajoûte-t-il*, » qu'il est ordonné à tous les » hommes d'être Philosophes, ou » qu'il n'est ordonné qu'aux seuls » Philosophes de croire en Dieu? » L'Écriture nous ordonne d'a- » dorer la grandeur & la bonté » de Dieu dans les merveilles de » ses œuvres ; je ne pense pas » qu'elle nous ait prescrit nulle » part d'étudier la Physique ; ni » que l'Auteur de la nature soit » moins bien servi par moi qui » ne sais rien, que par celui » qui connoît le Cèdre & l'Hys- » sope, & la trompe de la Mou- » che & celle de l'Eléphant. On » croit toujours avoir dit ce que » font les Sciences, quand on a » dit ce qu'elles devroient faire. » Cela me paroît pourtant diffé-

» rent. L'étude de l'Univers de-
» vroit élever l'homme à ſon
» Créateur, je le ſçais ; mais el-
» le n'élève que la vanité humai-
» ne, &c.

Il y a toujours dans les réponſes de l'Auteur une généralité qui donneroit encore lieu à des objections ; on a tort ſans doute de ne conſidérer dans les Sciences que le bien qu'elles devroient faire, ſans tenir compte du mal qu'elles opérent ou occaſionnent quelquefois : mais c'eſt auſſi une extrêmité de ne penſer qu'aux mauvais effets qui en réſultent par notre faute, & de ſupprimer totalement les fruits utiles que les ſages en retirent. La Science, dit-on, *n'élève que la vanité humaine* : ce qui ſignifie qu'il n'y a rien autre choſe à eſpérer de nos études ; qu'envain voudrions-nous acquérir, par de longs travaux, la patience, l'eſprit de re-

traite, la fuite des plaiſirs, les talents propres du citoyen ; nous ne ſortirons de cette carrière qu'avec plus de vanité, de préſomption, d'impertinence par conſéquent. Et cela eſt-il bien vrai ; & tous ceux qui ſont entrés dans la Littérature ont-ils ſubi cette loi terrible & humiliante ? *La ſcience*, diſoit un Grand-Homme de la primitive Egliſe *, *eſt bonne ſi l'on en uſe bien* ; comment en bien uſer, ſi par elle-même elle *n'élève que la vanité humaine ?*

Comme les intérêts de la Religion ſe trouvent mêlés dans cette controverſe, M. Rouſſeau traite ce point avec une force, avec une élévation de génie & de ſtyle qui peut faire beaucoup d'impreſſion ſur ſes Lecteurs. Il obſerve d'abord que le Peuple

* *Theophil. ad Autolyc.*

choisi de Dieu n'a jamais cultivé les sciences ; qu'on ne lui a point conseillé l'étude ; qu'on le tint toujours séparé des nations idolâtres & sçavantes qui l'environnoient ; que Josephe & Philon, deux hommes qui n'auroient été que médiocres partout ailleurs, furent des espèces de prodiges parmi les Hébreux ; que les Sadducéens, qui étoient les Philosophes de Jérusalem, ne se distinguoient que par leur irréligion ; que les Pharisiens, grands hypocrites & pleins d'orgueil, étoient les Docteurs de ce Pays-là.

Il passe ensuite à la Religion de Jesus-Christ, & il a bien soin de remarquer que ce Sauveur du monde ne confia point sa doctrine & son ministère aux Sçavans, mais aux petits & aux simples. *Dans les instructions qu'il leur donnoit*, ajoûte notre Auteur, *on ne voit pas un mot d'étude ni de science*,

ce, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela. Et quel magnifique tableau nous trace-t-on après cela des travaux & des succès de ces douze pêcheurs, envoyés pour instruire & pour convertir le monde! Quel contraste fait-on envisager dans les hommes de Lettres qui parurent dans l'Eglise, lorsqu'on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile! » Il fallut » toujours avoir plus d'esprit » que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de » secte se fit entendre, les hérésies pullulèrent de toutes » parts. L'emportement & la violence ne tardèrent pas à se » joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne sçavoient » que tendre la gorge aux coû-

» teaux, devinrent entre eux » des perſécuteurs furieux, pires » que les idolâtres, &c.

Après l'énumération de bien des troubles, de bien des maux, M. Rouſſeau ſemble reſpirer; & dans quelle époque? Le croiroit-on? Dans celle que nous eſtimons la plus ténébreuſe, la plus indigne des faſtes du genre humain. *Les choſes*, dit-il, *prirent enfin une aſſiète plus tranquile. Vers le dixième ſiècle, le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer la terre.* On ſent-là un homme bien content; plus d'études, plus de livres, plus d'Arts; le flambeau des Sciences s'éteint, l'ignorance établit ſon empire, elle règne ſur tous les eſprits & ſur tous les états; l'Auteur, il eſt vrai, n'approuve pas que le Clergé d'alors ignorât *les choſes qu'il devoit ſçavoir*; mais il ne laiſſe pas de dire avec complai-

ſance que l'Egliſe gagna du moins, à cette ſituation, *un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé juſques-là.*

La renaiſſance des Lettres détruiſit ce beau ſyſtême; *aujourd'hui les Sciences ſont floriſſantes, la Littérature & les Arts brillent parmi nous; mais quel profit en a tiré la Religion? Demandons-le à cette foule de Philoſophes qui ſe picquent de n'en point avoir.*

» Non, *reprend le ſage qui nous*
» *occupe*, ce n'eſt point avec tant
» d'Art & d'appareil que l'Evan-
» gile s'eſt étendu par tout l'U-
» nivers, & que ſa beauté ra-
» viſſante a pénétré les cœurs.
» Ce divin Livre, le ſeul néceſ-
» ſaire à un Chrétien, & le plus
» utile de tous à quiconque ne le
» feroit pas, n'a beſoin que d'être
» médité, pour porter dans l'ame
» l'amour de ſon Auteur & la vo-

» lonté d'accomplir ses précep-
» tes. Jamais la vertu n'a parlé
» un si doux langage ; jamais la
» plus profonde sagesse ne s'est
» exprimée avec tant d'énergie
» & de simplicité. On n'en quitte
» point la lecture sans se sentir
» meilleur qu'auparavant. O
» vous, Ministres de la Loi qui
» m'y est annoncée, donnez-
» vous moins de peine pour
» m'instruire de tant de choses
» inutiles ; laissez-là tous ces li-
» vres sçavans qui ne sçavent ni
» me convaincre ni me toucher.
» Prosternez-vous aux pieds de
» ce Dieu de miséricorde, que
» vous vous chargez de me fai-
» re connoître & aimer ; deman-
» dez-lui pour vous cette humi-
» lité profonde que vous devez
» me prêcher. N'étalez point
» à mes yeux cette Science or-
» gueilleuse, ni ce faste indécent
» qui vous deshonorent & qui me

» révoltent; soyez touchés vous-
» mêmes si vous voulez que je
» le sois, & surtout montrez-
» moi dans votre conduite la
» pratique de cette Loi dont
» vous prétendez m'instruire.
» Vous n'avez pas besoin d'en
» sçavoir ni de m'en enseigner
» davantage, & votre Ministè-
» re est accompli. Il n'est point
» en tout cela question de Belles-
» Lettres ni de Philosophie. C'est
» ainsi qu'il convient de suivre
» & de prêcher l'Evangile; &
» c'est ainsi que ses premiers dé-
» fenseurs l'ont fait triompher
» de toutes les Nations, *non A-*
» *ristotelico more*, disoient les
» Pères de l'Eglise, *sed pisca-*
» *torio.* »

Voilà un excellent morceau, & il s'y trouve de grandes vérités; cependant toujours un peu trop de ce ton général, exclusif, absolu qui touche une des

extrémités ; car pourquoi les Ministres de l'Eglise n'inséroient-ils pas quelquefois des connoissances profanes ? S. Paul a bien cité aux Athéniens un mot d'*Aratus* ; il a bien allégué contre les Crétois une Sentence d'*Epiménide*. Et S. Basile conseillant l'étude des Lettres Humaines * ne remarque-t-il pas que Moïse fut instruit dans la Science des Egyptiens, & que Daniel apprit les mystères des *Sages* de Chaldée ? Et quand Julien l'Apostat défendit aux Chrétiens l'usage des Poëtes, des Orateurs, en un mot de tous les Ecrivains de l'ancienne Gréce ; les saints Docteurs de ce tems-là ne regardérent-ils pas cette loi comme quelque chose de préjudiciable à la Religion ; comme une persé-

* Basil. *Quomodo legendi Gentilium libri.*

cution des plus rigoureuſes & des plus malignes ? Il faudroit entendre ſur cela l'Hiſtorien Socrate.* » Jeſus-Chriſt, dit-il, » & ſes diſciples n'ont pas reçu » les Sciences des Gentils com- » me des choſes inſpirées ; mais » ils ne les ont pas réprouvées » comme dangereuſes. Car plu- » ſieurs des Philoſophes Grecs » ont eu quelque connoiſſance » de Dieu, ainſi que S. Paul le » déclare dans ſon Epître aux » Romains. Les Apôtres » n'ayant donc point défendu » d'étudier ces Sciences, ils ſont » cenſés les avoir abandonnées » à la liberté & au choix de tout » le monde. D'ailleurs, » quoique les ſaintes Ecritures » contiennent des vérités divi- » nes & totalement admirables, » elles n'enſeignent toutefois pas

* *L. 3. Hiſt. Eccleſ. Cap.* 16.

» l'Art de parler qui est si utile
» pour résister à ceux qui entre-
» prennent de combattre la vé-
» rité ; car qui ne sçait qu'on
» vient facilement à bout de ses
» adversaires, quand on se sert
» contre eux de leurs propres
» armes ? Et c'est pour cette rai-
» son que Julien avoit défendu
» aux Chrétiens d'apprendre les
» Sciences des Grecs, persuadé
» que les fables dont elles sont
» remplies rendroient bien-tôt ri-
» dicule & condamnable la Reli-
» gion qu'il avoit embrassée....
» Enfin le bien, partout où il se
» trouve, appartient à la véri-
» té, & dès les premiers tems on
» trouve que les Docteurs de
» l'Eglise se sont exercés, jusqu'à
» leur extrême vieillesse, dans
» l'étude des Lettres Grecques ;
» les uns pour acquérir l'élo-
» quence, les autres pour cul-
» tiver leur esprit; plusieurs pour

» convaincre les Gentils de leurs » erreurs, &c. » Il y a de bonnes choses dans ce long texte, & il peut bien servir aujourd'hui à la défense des Lettres. S'il n'est plus nécessaire de combattre les Payens par leurs livres ; au moins est-il utile d'acquérir l'éloquence, de se cultiver l'esprit, & après tout, comme dit Socrate, les Sciences humaines n'étant nullement défendues par l'Evangile & par les écrits des Apôtres, il est permis à tout le monde de les cultiver.

Ce sujet nous a menés fort loin, & il seroit tems de finir notre extrait. Cependant l'Auteur nous dit aussi quelque chose sur la seconde partie de la réponse qu'on lui a faite. Il est question de l'abus des Sciences : article capital en cette matière, mais déja suffisamment indiqué dans ce que nous avons dit. On abu-

se de tout, répondoit l'adversaire, *faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse? Oui*, réplique notre Auteur sans balancer, *toutes celles qui sont inutiles; toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.*

Cependant on place bientôt après une sorte de modification. L'Auteur ne veut pas qu'on brûle toutes les Bibliotheques, qu'on détruise les Universités & les Académies: *nous ne ferions*, dit-il, *que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien.* Mais comment cela se peut-il, répliqueroit quelqu'un? Si les Lettres sont une source très-générale & très-abondante de corruption, il semble qu'en tarissant ce mauvais fond, on délivreroit le genre humain de bien des vices; non, repartiroit M. Rousseau, car

quand un Peuple est corrompu, il ne revient plus à la vertu... *Les cœurs une fois gâtés le seront toujours, il n'y a plus de remède à moins de quelque grande révolution, presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir.... Laissons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus, &c.*

On nous dit-là des choses que nous ne comprenons pas bien : Quoi la corruption est venue en très grande partie des Sciences, & il faut néanmoins les laisser subsister, parce qu'il n'y a plus de remede ? N'est-ce pas comme si l'on laissoit subsister les occasions, les causes même des crimes les plus odieux, parce que le monde est déja bien méchant? & ne semble-t il pas plûtôt qu'en retranchant ce qui favorise le plus les passions, on diminueroit leur

empire, on borneroit leur fureur? Que les Princes, en vertu des Loix de la Politique, permettent un moindre mal pour en épargner un plus grand à leurs Peuples, cela paroît dans l'ordre; mais qu'ils doivent tolérer un très-grand mal & le plus grand même des maux, & le mal qui a produit, qui entretient aussi apparemment la plus grande corruption, c'est ce qu'on ne le persuade pas aisément, c'est même ce qu'on ne peut bien concevoir. Telle est pourtant l'hypothèse qu'on fait sur les Lettres; elles ont tout corrompu; & l'on prétend qu'il est à propos de les maintenir, parce que les hommes ne peuvent plus se corriger. Mais vraiment, par quel moyen se corrigeroient-ils, tandis que les Sciences corruptrices subsisteront, tandis que cette hydre renaissante empoisonnera tout?

L'adversaire de notre Auteur déchargeoit, autant qu'il étoit en lui, les Sciences & les Sçavans des vices dont on leur impute l'origine; ainsi, selon lui, les Sciences n'ont point fait naître le luxe, la mollesse, la dangereuse politesse; les Sçavans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens, ils aiment la retraite & le travail; ainsi leur vie n'est ni voluptueuse ni criminelle; le règne des connoissances est devenu celui de l'ordre & de la justice, *on voit des guerres moins fréquentes & plus justes, des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses, des conquêtes moins rapides, mais plus assurées*: où sont les abus en tout cela?

M. Rousseau oppose à ces détails tantôt un mot qui vole comme un trait, tantôt un raisonnement développé, tantôt

des exemples pris de l'usage du monde, tantôt des observations ou critiques, ou pleines d'éloges pour l'adversaire, mais toujours favorables à la cause & désavantageuses aux Lettres ; c'est ce qu'il faut voir dans l'ouvrage même dont il n'y a rien à perdre, quelque parti qu'on prenne dans la controverse. Elle est telle qu'il seroit bien à souhaiter qu'on pût démêler le point juste de la vérité ; c'est en pareilles rencontres qu'on est fâché de voir trop de faces dans un objet; il y a partout des points de vûë ; des uns trompeurs ; d'autres mêlés de vrai & de faux ; d'autres enveloppés de ténèbres Métaphysiques ; d'autres dangereux à considérer. Oh ! qui poura fixer le prix juste de nos Sciences, & de nos Arts, établir, sans équivoque, le dégré d'estime qui est dûë aux Sçavans & aux Artistes !

Vertu, Religion, Sagesse, d'une part; Sciences, Talents, Littérature de l'autre; qui sera assez habile pour vous concilier? Qui montrera au Sage, à l'homme vertueux, au Chrétien parfait l'art singulier dont parloit S. Basile & qui consiste, selon ce S. Pere, à tirer des Sciences *le vrai, le bon, l'utile, comme l'Abeille enleve le meilleur suc des fleurs?*

ARTICLE CXXVIII.

ABREGE DE L'HISTOIRE des Insectes, pour servir de suite à l'Histoire naturelle des Abeilles, avec des figures en taille douce, 2 volumes in-12. A Paris, chez Hippolite - Louis Guérin, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à saint Thomas d'Aquin 1751.

Décembre 1751.

COmme nous avons rendu compte, en son temps, des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*, nous serions en quelque façon dispensés de parler de cet abrégé; mais le succès des volumes III. & IV. de cet ouvrage, & la manière intéressante & ingénieuse dont les matières y sont discutées; nous engagent à en donner une courte analyse. Dans l'impossibilité de parler des dix-huit Lettres qui composent ces deux volumes, nous choisissons la première du premier volume, qui parle des Cigales, & la dernière du second qui parle des Papillons.

I. La Cigale qui est une véritable Mouche, est connue de tout le monde par la Fable ingénieuse de *M. de la Fontaine*, & par son caquet éternel & impor-

tun, s'il est permis de donner ce nom à un chant qui a paru agréable & harmonieux à Théocrite, Anacréon, & Virgile. L'instrument qui produit ce chant a été longtemps inconnu, & on est redevable à M. de Réaumur d'avoir dévelopé le méchanisme admirable qui forme ces sons. L'Auteur de ces Lettres l'expose avec beaucoup de clarté; mais on ne peut le suivre dans l'exposition qu'il en fait, sans le secours des figures.

Il suffira de faire observer que la cause qui forme ces sons, sont deux plaques écailleuses, qui couvrent deux cavités que l'on nomme des *timbales*, à cause de leur ressemblance avec les timbales militaires. On y voit une membrane résonnante, qui a la roideur d'un parchemin sec, & qui ressemble aux peaux dont on couvre les timbales. Deux gros

muscles, mettent en jeu cette membrane. » Lorsqu'un des mus-
» cles se contracte & se relâche
» alternativement & avec pres-
» tesse, la membrane est tirée en
» bas par le muscle raccourci,
» puis reprend son premier état
» par le relâchement subit du
» muscle. Alors l'air frappé par
» la roideur du coup de la mem-
» brane qui retourne sur elle-mê-
» me par la force de son premier
» ressort, fait ce bruit que l'on
» appelle chant. » D'où il est ai-
sé de conclure qu'il y a cette dif-
férence entre les timbales mili-
taires & les timbales desCiga-
les, que le chant de celles-ci est
produit par le ressort & des bat-
tements de l'air intérieur, & que
le son de celles-là est causé par
les vibrations de l'air extérieur
réfléchi vers nos oreilles.

On ne trouve ces timbales que dans les Cigales mâles ; el-

les eussent été inutiles aux Cigales femelles ; qui ne chantent pas ; mais l'Auteur de la nature a donné à celles-ci un instrument plus nécessaire ; c'est une scie dont l'usage est de faire un trou dans le bois pour y cacher leurs œufs. Cette scie ou tarière est d'une structure merveilleuse, & qui, comme tous les ouvrages de l'Auteur de la nature, porte le caractère de sa sagesse & de sa simplicité. C'est un corps écailleux & long, qui se termine en pointe & qui est dentelé des deux côtés ; ce sont ces dentelures qui font l'office de lime ou de scie. Il faut lire la description détaillée de cet instrument dans l'ouvrage même, & on la lira avec plaisir.

Nous ne nous arrêterons pas à la description de la vie & des mœurs des Cigales : nous ferons seulement deux observations avec l'Auteur. La première est

que les Cigales meurent, comme les Fourmis, pendant l'hyver, & que dès-lors elles ne peuvent aller mandier leur pain chez les Fourmis leurs voisines. Ainsi la vérité historique manque des deux côtés dans la jolie Fable d'Esope : la morale n'en est pas moins ingénieuse & moins instructive. La seconde est que chez les Grecs, les Cigales étoient un mets délicieux : on cite un passage d'Aristote qui le prouve, & qui prouve aussi que ce Prince des Philosophes, comme le dit l'Auteur, avoit plus étudié les Cigales sur la table que sur les arbres.

II. On aime tant à voir les Papillons, on aimera à les connoître. » La beauté, la vivaci» té, la variété des couleurs du » Papillon, l'élégance de sa for» me, font, dit l'Auteur, le » charme des yeux. Sa légéreté,

» son air animé, sa course va-
» gabonde & volage, jusqu'à
» son inconstance, tout nous
» plaît en lui : il fait la matière
» de nos chansons. » Il est enco-
re plus la matière de l'admira-
tion de quiconque examine d'un
œil Philosophe ses attributs &
ses différentes métamorphoses.
Le Papillon, avant que d'arriver
à cet état de perfection dans le-
quel il nous plaît tant, a été d'a-
bord dans l'état de Nymphe ou de
Chrisalide, un animal rampant,
lourd, dégoûtant, & ensuite un
enfant sans membres & presque
sans vie. Quelque foible qu'il
soit, il a la force de percer sa
coque qui est d'un tissu très-
serré ; mais comment perce-t-il
une coque si dure ? Malpighi a
soupçonné que le Papillon hu-
mectoit une partie de sa coque
d'une liqueur qui en amolissoit
la dureté, & qu'ensuite à force

de coups il faiſoit une ouverture aſſez grande pour lui donner paſſage ; mais ce que Malpighi n'avoit fait que deviner, notre Auteur a trouvé le moyen de le voir de ſes yeux. On lira avec plaiſir les expériences qu'il a faites pour y réuſſir, & il eſt aiſé de les répéter.

Les aîles du Papillon, ſa trompe, ſes yeux ſont les trois parties qui méritent le plus notre attention ; & nous allons rapporter en peu de mots ce qu'en dit l'Auteur.

1°. Le Papillon a quatre aîles. Ce qui rend ces aîles ſi brillantes, eſt une pouſſière fine & colorée. Cette pouſſière au Microſcope paroît un *aſſemblage régulier de petites écailles, taillées ſur différens modéles, couchées & implantées ſur une gaze ſolide, quoique extrêmement légère.* Tout le monde ſçait que le Papillon

ne ſuit pas dans ſon vol une ligne droite ; ſes zic-zacs continuels lui ſont d'un grand ſecours pour échapper aux oiſeaux qui le pourſuivent ; & l'Auteur penſe que la cauſe Phyſique de ces zic-zacs eſt le mouvement alternatif des aîles, ou leur force alternativement inégale.

2°. La trompe du Papillon eſt d'une matière analogue à celle de la corne, & eſt composée de trois canaux. C'eſt par le canal intermédiaire que le ſuc des fleurs eſt attiré ; les deux canaux collatéraux ſervent à tirer l'air : & c'eſt l'air pompé qui oblige la liqueur à monter dans le canal intermédiaire. La liqueur ne monteroit pas quelquefois, ſi le Papillon n'employoit une manœuvre bien délicate. Lorſque le ſuc des fleurs eſt trop viſqueux, il y dégorge une limphe très-claire, qui ſert à dé-

layer le ſuc, & à le rendre capable d'entrer dans un canal ſi délié.

Tout le monde ſçait que cette découverte eſt dûë à M. de Réaumur. Pour contenir un Papillon qu'il faiſoit deſſiner, il s'aviſa de lui préſenter un morceau de ſucre : le Papillon y appliqua ſa trompe & le ſuça pendant un temps conſidérable. Le Pline de nos jours, la loupe à la main, vit clairement une petite colonne monter avec vîteſſe le long de la trompe, pendant qu'il voyoit une liqueur deſcendre à plein canal depuis la baſe de la trompe juſqu'à ſa pointe. Cette manœuvre fait concevoir aiſément, comment le Papillon peut ſe nourrir du ſucre le plus dur. La liqueur qu'il darde en bas eſt très-fluide, elle amollit le ſucre & le diſſout : il repompe enſuité cette liqueur chargée de ſucre.

3°.

3°. Nous ne ferons qu'une observation sur les yeux du Papillon ; mais une observation capable d'étonner la raison & de frapper l'imagination. Les Naturalistes les plus habiles, après avoir étudié avec soin, & examiné au Microscope, ces yeux, ont avancé qu'ils consistoient en 34560 cornées, c'est-à-dire, en autant d'yeux. *Argus de fabuleuse mémoire*, ajoûte notre Auteur, *avec ses cent yeux, eut été presque aveugle vis-à-vis un de nos Papillons.*

Le Papillon ne jouit pas longtems de tous ces avantages. Peut-être ne vit-il que quelques jours, quelques semaines au plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que le même été le voit naître & mourir. C'est le terme d'une vie que nous jugeons si agréable, parce que nous la regardons comme le modèle de la li-

berté, de l'indépendance, de la joye & de tous les agrémens. Nous finirons cet extrait par une réflexion qui finit l'ouvrage. » L'histoire des Insectes est une » provision utile pour la campa» gne : lorsqu'on se promène en » compagnie dans ses bois, dans » son jardin, au bord des eaux, » on a des sujets toujours pré» sents & nouveaux, pour en» tretenir son monde, & soi-mê» me, si l'on est seul, sur des » matières ordinairement igno» rées des autres, sur des sujets » variés, intéressants, & suscep» tibles d'une infinité de réfle» xions gayes, sérieuses, en» jouées même, si l'on veut, & » dont on peut tirer des mora» les utiles, propres enfin à » épargner la réputation du pro» chain, à relever des conver» sations languissantes, ou à » remplacer les frivoles.

Nous ajoûterons que, quelque prévenu qu'on ſoit contre cette Phyſique des Inſectes, on ſera guéri de ſes préventions, ſi on lit cet ouvrage avec attention. Il n'eſt pas poſſible que l'eſprit ne ſoit frappé de tant de merveilles que l'Auteur de la Nature étale à nos yeux ; & la manière ingénieuſe dont cette hiſtoire eſt écrite, ſuffiroit ſeule pour la rendre agréable & intéreſſante ; mais il faut convenir auſſi que cette eſpèce de Phyſique eſt un goût : quand on n'eſt pas aſſez heureux pour l'avoir, on s'amuſe peu de la deſcription détaillée des différentes eſpèces d'Inſectes, des métamorphoſes qu'ils éprouvent, du méchaniſme de leurs opérations & de l'expoſition anatomique de leurs parties intérieures & extérieures.

ARTICLE CXXIX.

ESSAI DE COSMOLOGIE.

Par M. de Maupertuis. In-12. pag. 238 sans l'avertissement. M. DCC. LI.

DAns les Mémoires de l'Académie de Berlin pour l'année 1746, on trouve un ouvrage de M. de M. de Maupertuis sur les *loix du mouvement & du repos*. Et cet ouvrage présente surtout deux choses. 1°. Un examen des preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature. 2°. Une preuve de l'existence & des attributs de Dieu par le principe général des loix du mouvement & du repos : principe qui, selon l'Académicien, consiste dans *la moindre quantité d'action.* Ceux qui auroient perdu de vûe cet-

te production littéraire, en trouveroient des vestiges dans l'Article CXXI. de nos Mémoires, au premier volume de Décembre 1748.

Or il est arrivé que l'Auteur a essuyé deux sortes de critiques. Car les uns lui ont comme reproché d'avoir *cherché à détruire toutes les preuves de l'existence de Dieu que la nature offre aux yeux de tous les hommes, pour leur en substituer une seule qui n'étoit à la portée que d'un petit nombre.* Les autres ont parlé de son principe Métaphysique, c'est-à-dire, de cette *moindre quantité d'action* qu'il se porte pour avoir découverte, comme d'une chose déja connue, employée, telle en un mot qu'on ne peut y remarquer aucune des graces de la nouveauté.

C'est pour répondre à ces deux critiques que l'Académi-

cien publie le présent ouvrage ; il déclare en premier lieu qu'il a respecté les preuves de l'existence de Dieu tirées de la Nature, & que son intention a été de dire simplement qu'il falloit en faire un choix, assigner leur véritable dégré de force, & prendre garde que parmi elles il ne se glissât des preuves contraires. A cette occasion, il distingue les preuves tirées de la nature, d'avec les Démonstrations Géométriques ; il appelle les premières des *probabilités*, & il prétend que la Providence nous a donné ce genre de preuves pour nous faire connoître les vérités utiles ; que la sûreté qui résulte de ces preuves n'est pas inférieure à celle qu'on acquiert par les Démonstrations Géométriques : car, ajoûte-t-il, *un nombre infini de probabilités est une Démonstration complète, & pour l'esprit humain la plus forte*

de toutes les Démonstrations ; la Nature fournit abondamment ce genre de preuves & les fournit par gradation selon les différences des esprits ; toutes ces preuves n'ont pas la même force, mais toutes prises ensemble sont plus que suffisantes pour nous convaincre, &c.

» Voilà, *conclut l'Auteur*, ce » que j'avois à dire sur les preu» ves de l'existence de Dieu » que nous offre la contempla» tion de l'Univers ; & pensant » sur cette importante vérité, » comme je pense, je serois bien » malheureux, si je m'étois ex» primé de manière à faire naî» tre quelque doute. »

Tout ceci est fort bien & nous n'avons qu'un mot à dire sur le terme de *probabilité* : dans le sens propre & rigoureux toute probabilité est accompagnée de doute, de crainte d'erreur, il n'en est pas de même de la cer-

titude ; elle porte la conviction, la paix dans l'esprit ; & il ne faudroit pas même priver de cet avantage la certitude qu'on appelle *morale*, puisque quand elle est parvenue au premier dégré, on n'apperçoit plus de motifs raisonnables pour résister à ses lumières. La doctrine ordinaire des Philosophes sur tout ceci, a de la précision, de la clarté, des utilités, qu'on néglige trop quelquefois, parce qu'on n'en sent pas assez toute l'étenduë.

M. de Maupertuis répondant au second chef d'objection ou de critique, assure que son principe, de *la moindre quantité d'action dans toutes les distributions des mouvements*, est absolument nouveau ; & qu'on ne doit pas le confondre avec l'ancien axiôme ou principe, qui porte que la Nature agit toujours par les

voyes les plus simples. Comme ceci n'est encore qu'un avertissement préliminaire, on n'y trouve pas la démonstration de cette Thèse, de cette assertion ou déclaration de nouveauté; mais on voit seulement que l'Auteur a senti les inconvéniens ou l'insuffisance des hypothèses de Descartes & de Leibnitz, par rapport au mouvement.

» C'étoit en vain, *dit-il*, que » Descartes avoit imaginé un » Monde, qui une fois construit » n'auroit pas eu besoin pour » subsister, de la main du Créa- » teur; ce fut en vain aussi que » Leibnitz, sur un autre princi- » pe, forma le même projet: » aucune force, aucune quanti- » té qu'on puisse regarder com- » me cause dans la distribution » du mouvement, ne se conser- » ve inaltérable: tout dans l'U- » nivers fait sentir la dépendan-

» ce & le beſoin où il eſt de la
» préſence de ſon Auteur. » Mais
de plus cet Auteur paroît infiniment puiſſant & infiniment ſage,
en ce que les forces qu'il introduit dans la nature ſont toujours
diſpenſées avec la plus grande
économie ; cette moindre quantité d'action avec laquelle tous
les mouvements ſe produiſent,
manifeſte à tout inſtant la ſageſſe & la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Tels ſont les avantages que
M. de Maupertuis conclut de
ſon ſyſtème, ſans autre preuve
particulière, & là finit ſon avertiſſement.

Il paſſe de ſuite dans un long
Avant-propos où l'on examine les preuves de l'exiſtence de Dieu tirées des merveilles de la Nature.
C'eſt à peu près la répétition de
ce qui ſe trouvoit dans les Mémoires de l'Académie de Berlin

pour l'année 1746 ; & nous en avons suffisamment parlé dans l'extrait de cet article au mois de Décembre 1748. Nous indiquions alors la manière dont M. de Maupertuis attaque les arguments que tire Newton de l'uniformité des corps céleſtes & de la conſtruction des animaux, pour démontrer l'exiſtence de Dieu ; nous obſervions que les difficultés du célèbre Académicien ne ſont ni preſſantes ni utiles ; qu'on y a répondu cent fois ; & nous ajoûterions bien ici qu'il eſt fort dangereux, en cette matière, de faire trop valoir des lueurs d'objections, parce que tous les eſprits ne ſont pas de la bonne trempe, & qu'un rien perſuade quelquefois des hommes déja trop intéreſſés par leurs paſſions, à ſecouer le joug d'un Maître ſuprème.

L'Auteur cherche donc l'e-

xistence de Dieu, ou plûtôt la preuve de cette existence dans les premieres loix que Dieu a *imposées à la Nature, dans ces règles universelles selon lesquelles le mouvement se conserve, se distribue ou se détruit.* Et voilà l'objet de son Essai de Cosmologie qui est le troisiéme morceau compris dans ce volume.

Il expose d'abord très-bien les difficultés que cause la nature du mouvement, & sa transmission d'un corps dans un autre; elles sont si grandes ces difficultés, que l'Auteur abandonne cette question principale; il aime mieux considérer les efforts des Philosophes modernes pour l'explication des Phénomènes du mouvement. Ils ont assez réussi à l'égard des corps élastiques; mais pour les corps durs, c'est à-dire, pour la distribution du mouvement dans le choc de

ces corps, leurs règles se sont trouvées en défaut. Aussi la plûpart de ces Philosophes ont-ils nié l'existence des corps durs; mais M. de Maupertuis est d'un autre sentiment; il estime que l'impénétrabilité des corps, considérés dans leur état naturel, n'est pas différente de leur dureté, ou du moins que la dureté est une suite nécessaire de l'impénétrabilité; il croit que *les corps primitifs, les corps simples, qui sont les élémens de tous les autres, doivent être durs, inflexibles, inaltérables, &c.*

Il faut donc un principe qui s'étende également *aux corps durs & aux corps élastiques*; & ce principe sera, selon l'Auteur, *la moindre quantité d'action*; » principe si sage, si digne » de l'Etre suprême, & auquel » la Nature paroît si constam- » ment soumise qu'elle l'observe

» non-seulement dans tous ses
» changements, mais que dans
» sa permanence elle tend enco-
» re à l'observer .... Principe
» d'ailleurs qui tient toujours
» toute la Nature sous la dépen-
» dance de Dieu : .. qui laisse le
» monde dans le besoin conti-
» nuel de la puissance du Créa-
» teur, &c.

On ne trouve encore ici que l'éloge de cette *moindre quantité d'action*, que l'assurance réitérée des avantages qui la distinguent des autres principes, systèmes ou hypothèses. L'Auteur, avant que de nous développer davantage ses pensées, *admire le spectacle du Monde*; c'est-à-dire, qu'il nous donne un quatrième morceau qui porte pour titre : *Abrègé du système du Monde*, & cette courte description est assûrément très-bien ; on y voit tout l'état du Ciel, & des corps

céleſtes, leurs grandeurs, leurs diſtances, leurs révolutions, leurs Phénomènes; le tout ſemé d'obſervations dignes d'un Auteur qui a déja publié un beau diſcours ſur la figure des Aſtres.

Ce morceau eſt ſuivi d'un autre qui eſt le cinquiéme du volume, & qui porte en titre: *Recherche Mathématique des loix du mouvement & du repos.* C'eſt le développement des conſéquences qu'on tire de la *moindre quantité d'action*, ou plûtôt de ce principe général, *lorſqu'il arrive quelque changement dans la Nature, la quantité d'action, neceſſaire pour ce changement, eſt la plus petite qu'il ſoit poſſible*: on donne pluſieurs problèmes pour les corps durs, pour les corps élaſtiques, pour les corps qui ſe rencontrent, pour les corps dont un eſt en repos, &c. Et la concluſion eſt toujours que la quantité

d'action dans tous ces cas est un *minimum*. Comme on a tout ceci dans le second volume bien connu & bien estimé des Mémoires de l'Académie de Berlin, nous ne croyons pas devoir nous arrêter aux détails. Nous observons seulement que ce principe de la moindre quantité d'action est Métaphysique, & qu'il s'ensuit bien, si les effets existent, que l'Auteur des mouvements signale sa puissance & sa sagesse en faisant, pour la conservation de cet Univers, la moindre dépense de force. Quant aux effets, c'est-à-dire, à la distribution des mouvements, telle que nous l'observons ; il y auroit peut-être quelque controverse entre les divers Philosophes, dont les uns estiment le mouvement d'une manière & d'autres en jugent différemment. On a vû par exemple, dans les Journaux

de Leipsic, un Mémoire où l'Auteur (M. Koënig) prétendoit que la quantité d'action dont parle M. de Maupertuis, en traitant de la loi des corps en repos ou en équilibre, n'est pas un *minimum*, mais plûtôt un *maximum*. Et cela étoit déduit en style mathématique & algèbrique qu'il faudroit voir dans ce Mémoire même; on nous en a communiqué depuis peu l'extrait raisonné, & nous en ferons part au Public si nous pouvons nous assurer que cela lui fasse plaisir.

La Cosmologie de M. de Maupertuis est terminée par un Mémoire inséré dans le recueil de l'Académie Royale des Sciences de Paris, pour l'année 1744. Il est question d'accorder différentes loix de la Nature qui avoient jusqu'ici paru incompatibles. On prend pour exemple

la lumière & les loix selon lesquelles son mouvement se distribue. L'ouvrage étant aussi très-public & très-connu depuis plusieurs années, nous en supprimons l'extrait, & nous disons en finissant que cette Cosmologie est bien écrite, très-clairement surtout : éloge qui est peut-être quelque chose à l'égard d'un Auteur établi depuis long-tems hors de l'Atmosphère de France.

ARTICLE CXXX.

ENCYCLOPEDIE ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Mètiers. Par une Société de gens de Lettres; mis en ordre & publié par M. Diderot de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la partie Mathématique,

par M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences de Paris, &c. A Paris, chez Briaſſon, David l'aîné, le Breton, Durand.

IL y a, dans le diſcours préliminaire des Editeurs de l'Encyclopédie, un mot dont nous ſentons toute la vérité. *C'eſt*, diſent-ils, *au Public qui lit à nous juger.* En effet, quand on a ce Dictionnaire ſous les yeux, il faut beaucoup lire, & le Public qui voudra juger, ne formera une déciſion ſage, préciſe, irrévocable, qu'après avoir inſiſté ſur la plûpart des articles qui compoſent ce grand Ouvrage; qu'après les avoir comparés avec une multitude d'autres livres tant anciens que modernes.

Le titre de Juges ne nous appartient en aucune manière, nous ne prenons que celui de

Lecteurs, & nous rendons compte de nos lectures au Public : c'eſt pareillement à lui de juger ſi notre fonction & la manière dont nous nous en acquittons peuvent mériter ſes ſuffrages.

Nous remarquons d'abord à l'occaſion de la lettre A ſous laquelle l'Encyclopédie met les abbreviations médicinales ã ã, que cet article eſt fort imité, qu'il eſt même copié en grande partie du Dictionnaire de Médecine traduit de l'Anglois de M. de James. Mais ceci n'eſt que l'annonce des utilités ineſtimables qu'a procuré ce même Dictionnaire à nos Auteurs. En plaçant les deux ouvrages vis-à-vis l'un de l'autre, nous avons trouvé un très grand nombre d'articles tranſportés du premier volume de M. James dans l'Encyclopédie, diſons plûtôt dans la moitié ſeulement du premier vo-

lume de l'Encyclopédie; car celui-ci pour les matières est presque double de ce premier tome du Dictionnaire de Médecine. Or de ces Articles transportés ainsi & adoptés, il faut observer que les uns sont transcrits presque mot pour mot; les autres sont imités de fort près; quelques-uns des plus longs n'ont été introduits que par extrait; & par exemple, au mot *Anatomie* qui est d'une longueur étonnante, dans le Dictionnaire de Médecine, on a choisi le plus bel endroit intitulé *Histoire de l'Anatomie*; & l'on en présente tout le fond, toutes les preuves, toute la Chronologie, tous les noms, toute la substance en un mot; mais d'une façon serrée, abrégée, & cela est mieux, parce que le Lecteur n'est plus obligé de s'appésantir sur tous les

Anatomiſtes, depuis le Roi Athotis, dont parloit Manéthon, juſqu'à ceux de nos jours ; à quoi il faut ajoûter que l'Auteur Encyclopédiſte, qui écrit bien, ſéme quelques obſervations utiles & agréables.

Dans un endroit il s'écarte de ſon modèle, en évaluant à près d'*onze millions de notre monnoye* les 800 talents qu'Alexandre fournit, dit-on, à Ariſtote pour faire des recherches ſur les animaux. Le Dictionnaire de Médecine fixe cette ſomme à 1900 mille livres : ce n'eſt pas aſſez, vû le taux où eſt l'argent aujourd'hui ; mais il y a toute apparence que c'eſt trop auſſi d'*onze millions* ; car dans cette hypothèſe il faudroit que chaque talent eût valu plus de treize mille livres ; ſomme exorbitante & qu'on ne peut juſtifier par le

tarif présent de nos Monnoyes *.

Nous disions, il n'y a qu'un moment, que l'Encyclopédie présente des articles presque transcrits mot pour mot du Dictionnaire de Médecine ; il faut des exemples: voyez les mots *Acmella*, *Acopos*, *Adarce*, *Admirable*, *Agaric* *, *Agaty*, *Agnanthus*, *Agneau* (Mat. Med.) *Aigremoine*, *Aguara-ponda*, *Agul*, *Agutiguepa*, *Ahate* **, *Ahovai*, *Ajubatipita*, *Aizoon*, *Albora*, *Alcanna*, *Alchimelech*, *Aléophangi-*

* Dans cet article de l'Encyclopédie, on attribue au Médecin Alcméon d'avoir *pensé que les Chevres respirent par les oreilles.* Le Dictionnaire de Médecine dit *les Chiens* au lieu des *Chèvres*. Est-ce à celui-ci qu'il faut s'en tenir ?

** Sous cet article de l'Encyclopédie, on lit que l'arbre *Ahate a été apporté des Indes aux Philippines*, & le Dictionnaire de Médecine dit *qu'on l'a apporté dans les Indes, des Isles Philippines.* Auquel des deux Dictionnaires faut-il croire ?

nes, *Alhagi* *, *Alisma*, *Alkali*, (p. 275.) *Aloïdes*, *Alpam*, *Alsmaſtrum* (que le Dictionnaire de Médecine appelle *Alſinaſtrum*) *Aluco*; *Alyſſoïde*, *Amandes*, *Améthyſte* (Med.) *Ananas* *, *Andira*; *&c.*

Et pour mettre ſous les yeux du Lecteur quelque choſe de plus ſenſible, nous prenons l'article *Aigremoine*, qui n'eſt ni un des plus longs, ni un des plus courts qu'il y ait dans l'Encyclopédie. Voici ce qu'on lit : » *Aigremoine ou* Eupatorium » Græcorum offic. (*Mat. Med.*) » quelques Auteurs prétendent » qu'on a donné à cette Plante » le nom d'*Eupatorium*, *quaſi* » *Hepatorium*, parce qu'elle eſt » bonne contre les maladies du » foie. D'autres veulent qu'elle » tire ſon nom de Mithridate Eu» pator qui, ſelon Pline, dé» couvrit le premier les vertus » de cette Plante. L'Aigremoine

» a une odeur très-agréable ; on
» la met en infusion dans du vin
» jusqu'à ce qu'elle lui ait com-
» muniqué son odeur ; elle passe
» pour un remède souverain dans
» la mélancholie. Elle est un ex-
» cellent vulnéraire ; & quoique
» corroborative & astringente,
» elle est fort bonne dans les
» inflammations ; elle est salu-
» taire dans les maladies qui
» viennent du relâchement des
» fibres, dans le flux de sang &
» dans les obstructions que la
» foiblesse des fibres cause dans
» les viscères. Sa vertu est ad-
» mirable contre le flux hépati-
» que, la diarrée, la dyssente-
» rie, le scorbut, la pourriture
» des gencives, la consomption,
» le crachement de sang, l'hy-
» dropisie & la langueur que
» cause la fièvre. On employe
» extérieurement les feuilles de
» l'aigremoine bouillies dans du

» vin éventé, avec du son en for-
» me de cataplasme, pour les lu-
» xations & les descentes de ma-
» trice. Elle est d'une grande
» utilité, lorsqu'il est question
» de fortifier & de ranimer les
» esprits ; on peut en user en
» forme de thé & mettre un peu
» de miel dans l'infusion pour la
» rendre moins astringente : on
» veut qu'elle soit propre au
» foye, parce qu'étant mise en
» infusion dans du vin ou dans
» du petit lait, elle dégage les
» intestins des matières qui y
» séjournent & les fortifie en-
» suite ; ce qui est fort avanta-
» geux au foie. Elle est d'un usa-
» ge admirable dans les Pays
» froids. »

Le Dictionnaire de Médecine nous dit de son côté Agrimonia, Eupatorium Græcorum, *Offic.* &c. *Quelques Auteurs prétendent qu'on a donné à cette plante le nom*

d'Eupatorium quasi Hepatorium, parce qu'elle est bonne pour les maladies du foie ; d'autres veulent qu'elle tire son nom de Mithridate Eupator, qui, à ce que Pline prétend, découvrit le premier les vertus de cette plante. L'Aigremoine a une odeur très-agréable ; & étant mise en infusion dans du vin jusqu'à ce qu'elle lui ait communiqué son odeur, elle passe pour un remède souverain contre la mélancholie. Elle est un excellent vulnéraire ; & quoique corroborative & astringente, elle est bonne dans les inflammations. Elle est fort salutaire dans les maladies qui viennent du relâchement des fibres, dans les flux de sang & dans les obstructions que la foiblesse des fibres cause dans les viscères. Sa vertu est admirable contre le flux hépatique, la diarrée, la dyssenterie, le scorbut, la pourriture des gencives, la consomption, le crachement de sang, l'hydropisie & la

langueur que cause la fiévre. On employe extérieurement les feuilles de l'Aigremoine bouillies dans du vin éventé, avec du son en forme de cataplasme, pour les luxations & les descentes de matrice. Il paroît, par ce qu'on vient de dire, que cette plante est d'une grande utilité, lorsqu'il est question de fortifier & de ranimer les esprits. On peut en user en forme de Thé, & mettre un peu de miel dans l'infusion, pour la rendre moins astringente. On prétend que cette plante est appropriée au foie, à cause qu'étant mise en infusion dans du vin ou du petit lait, elle dégage les intestins des matières qui y séjournent & les fortifie ensuite, ce qui peut être fort avantageux au foie. Elle est d'un usage admirable dans les pays froids.

Nous avons placé quelques points dans un endroit de cette citation, pour marquer qu'il y a dans le Dictionnaire de Médecine

des détails qui ne sont pas dans l'Encyclopédie; & l'on remarque des omissions pareilles à l'égard du plus grand nombre des articles que les Auteurs de ce dernier Dictionnaire transcrivent. Ainsi au mot *Agaric*, on trouve d'abord l'explication d'histoire naturelle, qui est de M. d'Aubenton, & de lui seul; car cet Académicien célèbre travaille lui-même tout ce qu'il donne au public; il marque fidèlement par des citations, par des guillemets même, ce qu'il emprunte des autres; on le voit dans cet article *Agaric*, & nous le ferons observer dans bien d'autres endroits.

Après son morceau, vient une colonne & demie *in fol.* toute tirée du Dictionn. de Médecine; ce n'est pourtant que la moindre partie de la doctrine contenuë dans ce Livre qui, sur l'*Agaric*, présente neuf colonnes du même format.

La même pratique se vérifie au mot *Amande*. Après une légere description d'histoire naturelle toujours de M. d'Aubenton, on entre dans les usages que l'amande peut avoir par rapport à la Médecine ; & cette explication * qui occupe près d'une colonne est absolument du Dictionnaire de Médecine ; mais ce Dictionnaire employe de plus deux autres colonnes à raisonner sur l'amande.

Il arrive cependant quelquefois que les Articles de ce Livre passent tout entiers, ou peu s'en faut dans notre Encyclopédie ; cela se remarque surtout quand les Articles sont courts & nous en citerions ici bien des exemples s'il étoit nécessaire ;

* Nous la prenons depuis ces mots : *Les amandes douces passent pour être nourrissantes, &c.*

mais lors même qu'ils ont quelque étendue, on ne laisse pas de tems en tems de les transcrire selon leur totalité presque absolue; voyez par exemple le mot *Ananas*: sa notice de M. d'Aubenton est suivie d'un détail très-curieux sur cette plante; & ce détail qui est du Dict. de Médecine occupe une colonne ou environ; c'est la même mesure dans l'Encyclopédie, & toutes choses sont à peu près égales de part & d'autre. Voyez aussi *Agaty*, *Alhagi* &c.

Mais nous ne devons pas oublier qu'en certaines occasions on ajoute quelques traits à la doctrine de M. James; & communément ce sont ou des considérations utiles pour la perfection de l'histoire naturelle, voyez le mot *Acmella*; ou des observations sur la Langue, voyez l'Article *Al*; ou des prin-

cipes, des vuës qui ont pour objet la certitude de nos connoissances, voyez *Agnus Scythicus*. Ces deux derniers Articles sont du nombre de ceux que nous disions avoir été imités du Dictionnaire de Médecine: on en formeroit une très grande liste; & l'on y verroit *Acacia**, *Acajou*, *Acanthabole*, *Achagaca*, *Acorna*, *Ægolethron*, *Agnacat*, *Albadara*, *Alexiteres*, *Alica*, *Aloës*, (Mat. Med.) *Alypum*, *Ambela*, *Ambregris* (Med.) *Amer*, *Ammodyte*, (Med.) *Angelique* (Med.) &c.

L'imitation au reste est plus ou moins forte; elle s'étend à plus ou moins de parties; & par

* Sous le mot *Acacia* dans l'Encyclopédie, on lit que les fleurs de l'Acacia ont un pistil qui devient une gousse semblable à celle du *Lupin*: le Dictionnaire de Médecine dit, semblable à celle du *Sapin*. Quelle est la vraye leçon?

exemple, sous *Agnus Scythicus* ou *Borametz*, on retrouve dans l'Encyclopédie, quoiqu'avec un peu d'abbréviations, tout ce que le Dictionnaire de Médecine cite de Scaliger, de Kempfer, de M. Hans Sloane touchant cette plante fabuleuse : c'est aussi sans doute de M. James que l'Auteur Encyclopédiste a pris le dérangement d'époques par lequel on fait Kircher plus ancien que *Scaliger*, *Surius*, *Sigismond d'Herberstain*, *Bacon &c.* Nous avons relevé cette méprise dans un de nos Extraits; & nous ajouterons simplement ici que, longtems avant Kircher, Guillaume Postel, Jerôme Cardan, Blaise de Vigenère avoient aussi parlé de l'*Agnus Scythicus*. C'est Claude Duret, qui nous apprend ces particularités, & qui a fait lui-même une longue description de la même plante dont il croyoit

d'existence. C'étoit en 1605. tems auquel Kircher n'avoit que six ou sept ans.

En reprenant l'ordre alphabétique de l'Encyclopédie, nous rencontrons l'article *Abeille* qui est de M. d'Aubenton, & qu'on a déja lû avec plaisir dans un de nos ouvrages periodiques. A la fin, l'Auteur renvoye au VI. volume des Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes par M. de Réaumur, & il ajoute que cet *Abrégé*, c'est-à-dire son article (*Abeille*) *en a été tiré*. Ainsi doit-on toujours indiquer les sources du sçavoir, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de mettre les lecteurs en voie de consulter les écrits primitifs. C'est la méthode que suivent plusieurs de nos Auteurs de l'Encyclopédie: nous les remarquerons à mesure que l'ordre des matières nous les présentera.

» *Aberration en Astronomie*, « c'est
» dit l'Auteur de cet Article (M.
» d'Alembert) un mouvement ap-
» parent qu'on observe dans les
» Etoiles fixes ; & dont la cause
» & les circonstances ont été dé-
» couvertes par M. Bradley, Mem-
» bre de la Société Royale de
» Londres, & aujourd'hui Astro-
» nome du Roi d'Angleterre à
» Greenwick ; . . . Il découvrit en
» 1727. que ce mouvement étoit
» causé par le mouvement suc-
» cessif de la lumiere, combiné
» avec le mouvement de la ter-
» re ». Et de suite on expose la
maniere dont M. Bradley a ex-
pliqué la Théorie de l'Aberra-
tion ; d'où l'on conclut qu'une
Etoile ne sçauroit jamais être ap-
perçue dans son vrai lieu ; mais
qu'à chaque année elle doit re-
commencer à parcourir la cir-
conférence d'un cercle autour de
son véritable lieu. « M. de Mau-

» pertuis, ajoûte-t-il, explique
» l'aberration par une compa-
» raison ingénieuse. Il en est ain-
» si, dit-il, de la direction qu'il
» faut donner au fusil pour que
» le plomb frappe l'oiseau qui
» vole; au lieu d'ajuster directe-
» ment à l'oiseau, le Chasseur
» tire un peu au-devant, & tire
» d'autant plus au-devant que le
» vol de l'oiseau est plus rapide
» par rapport à la vîtesse du
» plomb. Il est évident que dans
» cette comparaison l'oiseau re-
» présente la terre, & le plomb
» représente la lumière de l'é-
» toile qui vient la frapper. »

M. d'Alembert prend encore d'autres moyens pour faire concevoir l'aberration aux divers esprits, c'est-à-dire aux Géomètres & à ceux qui ne le sont pas; & il finit cet Article par déclarer qu'il en a tiré une grande partie des Institutions Astrono-

miques de M. le Monnier. Ainsi voilà encore, parmi les Auteurs de l'Encyclopédie, un Ecrivain très-habile, qui indique les sources où il a puisé.

Telle n'est pas la pratique de celui qui nous donne, dans l'Encyclopédie, l'Article *Abisme terme de Blason.* Il le transcrit mot à mot du Dictionnaire de Trévoux & il n'en avertit point. Voici le texte de l'Encyclopédie sur *Abisme terme de Blason.*

» C'est le centre ou le milieu de » l'Ecu, en sorte que la pièce » qu'on y met ne touche & ne » charge aucune autre Pièce. » Ainsi on dit d'un petit écu qui » est mis au milieu d'un grand, » qu'il est en *Abisme*; & tout » autant de fois qu'on commen» ce par toute autre figure que » par celle du milieu, on dit » que celle qui est au milieu est » en *Abisme*, comme si on vous

» vouloit dire que les autres » grandes pièces étant élevées » en relief, celle là paroît petite » & comme cachée & abismée. *Il* » *porte trois besans d'or avec une* » *fleur de lys en abisme.* Ainsi ce » terme ne signifie pas simple- » ment le milieu de l'écu; car il » est relatif, & suppose d'autres » pièces, au milieu desquelles » une plus petite est abismée. »

Voici présentement ce que dit le Trévoux: *Abîme terme de Blason: C'est le centre ou le milieu de l'Ecu; en sorte que la pièce qu'on y met ne touche & ne charge aucune pièce.* Scuti centrum, Scuti pars media, *ou* partium aliquot Scuti medium. *Ainsi on dit d'un petit écu qui est au milieu d'un grand qu'il est mis en abîme; & tout autant de fois qu'on commence par toute autre figure que par celle du milieu, on dit que celle qui est au milieu, est en*

abîme ; comme si on vouloit dire que les autres grandes pièces étant élevées en relief, celle-là paroît petite & comme cachée & abîmée. Il porte trois besans d'or avec une fleur de lys en abîme. Ainsi ce terme ne signifie pas simplement le milieu de l'écu ; car il est relatif & suppose d'autres pièces, au milieu desquelles une plus petite est abîmée.

On trouve dans l'Encyclopédie d'autres Articles de Blason, lesquels sont tellement copiés du Dictionnaire de Trévoux qu'il nous est impossible de dissimuler une pratique si singulière & si surprenante. Voyez le mot *Armoiries* : il occupe près d'une colonne in-fol. & c'est absolument la copie d'une des colonnes du Trévoux.

Ablatif, très-bon Article qui nous apprend que ce cas n'éxiste pas en François ; que quand

nous l'attribuons à notre langue, «
c'est un effet de l'habitude con- «
tractée du Latin ; que, dans cette «
dernière langue, il n'est point «
d'Ablatif qui ne suppose une «
préposition exprimée ou sous- «
entendue ; que dans la construc- «
tion élégante, on supprime d'or- «
dinaire la préposition, comme «
dans cette phrase, *Imperante Augusto, Christus natus est* ; mais
que les meilleurs Auteurs tant
Poëtes qu'Orateurs ne font pas
difficulté de l'exprimer ; ainsi
trouve-t-on dans Ovide :

Sæpe ego correxi *sub* te Censore libellos.

Tout le reste de l'Article mérite d'être lu & approuvé, comme présentant des idées très-réfléchies sur la matière présente.

» *Abra*, ce terme est générique pour signifier une fille d'honneur, une demoiselle suivante, la servante d'une fem-

» me de condition. L'Ecriture
» donne ce nom aux filles de la
» suite de Rebecca, à celles de
» la fille de Pharaon Roi d'E-
» gypte, à celles de la Reine
» Esther, & enfin à la servante
» de Judith. On dit qu'*Abra* si-
» gnifie proprement une Coëf-
» feuse, une fille d'atours. »

Tel est l'Article de l'Encyclopédie que nous trouvons de suite & mot à mot dans le Dictionnaire de la Bible de D. Calmet, avec deux différences; la premiere est que ce dernier met *une Coëffeuse, une Pareuse* au lieu de *une Coëffeuse, une fille d'atours*: le mot de l'Encyclopédie est meilleur. La seconde est que D. Calmet renvoye au texte Grec de la Genes. XXIV. 61. pour justifier que les filles de Rebecca étoient appellées *Abra*: or l'Encyclopédie ne spécifie point le texte Grec, & elle

indique le ỳ. 16. du chap. 4. de la Genèse, où pareille chose ne se trouve point ; ceci est donc moins bien que chez D. Calmet, & il faut mettre *verset* 6. au lieu de *verset* 16.

Aux Articles, *Ab* (Mois des Juifs) & *Affranchi* (Théol.) on copie aussi le Dictionnaire de la Bible, mais on le cite ; ainsi le lecteur ne doit plus être averti que de l'identité totale & absolue des deux Dictionnaires en ces endroits.

Abricots. Il y a ici un détail pour les Confiseurs. On donne la méthode de faire des Compotes d'Abricots verds, & d'Abricots murs ; de confire des Abricots ; de les mettre en marmelade, en pâte, à mi-sucre &c. Sur quoi nous dirons qu'il y a eu divers avis touchant ces Instructions œconomiques ; les uns ont dit que dans un ouvrage

aussi noble que celui-ci les détails de cuisine & d'office ne convenoient pas ; d'autres expliquoient tout en bien & croyoient que, comme ces opérations domestiques tiennent à des Arts qui ont leur utilité, leur agrément même, il n'étoit pas mal d'instruire à cet égard le public & les curieux ; ils faisoient remarquer bien d'autres petites attentions répandues dans l'Encyclopédie, on avertit par ex. à la p. 38. qu'*abreuver un cheval, c'est le faire boire, & qu'il faut faire deux fois par jour* ; à la page 64. qu'*accommoder une tête, c'est en peigner la frisure, arranger les boucles, y mettre de la pommade & de la poudre, &c.* Les leçons convenables au Chef de cuisine & au Confiseur ne valent-elles pas bien les avis donnés au Palefrenier & au Baigneur ; & ne doit-on pas approuver de même qu'on

nous apprenne à la page 721 & 722. la façon de mettre les Artichaux à la poivrade & de les frire; qu'on nous dise à la page 177. (article *Agneau*) *qu'on met la tête & les piés d'agneau en potage, qu'on les échaude, qu'on les assaisonne avec le petit lard, le sel, le poivre ... qu'on met la fressure au pot, ou dépecée en morceaux, qu'on la fricasse, qu'on sert la poitrine frite, qu'on la coupe par morceaux, qu'on la fait tremper dans le verjus, le vinaigre, le sel, le poivre, le clou de girofle, le laurier pendant quatre heures &c.*

Voilà ce qui s'est dit de part & d'autre sur cette matiere de cuisine & d'office; nous ne prenons point de part dans la controverse; nous observons seulement que, comme la mode regle aussi la table parmi nous, ainsi que les Auteurs de l'Encyclopé-

die le reconnoissent eux-mêmes dans l'article *Agneau*, ce sera une nécessité dans la suite de donner des suppléments sur la façon d'apprêter les mets & de faire les confitures, sans quoi, dans 20 ans d'ici, les lecteurs de cet ouvrage n'y trouveroient plus qu'une cuisine gothique. Nous ajoûtons que les instructions de l'Encyclopédie, sur les Compotes & les Marmelades d'Abricots, sur la maniere d'accommoder l'Agneau & ses diverses parties, sur l'art de faire des Amandes à la Prâline, de l'Eau d'Angélique, des Asperges en petits pois &c. se trouvent la plupart dans le Dictionnaire de Chomel. L'Encyclopédie les abrège de tems en tems; mais quelquefois elle les suit presque mot à mot: exemple tiré de l'article *Asperges*. » Coupez les pointes » de vos Asperges en petits mor-

» ceaux, faites-les blanchir dans
» l'eau bouillante ; passez à la
» casserole avec du beurre, ajoû-
» tez du lait & de la crême
» assaisonnés de sel, poivre &
» fines herbes. Quand le tout sera
» cuit, délayez des jaunes d'œufs
» avec de la crême de lait, jet-
» tez y vos asperges, faites lier
» la sauce & servez ; vous au-
» rez des asperges en petits
» pois. » Chomel dit de son cô-
té ; Asperges en guise de petits
pois. *Ayez des Asperges, coupez-
les en petits morceaux, faites-les
blanchir dans de l'eau bouillante,
passez-les à la casserolle avec du
beurre ; après cela mettez-y du lait
& de la crème assaisonnez de tout
de sel, un peu de poivre & de fines
herbes, & sitôt que vous jugerez
que votre ragoût sera cuit, délayez
y deux jaunes d'œufs avec de la
crème de lait, jettez dedans vos
asperges & lorsque la liaison de*

des Sciences & des beaux Arts [illegible]
dans Saunderson faire ; vous pourrez
les essentiels

En rapprochant ainsi tant de fois & avec tant de soin le texte des divers Dictionnaires, nous croyons satisfaire à une de nos plus importantes fonctions qui est d'apprécier la manière de certains Auteurs, & de faire connoître les procédés qu'ils ont tenus dans leurs Ouvrages. Il ne nous est pas agréable d'aller ainsi à la recherche des sources & des origines ; mais l'Encyclopédie nous dédommagera par un bon nombre d'Articles travaillés sur des plans originaux & primitifs. Il faudra retrancher de cette liste l'Article *Aristotelisme* : nous le regardions comme quelque chose de neuf, comme un morceau de la première main ; & voilà que nous venons d'en découvrir la meilleure partie dans l'*Histoire Critique*

Décembre 1751.

de la Philosophie, par M. Deslandes, T. 2. p. 266. & suiv. Edit. d'Amsterdam 1741.

Avant que de terminer cet Extrait, nous indiquons deux Articles qui nous ont surpris, à l'ouverture de l'Encyclopédie; le premier est le mot *Alçove* qu'on fait uniquement masculin, tandis que Boileau dit:

Dans le réduit obscur d'une *Alcove* enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.

Lutrin.

L'autre mot est *Audace*, duquel on dit qu'il se prend *toujours en mauvaise part*; or Boileau dit encore:

Rien ne peut arrêter sa vigilante *Audace*.

Ibid.

Ces deux observations ne sont rien, mais dans un Ouvrage de

cette conséquence on ne paut trop prendre de mesures pour atteindre à la perfection.

ARTICLE CXXXI.

REPONSE DU SIEUR de Rivaz à un Mémoire publié contre ses découvertes en Horlogerie. 4°. pag. 96. A Paris chez Chardon rue S. Jacques, &c.

Il y a près d'un an que nous donnions l'Extrait d'un *Mémoire sur l'Horlogerie* dont l'Auteur étoit M. Le Roy fils ainé du célèbre Artiste de ce nom (M. Julien Le Roy.) Nous considérions alors cet Ouvrage comme un *morceau qui intéressoit les Arts*. Il étoit polémique en même tems; c'est-à-dire que M. le Roy entreprenoit la réfutation d'un habile homme qu'il ne nommoit pas, mais qui avoit des prétentions en Horlogerie.

Cet adversaire dont nous igno-

rions la patrie, l'état & le nom, se fait connoître aujourd'hui, & en vertu de l'impartialité exacte dont nous faisons profession, nous donnons aussi l'Analyse de son Ouvrage. Il nous est agréable de raisonner quelques moments sur un Art si fécond en merveilles & cultivé, depuis un siècle, avec tant de succès. Nous ne sommes pas moins flattés d'avoir affaire à un Auteur qui joint aux connoissances Géometriques une érudition peu commune. Nous sçavons que M. de Rivaz prépare des dissertations sur plusieurs points de Chronologie, & nous croyons que le public recevra ce nouvel Ouvrage avec plaisir : à qui sied-il mieux de discuter les époques antiques, qu'à celui qui sçait mesurer & apprécier les moindres parties du tems ?

Ce n'est pas que M. de Rivaz

soit horloger : ses études ne se sont jamais portées qu'à la Théorie, & les pendules pour lesquelles il a obtenu un Privilège exclusif sont simplement d'après ses principes ; l'exécution n'est pas de sa main.

Il commence son Mémoire par le recit historique de *ce qui s'est passé* à son sujet dans l'Academie des Sciences ; c'est-à-dire de l'attention avec laquelle on y a examiné sa Théorie, & des témoignages avantageux que cette sçavante compagnie lui a donnés. Il y a eu deux rapports d'Academiciens Commissaires. Le 1er. étoit conclu en ces termes: *Nous sommes d'avis que M. de Rivaz a employé tous les moyens qui pouvoient rendre ses horloges plus régulières que celles qu'on a faites avant lui, & qu'il a reussi à les faire mieux aller que les autres : & comme tout ce qu'il a fait suppose*

une grande connoissance de toutes les choses qui peuvent contribuer à la perfection de l'horlogerie, nous croyons qu'on lui a obligation, & qu'il mérite d'être encouragé & d'être aidé pour former un établissement à Paris, qui ne peut être que très-avantageux au public. Le second raport a été obtenu contradictoirement, c'est-à dire après que MM les Horlogers eurent été entendus dans l'Académie; & tout s'est terminé par le Privilège émané de l'autorité suprême & enregistré depuis au Parlement. Il est juste d'indiquer au moins les objets qui ont mérité cette grace à notre Auteur.

On doit donc sçavoir que ses horloges à ressort & d'un volume ordinaire vont communément une année entiére sans être remontées; qu'elles marquent le tems vrai & le tems moyen d'une maniére très simple; que

dans toutes les expériences qu'on en a faites, elles ont toûjours paru d'une extrême régularité, jusques-là que les Commissaires de l'Académie ont été en doute s'il y avoit eu une seconde d'erreur, sur 16. jours d'observation; que la façon dont le pendule est suspendu, & la simplicité du nouvel échappement ont singulièrement attiré l'attention des Académiciens; qu'ils n'ont pas moins admiré l'art ou secret qu'a eu l'Auteur de remédier, par le moyen d'un métal de sa composition, à l'accourcissement & à l'allongement du pendule : deux effets que l'augmentation du froid & du chaud opère dans les horloges ordinaires.

L'exposition de tout ceci est simple & véridique dans le Mémoire, nous la transcririons volontiers comme intéressante pour les Arts; mais la suite de l'Ouvrage, second

en discussions d'horlogerie, accélère notre course.

Lucien disoit que *les Chef-d'œuvres de l'Art sont des présents des Dieux.* * Ce qui veut dire que la Providence ne veille pas moins sur les ouvrages des hommes que sur ceux de la nature ; mais ce que les hommes produisent par leur industrie, essuye souvent des contradictions, & il est à propos que cela soit ainsi. Zeuxis n'eût peut être pas excellé dans son art sans la rivalité de Parrhasius, & jamais la statue de Jupiter n'eût mérité à Phidias les éloges de la postérité, si ses Contemporains avoient usé à son égard d'une critique moins sévère.

Le Mémoire de M. Le Roy (objet de notre attention durant le cours du mois de Janvier dernier) étoit destiné à examiner rigoureusement les pendules de

* Lucian. in Cynic.

M. de Rivaz ; & d'abord on proposoit, dans ce Mémoire, un morceau de Théorie sur toutes les pièces qui entrent dans la composition des pendules : matière qui attache aussi notre Auteur ; c'est même à proprement parler dans cet endroit que commence le combat de ces deux habiles gens qui s'estiment, nous le savons ; & qui par cette raison font souhaiter que le démélé finisse bientôt ; si ce n'est pourtant que, par zèle pour les Arts, on ne s'avise de rappeller ce mot d'Hésiode.

Une guerre si noble est utile aux Mortels*.

Il étoit question dans l'ouvrage de M. Le Roy de la force motrice, du Rouage, du Pendule, de la suspension du Pendule, de la contraction & de la dilatation du pendule par le froid & le chaud, de l'échappement ; tout ceci déduit en style didacti-

* ἀγαθὴ δ' ἔρις ἥδε βροτοῖσι.

que, semé d'observations propres de l'art, soûtenu de pratiques & de procédés dont les plus grands Artistes ont donné l'exemple. Sur quoi nous remarquons que M. Le Roy ne se portoit pas pour *Législateur*, puisqu'il entreprenoit seulement *d'exposer successivement les principes des plus habiles Maîtres.* Ainsi ce terme de *Législateur* ne doit pas être pris à la lettre dans le Mémoire de M. de Rivaz. Il ne dénote apparemment, sous la plume de ce dernier, que la fonction délicate dont s'étoit chargé M. le Roy, en prenant sur lui de rassembler, d'expliquer, de développer ce qu'il y a de plus savant en horlogerie.

Des six Articles que nous nommions plus haut, il n'en est aucun sur lequel nous ne trouvions ici des discussions critiques; voici à peu près le fond & la substance de cette controverse; nous pla-

çons d'abord les principes de M. Le Roy, & de suite & sur le champ, les objections de M. de Rivaz.

M. Le Roy pense 1°. que dans les horloges à ressort, l'usage des remontoirs est avantageux.

On lui objecte que les remontoirs font perdre le tiers des forces motrices, sans procurer autant de justesse que le feroit une grosse lentille.

2°. Qu'il faut employer des roues qui ne soient ni d'un petit ni d'un grand diamètre, mais qui tiennent une sorte de milieu.

On observe sur cela qu'il importe beaucoup de tenir la roue de rencontre petite & légère, mais qu'il est assez indifférent de faire la même chose dans les roues dont la révolution s'achève lentement.

3°. Que le milieu à observer dans la grandeur des roues ne

peut se déterminer par le calcul ; dépendant des frottemens qui varient d'une infinité de façons, ainsi que la résistance des huiles.

On assure au contraire touchant ce *calcul* que la somme des variations n'excède jamais la perte d'un sixiéme des forces motrices du rouage.

4°. Qu'on ne doit pas attendre un même dégré de justesse de toutes sortes de Pendules, & que, toutes choses d'ailleurs égales, ceux de trois pieds huit lignes & demie donnoient plus de régularité que ceux qui étoient plus courts.

On oppose à ceci une espèce de principe général, & l'on soûtient que le mouvement d'un trop long pendule peut-être accéléré ou retardé par la plus petite force motrice ou par le plus petit obstacle.

5°. Que la résistance de l'air

eſt comme le quarré des vîteſſes.

On dit ici que cette réſiſtance de l'air diminue les arcs du Pendule ſuivant une progreſſion géométrique deſcendante ; & l'on cite des expériences en faveur de ce ſentiment.

6°. Que le centre d'oſcillation d'un pendule ſe trouve néceſſairement au-deſſus de celui de la lentille.

A quoi l'on répond par un calcul, ſelon lequel le centre d'oſcillation d'un globe de huit pouces reſte encore cinq lignes & $\frac{4}{5}$. plus bas que celui de la lentille.

7°. Que la groſſeur de la lentille rend le pendule plus court.

Cela n'eſt vrai, dit-on, qu'en comptant la longueur du Pendule juſqu'au centre de la lentille; mais non pas en la comptant juſqu'au bas de la lentille : ce qui eſt le cas de la controverſe préſente.

8°. Que l'ébranlement des maiſons cauſé par le paſſage des voitures, doit déranger les Pendules courts & qui decrivent de petits arcs.

On replique que tout ce qui en peut réſulter, c'eſt que les oſcillations qui ſe faiſoient latéralement, deviennent ou ſpirales, ou elliptiques, ou coniques, ſans que par là l'iſochroniſme en ſoit dérangé.

9. Qu'on doit préférer, pour la verge du Pendule, le bois à toute autre matière.

On dit à cela que, ſi le froid & le chaud change moins la longueur d'une verge de bois que celle d'une verge de métal, il n'en eſt pas de même du ſec & de l'humide : ſur quoi on cite des expériences.

10. Qu'aucun échappement à recul ne peut conſerver au régulateur tout l'Iſochroniſme de ſes oſcillations.

Et l'adverſaire prétend que le recul peut abréger la durée des grandes oſcillations de la même quantité dont les grands arcs ſont parcourus par un pendule libre plus lentement que les petits.

11. Que la ténacité des huiles fait avancer les horloges.

On ne convient pas de ce fait, on l'eſtime contraire aux expériences.

Quoique ce détail ſoit aſſez étendu, il s'en faut beaucoup que nous préſentions tous les points de la controverſe, & nous ne pouvons non plus deduire les divers moyens de réfutation qu'employe M. de Rivaz. Voici un morceau qui fera connoître ſa manière de raiſonner & ſon ſtyle. Il eſt queſtion des changements qui arrivent dans l'air & qui cauſent un retard dans les oſcillations du pendule. » On

» sçait, *dit notre Auteur*, quel'air,
» dans sa température moyenne,
» pése environ $\frac{1}{10000}$. d'une sem-
» blable masse de plomb, dont on
» fait ordinairement les lentilles
» des Horloges ; il est bien évi-
» dent que plus l'air devient
» dense & plus la lentille devient
» legère. Si cette condensation
» pouvoit reduire l'air en un vo-
» lume dix mille fois plus petit,
» il seroit aussi pesant que le
» plomb; la lentille, au lieu d'os-
» ciller dans un tel milieu, con-
» serveroit indifféremment tou-
» tes sortes de positions ; la pe-
» santeur qui l'anime à descendre
» seroit contrebalancée par les
» efforts du fluide pour la faire
» remonter. La même chose doit
» avoir lieu en partie, lorsque
» le volume de l'air augmente ou
» diminue : on a trouvé, par des
» expériences assez exactes faites
» en Angleterre, que le volume de

» l'air, dans les grandes chaleurs
» de l'été, étoit au volume de
» l'air, lorſqu'il commence à ge-
» ler, à peu près comme 7 à 8: »
d'où l'Auteur conclut, en paſ-
ſant par quelques calculs néceſ-
ſaires, que la peſanteur relative
de la lentille ne reſte pas égale
dans toutes les ſaiſons, & qu'il
en peut réſulter une erreur ſen-
ſible dans la durée des oſcilla-
tions du pendule.

Il feroit à ſouhaiter que M. le Roy voulût dire auſſi ce qu'il penſe de toutes les objections qu'on lui fait; & il pourroit ſaiſir l'occaſion du Mémoire qu'il doit publier, dit-on, bientôt ſur la pendule à une Roue dont il eſt l'Inventeur & dont tout Paris a admiré la conſtruction. * Cette manière au reſte de s'expliquer ſe-

* Cette Pendule a été exécutée par le Sr. le Paute dont les talents ſe ſont fait connoître par pluſieurs bons Ouvrages

roit ſans contention, ſans procédures ; elle n'auroit pour objet que la perfection de l'Art & l'inſtruction des *Amateurs*, parmi leſquels nous oſerions bien nous placer, ſans prétendre pour cela au titre de *Connoiſſeurs*.

En attendant de plus grandes lumières, qu'il nous ſoit permis d'inſinuer un doute ſur cette propoſition bien contredite par M. de Rivaz: *le centre d'oſcillation eſt néceſſairement au deſſus du centre de gravité*. D'abord c'eſt une omiſſion ou une legère mépriſe de dire ici le *centre de gravité*, tandis que M. le Roy dit le *centre de la lentille* : *omiſſion*, diſons nous, *ou légere mépriſe*, puis qu'il eſt bien vrai que, dans cet endroit, M. de Rivaz entend *le centre de la lentille*, & que le calcul qui ſe trouve là, ſuppoſe cette expreſſion. Ceci eſt donc une bagatelle; venons à quelque choſe de plus important.

Si la propoſition de M. le Roy s'entendoit du pendule ſimple, elle ſeroit totalement répréhenſible, tout le monde en convient; mais s'il eſt queſtion du pendule compoſé, comme il paroît qu'on n'en peut douter, n'y auroit il pas matière à diſcuſſion ? Au moins liſons-nous ce qui ſuit, dans l'hiſtoire de l'Academie des Sciences année 1735. *p.* 86.

Si le fil, du pendule, *& c'eſt le cas général, a par lui même un poids qui puiſſe être quelque choſe par rapport au poids proprement dit, ou à la boule, il ſe fait un pendule compoſé, dont le centre d'oſcillation eſt au deſſus de la boule ſur quelque point du fil d'autant plus haut que le poids du fil ſera plus grand; & la diſtance du point de ſuſpenſion du fil à ce centre d'oſcillation eſt la vraye longueur du pendule. Si le poids du fil n'eſt pas à compter, ce qui eſt le plus com-*

mun, le centre d'oſcillation n'eſt pas même alors au centre de la boule, M. Hughens a demontré qu'il étoit plus bas.

Nous avons entendu diſputer ſur ce texte, nous l'avons vû comparer avec le ſçavant Mémoire de M. de Mairan inſéré dans le même volume de l'Academie; & de tout cela réſultoient des queſtions qui mériteroient d'être encore préſentées au public.

Il eſt à propos de dire auſſi quelque choſe d'un texte de M. de Maupertuis cité par M. Le Roy en faveur des verges de Pendule faites de bois. C'eſt une parité dont M. Le Roy a prétendu ſe ſervir; car M. de Maupertuis ne parle point de verges de Pendule; mais de perches de bois de ſapin, leſquelles n'éprouvent pas d'auſſi grands changements que le fer en éprouve de la part

du froid & du chaud: M. De Rivaz oppose à son Adversaire que l'Académicien ne fait aucune mention *du sec & de l'humide*; & il sembleroit par cette objection que M. Le Roy auroit voulu faire voir les grands avantages des verges de bois contre *le sec & l'humide*; au lieu que son objet capital est de raisonner du *froid & du chaud*, & que le terme d'*humidité* qui se lit dans son ouvrage n'est placé là que d'une manière incidente; c'est ce qu'on peut vérifier sur les pièces mêmes.

Jusqu'ici nous avons suivi la première partie du Mémoire de M. de Rivaz; disons un mot de la seconde, & finissons. Elle est aussi relative, cette partie, à la seconde de l'Ecrit publié par M. le Roy, & nous ne pouvons méconnoître ici les avantages de notre Auteur. Son Adversaire avoit dirigé ses batteries contre

une Pendule qui n'étoit pas l'objet du privilège que sollicitoit M. de Rivaz ; par conséquent cette Pendule ne pouvoit servir d'épreuve & de pierre de touche, s'il est permis de parler ainsi, dans la dispute présente; par conséquent encore ceux qui, comme nous, étoient chargés d'analyser le Mémoire de M. le Roy, ne pouvoient se garantir d'une méprise.

Cette seconde partie du Mémoire présente néanmoins encore beaucoup d'Articles de conséquence sur lesquels M. Le Roy devroit nous dire sa pensée : après quoi M. de Rivaz pourroit aussi s'expliquer de plus en plus. Vers la fin de son Ouvrage, il répond en détail à tout ce qu'on avoit objecté contre ses projets, ses demandes, ses entreprises. Il se trouve dans cet endroit des solutions savantes & curieuses qu'il faut lire dans le

Mémoire même, auſſi bien que le Certificat donné en 1740 par M. Daniel Bernouli, touchant une Horloge du même M. de Rivaz, laquelle a pour propriétés principales, *de ſe remonter ſans qu'on y touche jamais; de ne ſouffrir que la ſoixantiéme partie des frottemens qu'éprouvent les Horloges ordinaires; d'être d'une exactitude qui ſurpaſſe tout ce qu'on a encore fait ſur cette matière.*

L'Auteur ſe rend à lui-même un témoignage dont nous reconnoiſſons la vérité, & qui ſera la concluſion de notre extrait. *Je me flatte*, dit-il, *d'avoir trouvé quelque choſe de nouveau & d'utile. L'amour de la patrie me perſuade que nos Montagnes* * *ne ſe bornent point à la production de leurs ſimples, & qu'elles ne ſont point incapables de don-*

* M. de Rivaz eſt de S. Maurice en Valais, pays entouré de Montagnes.

ner quelques fleurs & même de produire quelques fruits.

ARTICLE CXXXII.

LETTRE AU P. B. J. sur la prétendue Cité de Limmes près de Dieppe.

M. R. P.

DEpuis que vous avez rendu publique dans les Mémoires de Trévoux (*Août 1751*) une Lettre de M. de Wardanché, ancien Curé de Ste. Agathe, Diocèse de Rouen, sur une ancienne Cité de *Limes* ou *Limmes*, voisine de Dieppe & de Martin-Eglise, on me demande si je ne me suis pas trompé à ce sujet dans ma Description Géographique

* Nous publions volontiers cette Lettre qui est d'un bon Auteur & qui traite fort bien le point de Topographie dont il est question. Une autre Lettre sur le même sujet nous a été adressée par M. le Cat célèbre Academicien de Rouen. Nous la donnerons dans un autre vol. de ces Mémoires.

& Historique de la Haute-Normandie. Je répondrai par la voie des mêmes Mémoires, si vous voulez bien me le permettre, que je n'ai jamais connu cette prétenduë Cité, & que je ne la connois pas encore. Nous avons dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des belles Lettres (*Tome X. pages* 422 & *suiv.*) une Dissertation de M. l'Abbé de Fontenu sur quelques Camps connus en France sous le nom de *Camps de César*; & là, le savant Académicien parle assez au long de celui qui est voisin de Dieppe, & qui porte, dit-il, dans d'anciens Actes le nom de *Civitas Limarum.* Il a fait, ajoute-t-il, ou on a fait pour lui toutes les perquisitions possibles pour découvrir, sur cette ancienne Cité, quelque chose qui pût le satisfaire, & il n'a pû y réussir. Je le crois bien. Il falloit avant tou-

tes choses s'assurer d'abord de son existence ; & très-certainement il n'y auroit pas réussi non plus. Que faut-il donc dire de ces anciens actes où il est fait mention de *Civitas Limarum* ? Rien, jusqu'à ce qu'ils paroissent au grand jour, & que le Public en puisse juger. M. l'Abbé de Fontenu ne dit point qu'il les ait lus lui-même : c'est, dit-il, un Notaire de Dieppe, homme d'esprit & fort habile dans sa profession, qui les a lus, & qui en a rendu témoignage à un Professeur royal de Mathématiques : c'est une personne fort intelligente, qui a du bien auprès de ce lieu, & qui affirme que le Camp dont il s'agit est encore plus connu sous le nom de *Cité de Limes* que sous celui de Camp de César : ce sont les Paysans du lieu, qui lui donnent indifféremment ces deux noms :

c'est

c'eſt un ſavant de Dieppe, qui a lu cette expreſſion, *Civitas Limarum*, dans un Auteur Latin, ſans pouvoir ſe reſſouvenir ni du nom de cet Auteur, ni du ſiécle où il vivoit : enfin c'eſt M. de la Boiſſiere, Lieutenant de Roi du Château de Dieppe, qui a lu un Manuſcrit ſur les Antiquités de cette Ville, dans lequel il eſt auſſi parlé de la *Cité de Limes.* Avec de telles autorités, fondées très-ordinairement ſur de fauſſes traditions & ſur des erreurs populaires, on n'avance pas bien loin dans la découverte de la vérité. Je n'ai vu aucun Acte où il ſoit parlé de la *Cité de Limes*; mais après tout, ces Actes ne peuvent pas être fort anciens ; & quand il s'en trouveroit un millier, tout ce qu'ils prouveroient, c'eſt que dans le temps où ils ont été écrits, il y avoit près de Dieppe un lieu ainſi appellé,

parce que l'on croyoit que ç'avoit été autrefois une Ville de ce nom, sans qu'il s'ensuive de là que cette Ville ait jamais existé réellement. Ces mêmes Actes ont pu également donner à ce lieu le nom de *Camp de César*; & ce sera une preuve incontestable que telle étoit dès-lors la croyance populaire : mais il n'en résultera nullement que César y ait en effet campé. Il en est de même des chaussées de la Reine Brunehaut. A l'égard du Manuscrit cité par M. de la Boissiere, je l'ai lu comme lui, j'ai lu aussi, ou je crois avoir lu, l'Auteur Latin cité par le Savant de Dieppe; & il me semble que j'ai suffisamment satisfait à tout, en disant (*Tome I. page 125.*) « Davity » *Tome II. page 423.* croit que » Dieppe a pris la place d'une » ancienne Ville qu'il appelle *Li-* » *mes*, & qu'il confond appa-

» remment avec celle de *Lunes*,
» dont parlent les anciens hifto-
» riens de Normandie dans la vie
» du célèbre Pirate Hafting. »
Alftagnus ou *Haftingus*, dit l'un
d'entre eux dans du Chefne (*Hift. Norm. pag.* 32.) *à Francorum terrâ per Oceanum pelagus Italiam tendens Lunæ portum attigit, & ipfam Urbem continuo cepit.* Lunxc *Urbem, quæ* Luna *dicitur*, dit Dudon (*ibid pag.* 64.) *Ad Urbem* Lunis *devolvuntur*, dit Guillaume de Jumiége (*ibid. pag.* 220.) Mais, ai-je ajouté tout de fuite, » cette ville de *Lune* ou
» *Lunes* étoit felon Strabon (*Geog.*
» *lib.* 5.) une ville de Tofcane
» très-renommée pour fon port;
» & on l'appelle aujourd'hui *Por-*
» *to venere.* » Que pouvois-je dire de plus? devois-je reconnoître une ville voifine de Dieppe, dont on ne me prouvoit point l'éxiftence?

Mais on vous la prouve aujourd'hui, me dira-t-on ; & il faut nécessairement conclurre de l'épitaphe rapportée dans la Lettre de M. de Wardanché, que la *Cité de Limes* n'est point une chimère. Voici ce qu'elle porte : *Cy gist.... Regnault Viel.... Curé de Limmes, & Doyen d'Euvermeuil* (il faut absolument lire *Envermeuil*) *lequel trespassa l'an de Grace* 1463 *le* 23 *Septembre* &c. Que répondrai-je à cela ? que cette épitaphe ne m'éblouit point comme elle a ébloui M. le Curé de Ste. Agathe. J'y vois bien une paroisse du nom de *Limmes* ; mais je n'y vois point du tout que cette paroisse fût dans le voisinage de Dieppe ou de Martin-Eglise, & c'est néanmoins ce qu'il faudroit prouver, sans quoi l'ancienne prétendue *Cité de Limmes* voisine de Dieppe retombe dans son néant. Il y a

dans le Diocèſe de Roüen trois paroiſſes dont les noms approchent extrêmement de celui de *Limmes*, ſi même l'un des trois n'eſt pas abſolument le même; ſçavoir *Limési* dans le grand Archidiaconné; *Limai* au fauxbourg de Mante; & *Limais* ou *Limets* ſur la riviére d'Epte, proche de la Roche-Guyon: ces deux-ci dans l'Archidiaconné du Vexin-François. Or vous verrez, M. R. P. que Regnault Viel, avant que d'être Curé d'*Envermeu* ou *Envermeuil*, où apparemment il eſt mort, l'avoit été de l'une de ces trois paroiſſes; & très vraiſemblablement vous vous déciderez plûtôt pour *Limais* ou *Limets*, que pour *Limai* ou pour *Limési*. Le graveur de l'épitaphe a écrit *Limmes* ſans accent pour *Limmès* avec un accent: mais il n'avoit point étudié ſous le Charitidès de Moliere;

& il en faut passer bien d'autres à ces sortes d'Artisans.

Encore un mot, M. R. P. Remarquez, je vous prie, que, dans l'idée de M. l'Abbé de Fontenu, l'ancienne *Cité de Limes* devoit être sur pied dès le tems même de César, & que dans celle de M. de Wardanché, elle subsistoit encore, du moins en qualité de Paroisse de Campagne, le 23 Septembre 1463. Par quel enchantement donc cette Paroisse auroit-elle disparu pendant le XIII^{e}. siécle aux yeux d'Eudes Rigaud Archevêque de Rouen, pour reparoître ensuite dans le XV^{e}. & pour disparoître après cela encore tout de nouveau ? Car comme elle n'existe point à présent, elle n'existoit pas non plus du temps d'Eudes Rigaud, qui n'en fait pas seulement la plus petite mention dans son Pouillé. Il me paroît inutile

d'étendre davantage cette réflexion, & je n'abuſerai pas plus longtemps de votre loiſir.

Je ſuis &c.

M. R. P.

A l'Abbaye, ce 24 Septembre 1751. Votre &c.

F. TOUSS. DU PLESSIS M.B.

ARTICLE CXXXIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE LYON.

On vient de réimprimer en cette Ville un livre eſtimé & digne de l'être. Il a pour titre : *Entretiens ſur les vérités*

fondamentales de la Religion par le P. Valois Jésuite. 2. Vol. in 12. Il est particuliérement à l'usage des Officiers de Marine. L'importance des matières & la bonne exécution de l'ouvrage ont intéressé beaucoup de Lecteurs : la première édition faite à la Rochelle a été promptement épuisée ; celle-ci sera suivie de deux autres Vol. du même Auteur sur *les vérités morales de la Religion. Les Libraires de Lyon sont André Perisse & Aimé de la Roche, &c.*

DE LA ROCHELLE.

Introduction à la langue grèque à l'usage des Collèges : second livre pour les quatrièmes. C'est la suite de l'ouvrage dont on parloit dans ces Mémoires il y a cinq ou six mois.

Si ce petit livre ne sauve

pas du naufrage les restes de la langue Grèque, il n'y a plus de remèdes à attendre, plus d'exhortations à faire.

C'est aux Professeurs, aux Chefs de l'éducation publique qu'il appartient & qu'il convient de mettre en œuvre ce moyen inspiré par le zèle & exécuté par l'intelligence & le savoir. *On trouve aussi ce livre à Paris chez Bordelet, rue St. Jacques.*

De Marseille

On débite ici un livre intitulé *Réfutation des pensées philosophiques par les seules lumières de la raison & les principes de la saine Philosophie.* L'Auteur, M. le Baron de Gauffridi, est bien louable de consacrer son loisir & ses lumières à la défense de la Religion & du bon sens indignement ou-

tragés dans les pensées philosophiques. *Si son ouvrage nous tombe entre les mains, nous en rendrons compte dans nos mémoires.*

DE LILLE.

Le Temple de la Felicité commencé par les ordres du Magistrat de la Ville de Lille pour les réjouissances de la Naissance de M. le Duc de Bourgogne. C'est un détail du dessein, de l'Architecture, des Ornemens de ce Temple. La partie littéraire n'y est pas oubliée; on avoit placé aux endroits convenables des Inscriptions, des Emblêmes, des Devises d'un bon goût; on y remarque surtout beaucoup d'ordre dans les idées, beaucoup de finesse dans les allusions aux grandes destinées du Prince naissant. Exemple:

» *Quatrième Inscription & Emblême*

» SERENISSIMO DUCI
» BURGUNDIÆ STIRPIS
» AUGUSTÆ PERENNITATI.

» La Naissance de M. le Duc
» de Bourgogne, présage de la
» longue durée de la Famille Ro-
» yale.

Figure.

» Pollux doué du précieux don
» de l'immortalité, prie Jupiter
» d'en faire part à Castor son
» frère. Le Maitre des Dieux char-
» mé d'un amour si généreux,
» lui accorde sa demande, & re-
» gle, que quand l'un mourroit,
» l'autre renaîtroit.

» *Mot pris de l'Enéide. Liv. 1. V. 285.*
»
» IMPERIUM SINE FINE DEDI.
» Je donne à cette race un Empire éternel.

. . . .

. . . .

Seconde Devise.

» VIRTUTUM PROPAGATIONE.
» Les vertus éternisées dans les descen-
» dans du Prince.
» *Figure.* Un Globe électrisé.
» *Mot.* VIRTUTEM EXTENDAM
» LATE.
» J'étendrai ma vertu jusqu'aux plus
» éloignées.

L'Auteur de ces Inscriptions, Emblêmes, Devises, est le P. Wastelain Jésuite déja connu par d'autres ouvrages du même genre, surtout par la décoration de la belle Pyramide de Cysoing dont nous parlions il y a quelques mois.

DE REIMS.

Le Temple de la Felicité publique figuré par le feu de joye, élevé par les soins de Mrs. les Lieutenant, Gens du Conseil,

Echevins Gouverneurs de la Ville de Reims; & tiré devant l'Hôtel de Ville pour la Naissance de M. le Duc de Bourgogne &c.

Ceci eſt preſque un juſte Volume. On y décrit avec beaucoup de ſoin tout ce qui s'eſt fait à Reims au ſujet de l'heureuſe naiſſance de M. le Duc de Bourgogne : nous nous attachons à repréſenter ici quelques Deviſes.

» Une couronne d'or à laquelle
» un Amour attache un diamant.

Et robur & decus addit.

» Deux grands palmiers au bas
» deſquels eſt un jeune palmier
» qui ſort de leur tige commune.

Reddet origo parem.

» Un oranger couvert de fleurs,
» au bas de ſa tige une orange
» que la maturité a fait tomber
» & que le tems a rendu plus

» douce & plus agréable.

» Tempore dulcior exit.

Une multitude d'emblêmes & d'inſcriptions imaginées noblement & exprimées de même rempliſſent cette relation ; & l'on nous avertit à la fin que le tout eſt l'ouvrage de M. De Saulx Chanoine de l'Egliſe de Reims, Chancelier de l'Univerſité & principal du Collége ; c'eſt le même apparemment qui nous faiſoit, il y a quelques mois, un ſi bel éloge de M. Lévêque de Pouilly.

DE BORDEAUX.

L'Académie des Belles lettres, Sciences & Arts établie en cette Ville a déja donné pour ſujet du Prix de Phyſique de l'année 1752 *la cauſe qui corromp les grains du bled dans les épis & qui les noircit, avec les moyens de prévenir ces accidens.*

Elle destine le prix de l'année 1753 à celui qui expliquera le mieux, *comment l'air, suivant ses différentes qualités, agit sur le corps humain.*

Les dissertations sur ce dernier sujet ne seront reçues que jusqu'au 1er. de Mai 1753. Elles peuvent être en François ou en Latin. L'adresse est à M. le Président Barbot Secrétaire de l'Académie, ou au Sr. Brun, Imprimeur de la même Académie, Ruë S. James.

Toutes les dissertations qui ont remporté des prix au jugemens de l'Académie, se trouvent chez le même Imprimeur, & à Paris chez Briasson, Ruë S. Jacques.

DE PARIS.

Histoire de la Jamaïque traduite de l'Anglois &c. 2. Vol. in. 12 à Londres chez Nourse

& se trouve à Paris chez Desaint, &c. Il y a déja quelque tems que ce livre paroît. Ce sont des lettres écrites par un Voyageur Anglois contenant des détails assez curieux sur la Jamaïque, & le Traducteur de cet ouvrage n'a pas mis un livre inutile dans le public.

Nous le croyons bien fidélement Traducteur; & cette réflexion vient au sujet d'une erreur où nous donnions il y a près de 18. mois, en rendant compte d'un livre prétendu traduit de l'Anglois. Nous voulons rappeller ici cette Anecdote pour réparer notre faute, & avertir nos Lecteurs de ne pas donner leur confiance à toute sorte de livres.

Au mois de Juillet de l'année dernière (1750.) nous parlions avec honneur d'un in-12. intitulé *Le Théatre ouvert au Pu-*

blic ou *Traité de la Tragédie & de la Comédie traduit de l'Anglois* ; & ce n'eſt que depuis très-peu de jours & par hazard qu'il nous eſt arrivé de le comparer avec d'autres ouvrages mis à contribution, ravagés & devaſtés par celui-ci.

Car la 1^{ere}. partie, qui traite de la Tragédie, n'eſt qu'un composé de la Poëtique d'Ariſtote, traduite par M. Dacier, des notes de ce Traducteur & de quelques lambeaux du Théatre des Grecs du P. Brumoy (*Diſcours ſur l'origine de la Tragédie*). Le ſecond Traité, qui a pour objet la Comédie, eſt abſolument du Théatre des Grecs du même Auteur (*Diſcours ſur la Comédie.*) On a pris juſqu'aux ſommaires du livre qu'on transforme en titres de Chapitres ; mais pour abréger on paſſe des pages, des demi-pages, des

phraſes, des notes &c. Et le prétendu Traducteur n'avertit de rien; & voilà quelle eſt l'eſpèce de Plagiat qui regne aujourd'hui. Autrefois on empruntoit des ſujets d'ouvrages, des nuances, des idées, des ſituations, des caractères, on reſpectoit les termes, les expreſſions, le tiſſu des livres; aujourd'hui on arrache les pages d'un volume, on y fait des coupures, des coutures, & l'on envoye à l'Imprimeur qui redonne cela ſous de nouveaux titres.

Nous avons quelquefois exercé notre miniſtère contre ces entrepriſes, nous l'exercerons encore ſi le Public ne s'en offenſe pas. *Prendre ſur les anciens*, diſoit M. de la Motthe le Vayer, *c'eſt faire la piraterie au delà de la ligne; mais prendre* ſur les compatriotes & les contemporains, *c'eſt*

enlever le manteau sur le Pont-neuf. Qui pourroit donc trouver mauvais qu'il y eût une espèce de police destinée à la recherche de ces sortes de pratiques, si préjudiciables aux sciences dont elles retardent le progrès, à la Typographie qu'elles dèshonorent, aux intérêts du Public qu'elles rançonnent, à la dignité du Gouvernement qu'elles trompent ?

Etrennes Historiques, ou Mélange Curieux pour l'année 1752. &c. chez Giffey, ruë de la Vieille Bouclerie.

Almanach des Curieux pour l'année 1752. *chez le même.*

Le reste des nouvelles au mois de Janvier prochain.

ARTICLE CXXXIV.

CATALOGUE

DES OUVRAGES DONT il est fait mention dans les XIV. Volumes de ces Mémoires, pour l'Année M. DCC. LI.

*On désigne par cette marque * les Livres qui ne sont annoncés que dans les Nouvelles Littéraires.*

§. I.

RELIGION, ECRITURE-SAINTE, THEOLOGIE, CONTROVERSE.

Discours sur la décadence de l'Idolâtrie, Mai I. Vol. pag. 991.

Lettre sur la continuation des

dons miraculeux après le tems des Apôtres, Mai. I. Vol. 1048.
Lettres ſur divers Ecrits contraires à la Religion. Mai. II. Vol. 1246. Juin 1497.
Première Lettre ſur deux Brochures, *Le Monde & l'Ame*, Mai. II. Vol. 1271. Seconde Lettre, &c. Juillet 1584.
Preuves de la Religion de Jeſus-Chriſt contre les Spinoſiſtes &c. Juillet 1547. Septembre 2040. Novembre 2388.
* Recherches ſur la vérité & la certitude du Déluge décrit par Moïſe &c. Mars 742.
* Le Chriſtianiſme juſtifié par l'Ecriture &c. Mars 744.
* Diſſertations ſur les Relations que donne Moïſe de la Création, du Déluge, &c. Mars 746.
* Diſſertation ſur la Religion des Anciens Ubiens, &c. Mars 747.

Décembre 1751.

* Dissertation sur la Prophétie de Malachie touchant le Sacrifice de la Messe, Mars 748.
* L'Autorité des deux Livres des Machabées &c. Mars 749.
* Systême du Philosophe Chrétien, &c. Avril 962.
* Le Sacerdoce de la nouvelle Loi demontré, &c. Avril 964.
* Lettres de M. l'Abbé de Villefroy à ses Elevessur la manière d'entendre l'Ecritnre Sainte, &c. Mai II. Vol. 1326.
* Principes de Religion ou préservatif contre l'incrédulité, &c. Juin 1523.
* L'Autorité dn S. Siège défendue, &c. Juillet 1711.
* Traité sur la Religion des Egyptiens, Septembre 2079.
* Réflexions sur la Religion Chrétienne & Catholique, &c. Septembre 2093.
* Questions diverses sur l'Incrédulité. Novembre. 2497.
* Entretiens sur les verités fon-

damentales de la Religion. Décembre 1653.

§. II.

HISTOIRE UNIVERSELLE, CHRONOLOGIE, GEOGRAPHIE.

* Etrennes Historiques pour l'année 1751. Janvier. I. V. 191.
*Pour l'année 1752. Décembre 2663
* Antiquitez Chronologiques des plus anciens Royaumes du monde, &c. Mars 743.
* Tablettes Historiques & Chronologiques, &c. Mars. 753.
* Atlas Géographique & Militaire, &c. Mai II. Vol. 1341.
* Tables Chronologiques du P. Muzantius J. Septembre 2066.
* Cosmographie divisée en 5. parties. Octobre 2309.
* Table Alphabétique des Villes, Bourgs, Villages de la Lorraine, &c. Novembre 2495.

Décembre 1751.

§. III.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

L'Antiquité de l'Eglise de Marseille, &c. Janv. I. Vol. 49.
Actes des SS. Martyrs d'Orient & d'Occident, &c. Janvier I. Vol. 125.
L'Année Sainte pour 1750 & 1751. Avril 893.
* Annonce du 3e. Tome des Actes des Sts. pour le mois de Septembre. Mars 754.
* Continuation de l'Histoire des Papes de Ciaconius, &c. Sept. 2065.
* Dissertation sur la Basilique de S. Pierre. Septembre. 2072.
* Vie de S. Christophe traduite de l'Arménien, &c. Septemb. 2110.
* La Vie du vénérable P. Pierre Claver J. Nov. 2491.
* La vie de M. de Rossilion de Bernex

Bernex, Evêque de Genève, Novembre 2493.

§. IV.

HISTOIRE PROFANE, RELATIONS, VOYAGES.

Hiſtoire des Arabes &c. Tom. III. & IV. Janv. I. Vol. 34.
Hiſtoire des Révolutions de Conſtantinople &c. Janv. I. Vol. 74.
Journal d'un Voyage au Nord &c. Janv. II. Vol. 197.
Hiſtoire de la Nobleſſe du Comté Venaiſſin &c. Janv. II. Vol. 270.
Hiſtoire des Négociations des Pyrénées, Mars 622.
Hiſtoire de Perſe depuis le commencement de ce ſiécle. II. Vol. de Mai 1204. Juin 1447.
Les Campagnes du Prince Eugène &c. Novembre 2340.
Plans & Journaux des Sièges de

la dernière guerre de Flandres. Décembre 2126.
* Caractère du Roi Charles II d'Angleterre &c. Mars 739.
* Histoire des Huns &c. Juin 1584.
* Description historique de Coppenhague. Juillet 1699.
* Description historique du Dannemark & de la Norvège &c. Juillet 1700.
* Histoire Navale d'Angleterre &c. Août 1879.
* Histoire générale d'Espagne &c. Août 1912.
* Histoire des Empereurs Romains depuis Auguste, &c. Août 1617.
* L'Alsace illustrée &c. Septembre 2094.
* Histoire de la Jamaïque. Décembre. 2266.

§. V.

ANTIQUITÉS, MÉDAILLES, ESTAMPES, &c.

Traité sur l'Obélisque d'Auguste.

Avril 875. Mai. I. Vol. 971.
Mai II. Vol. 1189. Juin 1403.

Le Cabinet du Capitole. Juin 1428. Juillet 1627.

Description des Statues, figures, Bustes, Vases &c. du Cabinet de feu M. Crozat. Janvier I. Vol. 176.

Projet de souscription pour la gravûre de la Chapelle des Enfans-trouvés. Janv. I. Vol. 180.

* Notice d'une Estampe appellée *Capidoura* &c. Janv. II. Vol. 370.

* Monument érigé en l'honneur du Roi de Pologne Duc de Lorraine. Février 529.

* Recueil d'un grand nombre de Vues des plus belles Villes, Palais, Châteaux, gravés par Israël Sylvestre &c. Avril 958.

* Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur un Cabinet de Médailles qui est à Dôle en Fran-

che-Comté. Mai. I. Vol. 1139

* Vuë & perspective de Marseille en cinq feuilles ou planches gravées. Mai II. Vol. 1343.

* Recueil de plans, Elévations, Coupes & Profils d'Eglises, Maisons Royales &c. Mai II. Vol. 1344.

* Les Délices de Paris & des environs en plus de 200 planches. Mai II. Vol. 1346.

* Catalogue des Tableaux & Sculptures du Cabinet de feu M. de Tugny. Juin 1513.

* La suite des Rois de Hongrie en Médailles d'or. Juillet 1702.

* Description de la Pyramide élevée à la gloire du Roi dans l'Abbaye de Cysoing. Juillet 1706.

* Recueil d'Estampes d'après Raphaël, Titien, &c. Août 1885.

* Lettre sur l'Ancienne Cité de Limmes, &c. Août 1995.

* Autre Lettre en réponse à celle-ci. Décembre, 2644.
* Dissertation sur le Tombeau de Benoît IX. decouvert à Grotta-Ferrata, &c. Sept. 2068.
* Catalogue des Estampes gravées d'après Rubens, &c. Sep. 2104.
* Virgile gravé, Octobre 2306.
* Recueil des Plans, Elévations & coupes des Châteaux du Roi de Pologne Duc de Lorraine, Novembre 2494.
* Trente-deux Planches représentant la Passion de N. S. Novembre 2496.

§. VI.

MORALE, SERMONS, DISCOURS DE PIETÉ, LIVRES DE DEVOTION.

Considérations sur les Mœurs de ce siècle, Juillet, 1643.

Sermons du P. Segaud, Août, 1853.

Lettre sur une matiere interessante, &c. Septembre 1981.
Lettre Critique sur l'Education, &c. Novembre, 2464.
* Lettre sur une question de morale proposée dans ces Mémoires, Janvier, II. Vol. 373.
* Lettres de M... à son ami, Février, 541.
* Trois Essais sur l'emploi du tems, Mars, 741.
* Recueil de Décisions sur les obligations des Chanoines, &c. Juillet, 1714.
* L'Homme aimable, &c. Août, 1893.
* Traduction Italienne du traité de Plutarque *de Placitis Philosophorum*, Septembre, 2072.
* Essai sur les Préjugés du point d'honneur, &c. Sept. 2093.
* Plusieurs Traités de Morale, &c. *Ibid.*
* Traité du véritable & du faux point d'honneur, Sept. 2094.

* Panégyrique de S. Louis, Nov. 2479.

VII.

DROIT, LITURGIE, POLITIQUE.

Capitulation Harmonique, &c. Janvier, I. Vol. 5.
Code Frédéric, &c. Avril, 775.
Dissertation sur le Commerce, &c. Juillet, 1566.
Lettre de M. D. F. G. sur le Commerce, Août, 1868.
Observations sur les Romains, &c. Sept. 2019. Octob. 2163.
Dissertation sur les raisons d'établir & d'abroger les Loix, Déc. 2507.
* Œuvres de M. Cochin, Avril, 960.
* Testament Politique du Prince Rakoczi, Avril, 962.
* De la manière de négocier avec les Souverains. Avril 963.

* Réponse à une prétenduë défense du Code Frédéric. Juin 1530.
* Recueil d'Arrêts &c. Août 1909.
* Nouveau Trésor de droit Civil & Canonique &c. Sept. 2089.

§. VIII.

PHILOSOPHIE, MATHEMATIQUE, ARTS, HISTOIRE NATURELLE, MEDECINE.

Recueil de différents traités de Physique &c. Janv. I. Vol. 22. II. Vol. 222.
Traité de la Cause & des Phénomènes de l'Electricité. Janv. I. Vol. 63.
Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Janv. I. Vol. 88.
Lettre sur les Tableaux du Luxembourg. I. V. 105.
Mémoire sur l'Horlogerie. Janv. I. Vol. 144.
Les Entretiens d'Ariste & d'Eudoxe. Janv. II. Vol. 289.
Lettres de M. de Lisle de l'Aca-

démie Royale des Sciences. Janv. II. Vol. 328. Avril 914. Août 1825.

Lettre sur les Ephémérides Cosmographiques. Janv. II. Vol. 354.

Mémoires de Mathématique & de Physique présentés à l'Académie des Sciences. Février 429. Mars 795.

Observations sur l'Art de conserver les Ouvrages de Peinture &c. Fév. 452.

Chymie Médicinale. Fév. 487

Le Spectacle de la Nature T. VIII. Mars 583.

Dissertation sur l'origine des Fontaines. Mars 609.

Lettre sur les Sourds & les Muets. Avril 841.

Essai sur l'Electricité des Corps, &c. Avril 862.

Nouveaux Essais de Physique. Avril 907.

Traité des Sections Coniques &c. Mai I. Vol. 1028.

Lettre de M. Bougher aux Auteurs de ces Mémoires. Mai. I. Vol. 1098.
Assemblée publique de la Société Royale de Lyon. I. Vol. 1119. Mai. II. Vol. 1296.
Nouvelles Vues sur le Systême de l'Univers. Mai. II. Vol. 1257. Octobre 2224.
Lettre sur les Peintures d'Herculane Juin 1355.
Nouvelle découverte du principe de l'harmonie. Juin 1368.
Histoire de l'Académie des Sciences de Berlin. Juin 1477. Août 1757. Septembre 1999.
Réponse à quelques difficultés touchant l'Extrait de la lettre sur les Sourds & les Muets. Juillet 1677.
Architecture hydraulique &c. Août, 1739. Sept. 1931.
Essai de Médecine, &c. Sept. 1949.
Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, Oct. 2182.

Nouvelles Idées sur la formation des Fossiles, Octobre, 2295.
Mesure des trois premiers dégrés du Méridien, &c. Nov. 2361.
Dissertation sur la fièvre quarte, &c. Nov. 2408.
Jugements sur les Ouvrages exposés au Louvre, Nov. 2458.
La Science des Eclipses, &c. Décembre 2519.
Abregé de l'Histoire des Insectes, &c. Décembre, 2565.
Essai de Cosmologie, &c. Décembre, 2578.
Réponse de M. de Rivaz à un Mémoire sur l'Horlogerie, Décembre 2623.
* Traité du Plein-Chant, &c. Janvier, I. Vol. 190.
* Ephémérides Cosmographiques, &c. Janv. I. Vol. 190.
* Projet dans lequel on propose diverses méthodes pour les quadratures des lignes courbes, &c. Fevrier 545.

* Traité de Perspective, &c. Février, 549.
* Avis aux Astronomes, par M. de la Caille, &c. Février, 563.
* Discours sur le Thé, le Sucre, le Lait, &c. Mars, 739.
* L'Art de faire éclore les oiseaux domestiques, &c. Mars, 739.
* Traité sur les Diamans & sur les Perles. Mars 740.
* Essai de Médecine &c. Mars 740.
* Considérations sur la cause des tremblements de terre &c. Mars 741. Juillet 1715.
* Discours sur les tremblements de terre &c. Mars 742.
* Pharmacopée domestique &c. Mars 744.
* Traité sur les Aimants artificiels &c. Mars 744.
* Conjectures sur les influences de l'air &c. Mars 745.
* Observations sur la nature & le traitement des Hopitaux & des Prisons &c. Mars 745.

* Approbation donnée aux Barometres du Sr. Bourbon. Mars 750.
* Approbation en faveur de M. le Cat Chirurgien & Académicien de Rouen. Mars 756.
* Lettre sur une Note du R. P. Boscovich J. Mars 759.
* Eléments de Chymie pratique &c. Avril 961.
* Le Spectacle de l'homme &c. Avril 963.
* Traité du Rossignol &c. Avril 964.
* Cours de Philosophie de M. le Monnier. Avril 964.
* Réflexions critiques sur la Saignée. Avril 964.
* Globes Celestes & Terrestres du S. Baradelle. Juin 1521.
* Dissertations sur la nature & la Constitution du terrein de l'Islande, &c. Juillet 1697.
* Ephémérides en figures, &c. Juillet 1730.
* II. Vol. des Eléments d'Hippiat. *Décembre 1751.*

triques, &c. Août 1879.
* Lettre de M. Delisle sur le mouvement apparent de Mars. Août 1919.
* Abregé des Sections Coniques de D. Guy Grandi, &c. Sept. 2071.
* Systême des anciens Allemands sur l'Ame, &c. Sept. 2077.
* Essai sur l'Histoire des Oiseaux, &c. Septembre 2081.
* Essai sur les Fossilles, &c. Nov. 2475.
* Génération des Couleurs, par M. Gautier, Nov. 2498.
* Abregé des Elémens de Botanique, par M. de Tournefort, &c. Nov. 2501.
*Réfutation des Pensées Philosophiques par le Baron de Gauffridi. Décembre. 2695.

§. IX.

ELOQUENCE, RHETORIQUE POESIE, GRAMMAIRE.

Discours qui a remporté le prix à Dijon. Février 504.
Introduction à la langue Grèque.

Mai. I. Vol. 1090. Déc. 2654.
Discours Académiques prononcés à Nancy, &c. Juin 1384.
* Poëme Latin sur les Hermites, &c. Janvier. II. Vol. 365.
* Traduction en vers François de la fable d'Aristée, &c. Fev. 536.
* Attilie, Tragédie. Fev. 551.
* Alphabet pour les Enfans. Fev. 557.
* La Méchanique des Langues. Fev. 562.
* Poëme sur la Mer. Mars 738.
* Traduction de l'Orateur de Cicéron, &c. Mars 755.
* Les Leçons de Thalie, &c. Avril 962.
* Œuvres diverses de M. de Morand. Avril 961.
* Lettre sur un projet de traduction en vers Latins des Fables de la Fontaine, &c. Mai I. Vol. 1145.
* Lettre sur une traduction Franç. *Décembre 1751.*

çoise de Pindare. Mai. II. Vol. 1306.

* L'Etablissement de l'Ecole Royale-Militaire Poeme. Mai. II. Vol. 1315.

* Epitre en vers à M. Moreau, &c. Mai II. Vol. 1329.

* Les Pseaumes traduits en vers, &c. Mai II. Vol. 1336.

* Les Oraisons de Ciceron avec des Notes. Juin 1525.

* Avis pour bien écrire en Italien, &c. Septembre 2066.

* Nouvelle Edition des Eclogues du P. Rapin avec trois Eclogues du P. Noceti J. Sept. 2067.

* Discours prononcé à Bologne pour la rentrée des Classes, Septembre 2070.

* Nouvelle Edition des Lettres de Pline & du Panegyrique prononcé en l'honneur de Trajan. Octobre 2308.

* Discours qui a remporté le prix d'éloquence proposé par

l'Académie de Montauban, &c. Novembre 2476.

* Discours qui a remporté le prix d'éloquence proposé par l'Académie Françoise. Novemb. 2478.

* Ode sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne. Novemb. 2482.

* Autres pièces de vers sur le même sujet. Nov. 2482. 2483. 2484. & suiv.

* Méthode pour apprendre l'Orthographe, &c. Nov. 2501.

* Le Temple de la Felicité commencé par ordre du Magistrat de la ville de Lille à l'occasion de la naissance de M. le Duc de Bourgogne. Décembre. 2656.

* Le Temple de la Felicité publique figuré par le feu de joie élevé à Reims à la même occasion. Décembre. 2658.

Décembre 1751.

§. X.

CRITIQUE, MESLANGES, HISTOIRE LITTERAIRE, ELOGES.

Lettre sur la piéce Intitulée *Cénie* Janvier I. Vol. 161.

Lettre sur la traduction de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Janv. II. Vol. 233.

Essai Historique sur la Litterature des Romains, &c. Janv. II. Vol. 252. Fevrier 466.

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, &c. Janvier II. Vol. 302. Octob. 2250. Nov. 2419. Déc. 2592.

Lettre sur les Italiens qui ont cultivé la Langue Grecque, &c. Fevrier 389.

Journal Britannique, &c. Fev. 409.

Bibliothèque ancienne de la ville de Vienne en Autriche, &c. Mars 641.

Histoire de la Jurisprudence Ro-

maine. Mars 671. Août 1809. Nov. 2315.

Histoire Littéraire de la France. Mars 687. Octobre 2141.

Parallèle de la Branche Philosophique du système de l'Encyclopédie avec la partie Philosophique de l'Ouvrage du Chancelier Bacon. Mars 1708.

Nouveaux Mémoires d'Histoire & de Critique, &c. par M. l'Abbé d'Artigny, &c. Avril 822. Mai II. Vol. 1178. Décembre 2532.

Réponse à deux Lettres Anonymes, &c. Avril 938.

Catalogue de Bibliothéques, &c. Mai I. Vol. 1017.

Nouveau Dictionnaire Historique & Critique, &c. Mai I. Vol. 1071. II. Vol. 1163.

La Vie de Pierre Arétin. Mai II. Vol. 1233.

Messange de Poësie, de Litterature, &c. Par l'Académie de

Décembre 1751.

Montauban, &c. Juillet 1609. Août 1775. Septembre 1963.
Recueil de Lettres de Mad. Sevigné, &c. Juillet 1660.
Notice d'une Version manuscrite de l'Anthologie. Août 1790.
La Vie de Socrate. Oct. 2209.
Nouvelle Histoire Poëtique. Oct. 2232.
Observations de M. Rousseau sur la Réponse qui a été faite à son discours. Déc. 2538.
* Assemblée publique & Programme de la société litteraire d'Amiens, Janv. II. Vol. 368.
* Le Nouveau Magasin François, &c. Fevrier 526.
* Lettre sur la pièce de Cenie. Fevrier 532.
* Souscription pour les Œuvres Périodiques des Srs. Abbés Desfontaines & Granet. Fev. 561.
* Lettre de M. D. au R. P. B. J. &c. Fevrier 569.

* L'Heureuse Orpheline, &c. Mars 738.
* Modèles de Latinité, &c. par M. Chompré. Mars 751.
* Additions & Corrections au Nouveau supplément de Moréri. Mars 769.
* Lettre de M. de S. P. à M. de B. sur le bon goût dans les Arts & dans les Lettres. Avril 955.
* Anecdotes Littéraires de Wittemberg en Saxe. Mai I. Vol. 1156.
* Bibliotheque Annuelle & Universelle, &c. Mai II. Vol. 1338.
* Prix proposé par l'Académie Royale de Chirurgie. Mai II. Vol. 1347.
* Bibliothèque des Auteurs qui ont écrit de la Chasse, &c. Juillet 1704.
* Annonce d'une Histoire des Peintres Flamands, Allemands & Hollandois. Juillet 1718.

Décembre 1751.

* Histoire Littéraire du Regne de Louis XIV. Juillet 1731.
* Eloge Historique de M. Lévêque de Pouilly, Août 1850.
* Observations pour servir à l'Histoire des gens de Lettres, &c. Août 1894.
* Dictionnaire Universel d'Agriculture, &c. Août 1914.
* Eloge de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture en Italien, &c. Septemb. 2069.
* Essai sur la Littérature de Florence au XV. siècle. Septemb. 2071.
* Dictionnaire Universel de l'Histoire Littéraire. Septemb. 2073.
* Prix proposé par l'Académie de Prusse, &c, Sept. 2085.
* Bibliothéque de M. le Résident de Tugny. Sept. 2096.
* Deux autres Cabinets de Livres. Septembre 2098.
* Dialogue entre le siècle de Louis XIV. & le siècle de

des Sciences & des beaux Arts. 2693
Louis XV. Septembre 2699.
* Critique d'un Livre intitulé : *Lettres Siamoises*. Sept. 2103.
* Prix proposés par l'Académie de Bourdeaux. Déc. 2660.
* Almanach des Curieux pour l'année 1751. Décemb. 2665.

TABLE DES ARTICLES du mois de Décembre 1751.

ART. CXXIII. *Dissertation sur les Raisons d'établir ou d'abroger les Loix.* 2507
ART. CXXIV. Scientia Eclipsium &c. *La Science de Eclipses &c.* 2519
ART. CXXV. *Plans & Journaux des Sièges de la dernière Guerre de Flandres &c.* 2526
ART. CXXVI. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature &.* 2532.
ART. CXXVII. *Observations de M. Rousseau sur la Réponse qui a été faite à son discours &c.* 2538

Décembre 1751.

ART. CXXVIII. *Abrégé de l'Histoire des Insectes &c.* 2565
ART. CXXIX. *Essai de Cosmologie* Par M. *de* Maupertuis &c. 2578
ART. CXXX. *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers &c.* 2592
ART. CXXXI. *Réponse du Sr. de Rivaz à un Mémoire d'Horlogerie &c.* 2623
ART. CXXXII. *Lettre au P. B. J. Sur la prétendue Cité de Limmes &c.* 2644.
ART. CXXXIII. *Nouvelles Litteraires.* 2653
ART. CXXXIV. *Catalogue Général des Livres de l'année.* 2666

Errata pour Novembre.

P. 2429. l. 23. avoit *lis.* eût.

Pour Décembre.

P 2510. l. uature *lis* nature.

P. 2619. l. 20. Dictionnare *lis.* Dictionnaire.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4858